

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI

*Les modèles micropsychanalytiques dans The Lord of the Rings
de J.R.R. Tolkien*

Les pouvoirs et les influences de l'Anneau unique

Mémoire présenté

dans le cadre du programme de maîtrise en Lettres
en vue de l'obtention du grade de maître ès arts

PAR

© MICHEL BOUCHARD

Décembre 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

Composition du jury :

Catherine Broué, présidente du jury, Université du Québec à Rimouski

Martin Robitaille, directeur de recherche, Université du Québec à Rimouski

Vincent Ferré, examinateur externe, Université Paris 13 Nord

Dépôt initial le 24 août 2010

Dépôt final le 2 décembre 2010

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À RIMOUSKI
Service de la bibliothèque

Avertissement

La diffusion de ce mémoire ou de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire « *Autorisation de reproduire et de diffuser un rapport, un mémoire ou une thèse* ». En signant ce formulaire, l'auteur concède à l'Université du Québec à Rimouski une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de son travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, l'auteur autorise l'Université du Québec à Rimouski à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de son travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits moraux ni à ses droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, l'auteur conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont il possède un exemplaire.

À Niggel et son arbre

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier Monsieur Martin Robitaille pour son soutien et sa grande disponibilité tout au long de notre recherche. Sans son aide précieuse, son ouverture et ses encouragements, ce mémoire sur J.R.R. Tolkien n'aurait peut-être jamais vu le jour.

Merci à mesdames Catherine Broué et Kateri Lemmens, qui nous ont si souvent ouvert la porte de leurs bureaux pour nous prodiguer de précieux conseils. Un merci sincère à Vincent Ferré d'avoir accepté de nous lire et de nous commenter.

Enfin, merci à notre compagne, Marise, pour sa tolérance, sa grande compréhension et sa patience vis-à-vis de notre passion dévorante pour la Terre du Milieu et ses habitants.

AVANT-PROPOS

Comment rendre compte de la signifiante psychique d'un monde imaginaire aussi vaste et détaillé que la Terre du Milieu de J.R.R. Tolkien, sans en perdre l'immense richesse évocatrice ? Voilà un écueil auquel se heurte tout étudiant en Lettres désireux d'entreprendre un travail de réflexion sur un auteur, écueil encore plus grand lorsque l'auteur en question bénéficie de l'admiration inconditionnelle de l'étudiant ! Plus encore, le naufrage semble inévitable dans le domaine de la critique dite psychanalytique. Ne s'entrechoquent pas que la théorie et le texte; le critique doit composer avec sa propre subjectivité tout en se débattant dans le labyrinthe que lui a laissé l'auteur, disparu depuis longtemps et rarement en mesure de contrer les assauts pulsionnels du critique se complaisant dans sa toute-puissance interprétative.

Connaissant l'existence du danger qui le guette, l'étudiant entamant un mémoire peut-il faire taire sa subjectivité, quel que soit le type de modèle théorique sur lequel il prétend appuyer ses découvertes ? Répondre par l'affirmative tient du conte de fées !

Nous ne cacherons donc pas nos intentions derrière des excuses théoriques et méthodologiques. Au contraire, nous assumons pleinement notre subjectivité et les lacunes qu'elle pourrait suggérer, tout comme nous admettons volontiers que nous ne possédons pas la psychanalyse freudienne ni ne connaissons la Terre du Milieu suffisamment pour nous passer des nombreux livres théoriques envahissant notre bibliothèque. Nous embrasserons même cette subjectivité qui nous transporte, cette subjectivité forgée dans les liaisons entretenues avec les Bayard, Fanti et Freud, qui hantent désormais nos nuits plus qu'aucun monstre ne l'a fait dans notre jeunesse. Ces piliers référentiels auront eu la lourde tâche de freiner le flot d'idées s'échappant de nos névroses, tout en nous rassurant sur ces dernières, tâche qu'ils auront partagée avec les différents acteurs nous ayant dirigé dans nos recherches et dans notre écriture. Nous les en remercions et leur demandons pardon !

En vérité, c'est à l'ensemble de toutes les liaisons composant notre subjectivité que se confrontera la subjectivité de Tolkien, de même que celle de Fanti, Freud, Bayard, Jung et plusieurs autres, alors même qu'ils ont tous contribué à construire ce que nous sommes aujourd'hui.

Ainsi, nous admettons volontiers et sans hésitation notre admiration sans bornes pour Tolkien, l'homme, son œuvre et son imaginaire réconfortant. Plus qu'une analyse psychanalytique classique, le travail que nous nous proposons d'accomplir tiendra d'une réflexion sur l'œuvre du professeur Tolkien, ce qu'elle évoque au psychisme du lecteur, et inversement, d'une réflexion sur le psychisme par ce que l'œuvre offre de réflexion à qui s'ouvre à sa parole.

L'imaginaire n'est-il pas, après tout, un champ de sens possibles qu'il nous appartient de cultiver pour en recueillir des fruits encore insoupçonnés sur le monde, et surtout, sur nous-mêmes ?

RÉSUMÉ

Ce mémoire s'intéresse à l'œuvre de J.R.R. Tolkien, et plus particulièrement au *Seigneur des Anneaux*. Nous espérons, en écrivant ce mémoire, arriver à faire connaître cette œuvre, les récentes adaptations cinématographiques ne rendant pas justice à la richesse et à la beauté de son histoire. Il tente également de montrer que la littérature de l'imaginaire peut, malgré son apparente frivolité, être porteuse d'enseignements et de leçons susceptibles de nous aider à grandir en tant qu'êtres humains, comme le suggérait Bruno Bettelheim dans son analyse des contes pour enfant (*Psychanalyse des contes de fées*).

La théorie choisie pour cette entreprise est celle de la micropsychanalyse, dont certaines notions nous semblaient davantage appropriées à l'étude d'une œuvre marquée par la guerre, l'angoisse de la mort et le désir de l'immortalité. Plus encore que la psychanalyse, la micropsychanalyse s'intéresse à la mort et au vide (énergétique et matériel), omniprésent et oppressant, mais aussi à l'agressivité, qu'elle considère comme l'une des trois activités cardinales de l'homme.

L'étude se centre sur l'Anneau Unique et sur les quatre Hobbits l'ayant porté. L'Anneau étant la principale source d'angoisses et de pulsions agressives, il nous semblait approprié de nous intéresser principalement (mais non exclusivement) à ces petits personnages.

Nous abordons dans la première partie du mémoire les notions du vide micropsychanalytique et de l'agressivité, qui se manifestent notamment dans les pouvoirs évocateurs de l'Anneau Unique, un objet de désir et de haine qui exerce une influence grandissante dans l'esprit de ses porteurs actuels et potentiels.

Dans la seconde partie, nous renversons plus ou moins l'analyse en proposant d'enrichir et de questionner les notions vues dans la première partie. Pour y arriver, nous avons utilisé la littérature appliquée à la psychanalyse, méthode que Pierre Bayard a exposée dans son livre *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?*. Nous y voyons que certaines notions de la première partie ne peuvent être parfaitement applicables à l'œuvre de Tolkien, celle-ci offrant ses propres explications et ses propres réflexions sur la vie, la mort ou la vie psychique de ses personnages.

Mots clés : J.R.R. Tolkien, Anneau Unique, Hobbits, Micropsychanalyse, Sylvio Fanti, Sigmund Freud, Agressivité, Vide énergétique, Autodestruction, Angoisses.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS.....	IX
AVANT-PROPOS	XI
RÉSUMÉ.....	XIII
TABLE DES MATIÈRES	XV
LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES	XIX
CHAPITRE 1 INTRODUCTION GÉNÉRALE	1
1.1 ANALYSE PROPOSEE.....	1
1.2 PLAN	3
1.3 CORPUS ET CHOIX DE L'EDITION	5
CHAPITRE 2 CHOIX THÉORIQUES ET MÉTHODOLOGIQUES	7
2.1 POURQUOI LA PSYCHANALYSE ?.....	7
2.2 LA NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE	8
2.3 QU'EST-CE QUE LA MICROPSYCHANALYSE ?	10
2.4 LES LONGUES SEANCES	11
2.5 LES APPOINTS TECHNIQUES	13
2.6 LE VIDE ENERGETIQUE ET LES ESSAIS	14
2.7 LA DYNAMIQUE NEUTRE DES ESSAIS.....	16
2.8 L'AGRESSIVITE MICROPSYCHANALYTIQUE.....	20
2.9 LA PULSION DE MORT-DE VIE.....	22
2.10 PIERRE BAYARD ET LE PARADOXE SENSE	24
CHAPITRE 3 LE VIDE AU CENTRE DE L'ANNEAU	29
3.1 L'ANNEAU ET LE VIDE MICROPSYCHANALYTIQUE	29

3.2	L'ANNEAU DES ORIGINES, ORIGINES DE L'ANNEAU	36
3.3	LA DEPENDANCE A L'ANNEAU.....	38
3.4	GOLLUM ET SON CADEAU D'ANNIVERSAIRE	40
3.5	L'ACQUISITION DE L'ANNEAU PAR BILBO	43
3.6	DE BILBO A FRODO : HERITER DE L'ANNEAU	46
3.7	FRODO ET LA VIOLENCE DU VIDE	49
3.8	LA DESTINATION FINALE	50
3.9	AU CŒUR DE L'ANNEAU : LE VIDE	52
CHAPITRE 4 AGRESSIVITÉ : DE L'ŒDIPE ET DE L'ANNEAU.....		53
4.1	L'ŒDIPE ET LA CONFUSION DES GENRES.....	53
4.2	FRODO : LA MERE PHALLIQUE	54
4.3	SAM ET LA PATERNITE	59
4.4	LE ROLE DE LA MERE DANS L'ECRITURE TOLKIENNIENNE	62
4.5	LA SYMBOLIQUE ŒDIPIENNE	63
4.6	L'AGRESSIVITE : LA SUBSTANCE DE L'ANNEAU UNIQUE.....	66
4.7	GOLLUM ET L'ANNEAU	70
4.8	LES CONFLITS ŒDIPIENS.....	71
CHAPITRE 5 LES MODÈLES DE L'ANNEAU		73
5.1	RENVERSEMENT ET MISE EN PERSPECTIVE	73
5.2	L'ŒDIPE ET NOS TROIS HOBBITS	74
5.3	DES INFLUENCES DE L'ANNEAU	79
5.4	L'EUCATASTROPHE ET LA MORT.....	80
5.5	SAM, ENRACINE ET STABLE	83
5.6	LA SYMBOLIQUE DE L'ANNEAU : LE VIDE, LA MORT	85
5.7	GOLLUM/SMEAGOL : MORT/VIE	89
5.8	L'ANGOISSE DE LA PAGE BLANCHE, LE VIDE MELANCOLIQUE ET L'EUCATASTROPHE	91
5.9	LES ENSEIGNEMENTS DE LA LITTERATURE APPLIQUEE	96

CHAPITRE 6 CONCLUSION GÉNÉRALE	99
6.1 L'ANGOISSE DE LA MORT	99
6.2 L'ANNEAU ET SES MODELES PSYCHIQUES.....	102
6.3 EN CONCLUSION ?	103
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	105
ANNEXE I – LES CITATIONS ORIGINALES DU <i>LORD OF THE RINGS</i> ET DU <i>HOBBIT</i>	113

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

Afin de rendre la lecture du mémoire plus accessible, les citations dans le corps du texte tirées du *Hobbit* et du *Lord of the Rings* proviennent des traductions de ces deux œuvres et les citations en langue originale se retrouvent en fin de document. Dans le cas des autres œuvres de langues étrangères, la traduction, à même le texte, est la nôtre et la citation en langue originale se retrouve en note de bas de page. Pour les œuvres citées à de nombreuses occasions, la référence sera donnée à même le corps du texte par les abréviations que l'on retrouve ci-dessous, suivi du numéro de la page et entre parenthèses.

- SDA** J.R.R. Tolkien, *Le seigneur des Anneaux*, Paris, Pocket, 1972.
- LOTR** J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings 50th Anniversary Edition*, Boston, Houghton Mifflin Company, 2004.
- Bilbo** J.R.R. Tolkien, *Bilbo le hobbit*, Paris, Hachette, coll. « Le livre de poche », 1980.
- Hobbit** J.R.R. Tolkien, *The annotated Hobbit*, London, HarperCollinsPublishers, 2003.
- Dictionnaire** Sylvio Fanti, *Dictionnaire pratique de la psychanalyse et de la micropsychanalyse*, Paris, Buchet & Chastel, 1983.
- L'homme** Sylvio Fanti, *L'homme en micropsychanalyse*, Paris, Buchet/Chastel, 1988.
- Micropsychanalyse** Pierre Codoni, *Micropsychanalyse*, Le Bouscat Cédex, L'esprit du temps, coll. « Le monde psy », 2007.
- Essais** Sigmund Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1966
- Lit. app.** Pierre Bayard, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2004.

CHAPITRE 1

INTRODUCTION GÉNÉRALE

1.1 ANALYSE PROPOSEE

S'il existe un nombre important d'ouvrages critiques traitant de l'œuvre de Tolkien, peu s'intéressent véritablement aux conflits psychiques évoqués dans l'œuvre ou aux interprétations inspirées de la psychanalyse qu'il serait possible d'en tirer. Aucun, à notre connaissance, n'aborde la Terre du Milieu d'un point de vue micropsychanalytique. Il nous semble donc nécessaire de remédier à la situation en nous lançant dans ce voyage quelque peu risqué et incertain qu'est l'étude d'un texte aussi long à l'aide d'un outil aussi complexe !

Nous nous intéresserons ainsi à l'étude de personnages souvent effacés sous une interprétation de surface, soit les Hobbits, et plus principalement, les Hobbits porteurs de l'Anneau. Nous croyons en effet que l'influence qu'exerce l'Anneau sur Frodo, Sam, Sméagol et Bilbo se prête à une analyse des plus fructueuses, notamment en raison des pouvoirs de suggestion qu'exerce l'objet sur eux. Plus encore, nous voulons dépasser les interprétations archétypales déjà faites par Timothy O'Neill¹ et William H. Green², entre autres critiques, où les Hobbits sont cantonnés dans la symbolique d'une instance psychique, Frodo (Moi), Sméagol (Ça) et Sam (Surmoi), et où ils ne représentent souvent qu'un peuple symbolisant des enfants en devenir à l'écart du monde et ne grandissant qu'à son contact.

¹ Timothy O'Neill, *The individuated Hobbit : Jung, Tolkien and the archetypes of Middle-earth*, London, Thames and Hudson, 1980.

² William H. Green, *The Hobbit : A Journey into Maturity*, New York, Twayne Publishers, coll. « Twayne masterwork studies », 1995.

Nous considérerons les Hobbits pour ce qu'ils sont, soit des êtres animés et entiers, évoluant dans un univers imaginaire certes, mais dont la « vraisemblance » et la richesse ne permettent pas qu'on ignore leurs particularités au profit d'un écrasement théorique et interprétatif. À travers eux, le lecteur est amené à explorer un monde merveilleux qu'il ne saurait voir autrement :

En un sens, les voyages dans la réalité mythique ou dans un certain passé remémoré, étaient pour Tolkien, comme pour MacDonald et Jung, des voyages dans l'âme.³

En bref, nous étudierons ces personnages en « oubliant » qu'ils sont fictifs, en leur accordant un psychisme, des névroses et des pensées bien à eux et en brisant les barrières du réel et de l'irréel, et nous nous mettrons à l'écoute des évocations et des enseignements de l'œuvre tout en nous laissant bercer par les émotions qui sont les leurs pour les faire nôtres.

C'était les événements qui survenaient dans le livre que je lisais; il est vrai que les personnages qu'ils affectaient n'étaient pas « réels », comme disait Françoise. Mais tous les sentiments que nous font éprouver la joie ou l'infortune d'un personnage réel ne se produisent en nous que par l'intermédiaire d'une image de cette joie ou de cette infortune, l'ingéniosité du premier romancier consista à comprendre que dans l'appareil de nos émotions, l'image étant le seul élément essentiel, la simplification qui consisterait à supprimer purement et simplement les personnages réels serait un perfectionnement décisif. [...] La trouvaille du romancier a été d'avoir l'idée de remplacer ces parties impénétrables à l'âme par une quantité égale de parties immatérielles, c'est-à-dire que notre âme peut s'assimiler.⁴

Pour parvenir à cette osmose entre les émotions « réelles » et celles que tentent de nous transmettre l'œuvre, nous invoquerons notamment la méthodologie que Pierre Bayard a exposée dans *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?*, grâce à laquelle nous renverserons l'analyse pour donner à l'œuvre et aux personnages la possibilité de remettre

³ Isabelle Pantin, *Tolkien et ses légendes. Une expérience en fiction*, Paris, CNRS Éditions, 2009, p. 117.

⁴ Marcel Proust, *Du côté de chez Swann*, Paris, Phidal, coll. « Classiques français », 1995, p. 95.

en question la psychanalyse, afin d'enrichir cette dernière et d'offrir de nouvelles façons de l'expliquer et de la comprendre. Nous tenterons d'étendre notre expérience du psychisme à l'aide de la richesse d'une œuvre pour en arriver à une meilleure compréhension de notre propre vie psychique, dans une expérience de lecture personnelle qui, nous l'espérons, saura rejoindre d'autres lectures et ouvrir sur un nouveau dialogue entre le lecteur, la critique, la théorie et l'œuvre étudiée, dépositaire du savoir et des pensées de l'auteur qui l'a écrite.

Comment croire en effet que des écrivains comme Shakespeare, James ou Proust n'auraient pas réfléchi par eux-mêmes aux phénomènes psychiques et n'auraient pas laissé dans leurs œuvres, voire constitué par elles, des organisations théoriques de ces phénomènes ? (*Litt. app.*, p. 46)

1.2 PLAN

L'analyse se déroulera en deux temps. Dans un premier temps, puisqu'il n'est pas possible d'aborder la méthodologie de Pierre Bayard sans une compréhension étendue des théories psychanalytiques et micropsychanalytiques, nous débuterons par une analyse plus « classique » qui consistera en une étude approfondie des Hobbits porteurs de l'Anneau, soit Frodo, Sam et Gollum/Sméagol, ceux-ci participant au voyage menant à la destruction de l'Anneau et à la libération des peuples libres de la Terre du Milieu. Bilbo ne sera évidemment pas oublié et viendra compléter et enrichir l'analyse de la situation psychique des autres Hobbits. Nous pouvons également expliquer le choix de ces quatre personnages par la proximité qu'ils entretiennent avec le lecteur, celui-ci se reconnaissant davantage dans un Hobbit bourgeois et anachronique que dans un magicien tel que Gandalf ou un guerrier comme Aragorn :

C'est à travers le regard des quatre Hobbits que nous découvrons la Terre du Milieu, que nous sommes amenés à accepter le caractère réel d'êtres merveilleux; ils adoptent l'attitude qui serait celle du lecteur en pareilles circonstances : constatant qu'ils sont contraints d'admettre l'existence du merveilleux (de même que certains Hommes) après avoir été incrédules, nous renonçons peut-être partiellement à nos objections.⁵

⁵ Vincent Ferré, *Tolkien, sur les rivages de la Terre du Milieu*, ouvr. cité, p. 109.

Nous aborderons principalement les notions du vide énergétique, de l'agressivité et de l'Œdipe. Ces notions présentent le problème de ne se définir qu'en *s'interdéfinissant*, mais nous tenterons, au chapitre I, d'apporter l'éclairage théorique nécessaire à la compréhension de notre argumentaire.

Dans un deuxième temps, nous utiliserons la méthodologie de la littérature appliquée à la psychanalyse, ou à la micropsychanalyse dans notre cas, pour enrichir les conclusions de la première partie du travail, mais aussi pour offrir d'autres pistes et d'autres interprétations. Cette dernière se développera au fil des paroles et réflexions contenues dans le texte. Si nous voulions schématiser la méthodologie de Pierre Bayard, nous pourrions élaborer que l'analyse se déroule du texte vers la théorie, contrairement à l'analyse classique qui se déroule de la théorie au texte.

Tout comme le psychanalyste, nous tenterons d'éviter tout travail interprétatif risquant de masquer le contenu de l'œuvre et de nous mettre à l'écoute de cette dernière, en pratiquant l'écoute flottante (ou la lecture flottante). Ce n'est qu'en procédant ainsi que la littérature appliquée sera pleinement efficace et dévoilera tout son potentiel.

Le premier chapitre sera donc consacré à l'univers de Tolkien et établira les bases théoriques et méthodologiques nécessaires à la bonne compréhension de l'analyse. Les chapitres deux et trois porteront quant à eux sur l'analyse des quatre Hobbits porteurs de l'Anneau d'après les notions micropsychanalytiques retenues. Il s'agira d'une analyse plus classique qui appliquera la théorie sur le texte. Enfin, le chapitre quatre ouvrira sur les perspectives d'analyse qu'offre la littérature appliquée à la psychanalyse de Pierre Bayard, dont nous étendrons l'utilisation à la micropsychanalyse de Sylvio Fanti.

1.3 CORPUS ET CHOIX DE L'ÉDITION

Notre corpus sera composé avant tout du *Seigneur des Anneaux* de Tolkien, mais il sera parfois nécessaire d'invoquer les autres textes du *legendarium*⁶. Il est en effet difficile, impossible peut-être, de séparer un texte du *legendarium* des autres, tous entretenant des rapports très *intimes*.

L'édition française du *Seigneur des Anneaux* pose cependant quelques difficultés. Elle comporte en effet de nombreuses coquilles et autres problèmes *de traduction* qu'il nous est impossible d'ignorer. Pour cette raison, nous avons choisi une édition anglaise de l'œuvre, celle parue à l'occasion du 50^e anniversaire de la sortie du livre. Celle-ci tente de respecter le plus fidèlement possible les intentions de l'auteur, qui accordait une importance extrême aux détails de la langue. Elle tente en effet de corriger les erreurs présentes dans les éditions antérieures du texte, ce qu'a fait l'auteur jusqu'à sa mort.

La profession de philologue de Tolkien transparait effectivement dans sa création et les langues et termes qu'il avait créés recevaient une attention très particulière de sa part. Rappelons sa réaction, que nous pouvons lire en partie dans la lettre 17 selon l'édition préparée par Humphrey Carpenter et Christopher Tolkien, en regard des critiques qui utilisaient la forme plurielle « dwarfs » :

No reviewer (that I have seen), although all have carefully used the correct *dwarfs* themselves, has commented on the fact (which I only became conscious of through reviews) that I use throughout the 'incorrect' plural *dwarves*. I am afraid it is just a piece of private bad grammar, rather shocking in a philologist; but I shall have to go on with it. [...] The real 'historical' plural of *dwarf* (like *teeth* of *tooth*) is *dwarrows*, anyway: rather a nice word, but a bit too archaic. Still I rather wish I had used the word *dwarrow*.⁷ [Lettre 17]

⁶ *Legendarium* (ou légendaire) est un terme régulièrement utilisé par les tolkiennistes pour faire référence à une ou plusieurs œuvres de Tolkien se déroulant dans la Terre du Milieu. Il renvoie à un ensemble de légendes entourant une histoire ou une mythologie.

⁷ J.R.R. Tolkien, *The letters of J.R.R. Tolkien*, London, HarperCollinsPublishers, 2006, p. 23. L'auteur souligne.

Les lettres écrites par Tolkien éclairent d'ailleurs pleinement la passion linguistique qui l'animait. Nous ne citerons que cette autre lettre, la 297^c selon l'édition préparée de Humphrey Carpenter et Christopher Tolkien, dans laquelle Tolkien critique les « investigateurs » de son univers (avec une verve commune chez lui pour tout ce qui touchait ses créations), tout en se disant honoré de l'intérêt de ses lecteurs :

I am honoured by the interest that many readers have taken in the nomenclature of *The Lord of the Rings*; and pleased by it, in so far as it shows that this construction, the product of very considerable thought and labour, has achieved (as I hoped) a verisimilitude, which assists probably in the 'literary belief' of the story as historical. [...]

Investigators, indeed, seem mostly confused in mind between (a) the meaning of names *within*, and appropriate to, my story and belonging to a fictional 'historic' construction, and (b) the origins or sources in my mind, *exterior* to the story, of the forms of these names. As to (a) they are of course given sufficient information, though they often neglect what is provided. I regret it, but there is no substitute for me, while I am alive.⁸
[Lettre 297]

Nous utiliserons l'édition en langue originale qui, à nos yeux, nous semble la plus fidèle à l'intention de l'auteur. Afin de faciliter la lecture, nous citerons le texte en français dans le corps du texte en nous référant à l'édition française traduite par Ledoux, que nous corrigerons au besoin, et fournirons la citation en langue originale en annexe.

Quant à *Bilbo le Hobbit*⁹, en plus de la traduction française, nous avons utilisé une édition en langue originale annotée par Douglas A. Anderson, *The Annotated Hobbit*, dans laquelle nous retrouvons un grand nombre de détails sur le texte et ses transformations au fil des éditions.

⁸ J.R.R. Tolkien, *The letters of J.R.R. Tolkien*, ouvr. cité, p. 379-380. L'auteur souligne.

⁹ J.R.R. Tolkien, *Bilbo le hobbit*, Paris, Hachette, coll. « Le livre de poche », 1980.

CHAPITRE 2

CHOIX THEORIQUES ET METHODOLOGIQUES

2.1 POURQUOI LA PSYCHANALYSE ?

Quelle étrange et obscure raison nous a poussé à choisir la psychanalyse comme approche théorique de la littérature ? Il faut être un peu fou, ou peut-être masochiste, pour se lancer dans une telle aventure. Prêter une psychologie aux personnages d'une œuvre littéraire est aujourd'hui contesté par plusieurs, et depuis qu'un groupe de théoriciens ont mis à mort tous les auteurs du monde présent, passé et futur, il est plutôt inconvenant de parler des réflexions qu'ont pu avoir ceux-ci dans leurs écrits. Et pourtant, c'est bel et bien ce que nous entendons démontrer ici, et peut-être plus encore : nous annonçons la résurrection des auteurs, la naissance du personnage fictif et affirmons l'existence des mondes imaginaires. Qu'ils soient ou non tangibles ne nous importe que bien peu tant ils peuvent influencer sur notre vie par leur seule existence au travers des mots. Ne sont-ils pas, après tout, le fruit d'un être bien vivant, apte à réfléchir et à doter ses personnages d'une identité particulière ? En ce sens, l'émotion transmise à l'écrit, elle, est tout à fait réelle et perceptible, si nous voulons bien nous laisser toucher par elle.

Seule la psychanalyse nous permet d'accéder à l'œuvre de façon à explorer pleinement les angoisses et obsessions des personnages, et de tirer de l'œuvre certains enseignements susceptibles de nous aider à structurer notre propre vie psychique. Nous ne prétendons bien entendu pas reconstituer la pensée de l'auteur; nous laissons cette ambition à d'autres critiques plus aventureux ou insouciant que nous. L'espoir qui nous anime est celui de redonner à une œuvre littéraire le droit d'être dépositaire des réflexions et des angoisses de son auteur : à propos de la vie, de la mort et de la création. Par là, nous démontrerons que les critiques qui ont accusé Tolkien d'avoir créé des personnages « plats » et une histoire ayant évacué toute « conscience de la sexualité », sans contenu ni

« sens véritable des conflits internes¹⁰ », avaient torts : les conflits psychiques des personnages sont complexes, leurs personnalités riches et l'histoire est marquée par de nombreux conflits dont les origines sont éminemment et *agressivement* sexuelles.

2.2 LA NAISSANCE DE LA PSYCHANALYSE

Les auteurs sont, généralement du moins, des gens d'esprit ayant réfléchi, d'une façon ou d'une autre, sur l'être humain et ce qui l'anime. D'une manière pas si différente de celle de Freud, le fondateur *officiel* de la psychanalyse, lui qui s'est inspiré de la littérature pour théoriser ses découvertes, pour lesquelles il ne s'attribuait qu'une part du mérite :

Ce n'est pas à moi que revient le mérite – si c'en est un – d'avoir mis au monde la psychanalyse. Je n'ai pas participé à ses premiers commencements. J'étais encore étudiant, absorbé par la préparation de mes derniers examens, lorsqu'un médecin de Vienne, le Dr. Joseph Breuer, appliqua pour la première fois ce procédé au traitement d'une jeune fille hystérique (cela remonte aux années 1880 à 1882).¹¹

Peut-être s'agit-il d'un élan de modestie de la part de Freud si au début de son *Interprétation des rêves* il prend tant de peine à rattacher ses découvertes à celles de ses nombreux prédécesseurs. Cette modestie colle cependant bien mal au personnage et il est peu probable que ce soit vraiment le cas. Il est bien plus plausible de penser que pour donner une crédibilité scientifique à ses découvertes, il se devait de rattacher ces dernières à quelques observations déjà existantes, provenant de certains textes de l'Antiquité, des recherches sur l'hystérie de Charcot ou même des hypothèses parfois farfelues de Fliess¹². En tant que toute nouvelle science, la psychanalyse avait besoin d'assises, et Freud s'est

¹⁰ « The characters, it is often alleged, are flat; there is not enough awareness of sexuality; good and evil are presented as absolutes, without a proper sense of inner conflict within individuals; there is something incoherent in the 'main pattern' of the story, which prevents one from reading it as 'a connected allegory with a clear message for the modern world' ». Tom Shippey, *The Road to Middle-Earth*, New York, Houghton Mifflin Company, 2003, p. 135.

¹¹ Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1966, p. 7.

¹² Ce personnage, fameux, a élaboré une théorie du psychisme entièrement inspirée des cycles menstruels de son épouse. Il a également longtemps traité ses patients en cautérisant leurs narines à l'aide de cocaïne.

assuré de lui en donner. Certaines contribuèrent aux critiques et Freud dû se détacher de son plus grand mentor, Fliess, quand il comprit que son attachement à ce dernier tenait davantage du *transfert* qu'il avait lui-même théorisé que d'une association scientifique bénéfique. Bref, les origines de la psychanalyse furent marquées par ce paradoxe : en voulant assurer un statut de science à celle-ci, Freud s'est associé à des gens qui ont nui à sa crédibilité.

Il n'est donc pas surprenant qu'aujourd'hui encore la psychanalyse reçoive un accueil partagé dans le domaine des sciences. D'un côté, un grand nombre de personnes acceptent les découvertes sur l'inconscient et le rêve. D'un autre, beaucoup rejettent ces mêmes découvertes au rang de religion ésotérique païenne ou bourgeoise. Nous nous surprenons encore de lire que l'enfance serait marquée par de profonds désirs considérés comme sexuels, comme s'est efforcé de le démontrer Freud tout au long de sa vie :

[...] l'instinct sexuel ne pénètre pas dans les enfants à l'époque de la puberté (comme dans l'Évangile, le diable pénètre dans les porcs). L'enfant présente dès son âge le plus tendre les manifestations de cet instinct; il apporte ces tendances en venant au monde, et c'est de ces premiers germes que sort, au cours d'une évolution pleine de vicissitudes et aux étapes nombreuses, la sexualité dite normale de l'adulte.¹³

Malgré tout, la psychanalyse survit et continue de prendre de l'ampleur. La psychologie et la psychiatrie s'en inspirent, la médecine prend en compte les découvertes sur le rêve et l'inconscient, le matériel refoulé du patient étant désormais envisagé pour expliquer certaines maladies. Même la littérature n'échappe pas à son influence, que ce soit en critique littéraire ou en création, et les ramifications sont très nombreuses.

L'histoire de la psychanalyse a également été marquée par l'éloignement qu'ont pris certains « disciples » de Freud à l'égard de ce dernier. Lacan, par exemple, a décidé d'explorer le langage en donnant à ce dernier une plus grande importance, pendant que Jung, lui, a fait déborder l'inconscient individuel pour en arriver à l'inconscient collectif.

¹³ Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, ouvr. cité, p. 48.

La liste des descendants spirituels de Freud est nombreuse, et plus nombreux encore sont ceux qui ont repris ses découvertes pour enrichir les leurs.

Un théoricien en particulier se démarque cependant par son intention de *continuer* Freud, de pousser plus loin les théories de ce dernier. Avec la micropsychanalyse, Sylvio Fanti se démarque ainsi des autres qui ont repris les théories de Freud et les ont adaptées à leurs propres découvertes. La micropsychanalyse est bien entendu différente de la psychanalyse, mais la filiation qu'elles partagent est très forte, semblable à celle que partagent un fils et un père. Un fils qui a poli et affiné le joyau de son père.

C'est ainsi qu'en 1953, Sylvio Fanti *fonda* la micropsychanalyse, en continuité des découvertes de Sigmund Freud. C'est après des années de pratique et d'observation qu'il en vint à proposer d'autres modèles et des appoints techniques - au fil de ses propres essais - qu'il mit en pratique au cours de ses séances d'analyse. Le mot n'apparut cependant qu'en 1973 au moment de la fondation de la *Société internationale de Micropsychanalyse*¹⁴.

2.3 QU'EST-CE QUE LA MICROPSYCHANALYSE ?

Des rappels strictement théoriques nous apparaissent nécessaires avant de nous engager dans l'étude de Tolkien; nous demandons humblement pardon à notre lecteur pour cette nécessité. Néanmoins, cet étalage théorique sera utile, tant pour la compréhension de la partie analytique du mémoire que pour l'identification des modèles présents dans l'œuvre de la seconde.

Pour répondre à la question en sous-titre, il nous faut comprendre ce qu'est la psychanalyse freudienne, qui précède la micropsychanalyse et l'a grandement influencée. Rappeler des concepts souvent méconnus comme l'inconscient et la vie psychique est nécessaire à n'importe quel travail d'analyse. Rapportons tout d'abord les définitions de la psychanalyse et de la micropsychanalyse de Sylvio Fanti :

¹⁴ La Société possède aujourd'hui un site Web qu'il est possible de consulter à l'adresse suivante : <http://www.micropsychanalyse.net/fr/homefr.html>.

Psychanalyse :*étude du psychisme**en particulier de l'inconscient**se faisant au cours**de séances rigoureusement réglées. (Dictionnaire, p. 15)***Micropsychanalyse :***étude du psychisme**dépassant l'inconscient**et appréhendant l'homme jusque dans**son contexte énergétique**et son vide constitutif. (Dictionnaire, p. 19)*

D'entrée de jeu, nous constatons que la micropsychanalyse envisage l'inconscient comme un « tremplin donnant accès au ça et, par lui, aux bases pulsionnelles et énergétiques de l'homme puis au vide » (*Dictionnaire*, p. 19). L'inconscient est ainsi un moyen, et non un « terminus », permettant d'étudier le psychisme. « Au cours des longues séances, en effet, non seulement l'inconscient apparaît comme la gare de triage des essais psychiques, mais il peut être lui-même et à son tour étudié comme un essai ou un ensemble d'essais » (*L'homme*, p. 18). La micropsychanalyse envisage ainsi l'homme d'une tout autre manière que la psychanalyse traditionnelle. D'un être composé de pulsions, l'homme devient avec la micropsychanalyse un être constitué et organisé par le vide énergétique.

2.4 LES LONGUES SEANCES

Du point de vue des séances, nous pouvons identifier un certain nombre d'innovations apportées par Fanti et la micropsychanalyse aux séances classiques. La première et plus importante innovation est sans aucun doute la durée et la fréquence des séances. Freud prônait une, peut-être deux séances hebdomadaires d'une durée moyenne de quarante-cinq à cinquante minutes. En micropsychanalyse, il s'agit plutôt de

longues séances :*séances non-stop**de plusieurs heures, en moyenne 3 ou 4,**ayant lieu tous les jours**ou au moins 5 fois par semaine. (Dictionnaire, p. 20)*

Ces longues séances contribuent à « amplifi[er] la méthode de libre association » en « suscit[ant] la formation de boucles associatives, qui constituent un formidable outil pour analyser les contenus et les dynamismes du préconscient profond et de l'inconscient » (*Micropsychanalyse*, p. 82). Elles enrichissent donc le travail d'analyse, permettant une certaine liberté à l'analysé, les séances pouvant « être modulées en fonction de la dynamique du travail » (*Micropsychanalyse*, p. 77). Il n'a plus à se préoccuper de la durée de la séance ce qui risque moins de briser un fil associatif par une rupture dans le temps entre deux séances, ou par l'arrêt subit d'une séance après seulement une heure. Daniel Lysek souligne également que les longues séances, de par leurs durée et fréquence variables, permettent à l'analyste d'adapter les séances aux besoins de l'analysé :

Une telle variation peut surprendre. Elle s'explique par le fait que la durée idéale des séances dépend de la capacité associative de l'analysé, qui est très variable, parce qu'elle traduit plusieurs facteurs : la structure de la personnalité, la nature du conflit psychique en jeu, les mouvements spontanés d'émergence de l'inconscient, les fluctuations des résistances, l'importance des thèmes exprimés, la phase de la micropsychanalyse où l'on se trouve... (*Micropsychanalyse*, p. 77-78)

En termes informatiques, nous pourrions qualifier la micropsychanalyse de *user friendly*, en ce sens qu'elle donne à l'analysé un cadre plus souple et adaptable à ses besoins. Il est en effet possible d'espacer son analyse en tranches de plusieurs semaines, ce qui rend la charge financière moins importante, pour les étudiants par exemple, et l'analyse moins accaparante pour les personnes dont le travail est très exigeant ou demande de voyager régulièrement¹⁵.

À ces longues séances s'ajoute la « vie en commun », qui suggère à l'analyste et à l'analysé de partager des moments, « repas, discussions, distractions » en dehors des séances, « pour autant que cela n'interfère pas négativement avec le travail en cours » (*Dictionnaire*, p. 21).

¹⁵ Daniel Lysek s'est intéressé aux nombreuses caractéristiques des longues séances dans *Micropsychanalyse*, dirigé par Pierre Codoni.

2.5 LES APPOINTS TECHNIQUES

Au nombre de cinq¹⁶, les appoints techniques viennent enrichir le travail de l'analysé en longue séance :

[A]ppoints techniques :

*étude minutieuse en longues séances
des photographies, de la correspondance,
des plans des lieux d'habitation,
de l'arbre généalogique,
et des enregistrements du matériel. (Dictionnaire, p. 20)*

Nous ne repasserons pas en revue chacun de ces appoints, qui n'ont qu'une incidence bien mineure sur le travail à suivre. Pour un regard plus approfondi sur ceux-ci, le lecteur pourra se référer à *Micropsychanalyse*, dirigé par Pierre Codoni, dans lequel se trouve une étude détaillée des appoints techniques apportés par Fanti.

Citons tout de même Véronique Caillat, qui explique admirablement le rôle des appoints techniques en longues séances :

Les appoints techniques sont indissociables des longues séances : ils alimentent le processus associatif, amplifient la verbalisation, étoffent l'élaboration, créent de la mémoire en stimulant la remémoration et lui donnent un poids existentiel et un rapport direct au réel. En complément des longues séances et avec elles, les appoints techniques constituent la découverte centrale de Fanti du point de vue de la pratique analytique. (*Micropsychanalyse*, p. 87)

Ainsi, les appoints techniques contribuent à rendre le travail d'analyse plus efficace à l'analysé, qui peut, au besoin, écouter ses propres paroles, oubliées, provenant d'une séance antérieure, étudier la correspondance de ses parents ou étudier son arbre généalogique pour

¹⁶ Véronique Caillat n'en compte que quatre dans le chapitre qu'elle consacre à l'analyse des photographies dans *Micropsychanalyse*. En effet, elle n'inclut pas l'écoute d'enregistrements de séance dans les appoints techniques. Nous considérons cependant qu'il s'agit d'un appoint technique, au même titre que les autres, d'autant plus que Fanti l'incluait dans la définition de ces derniers et que l'écoute des enregistrements participe à enrichir le travail en longue séance, ni l'analysé, ni l'analyste ne pouvant se rappeler, mot pour mot, tout ce qui a été dit (ou non dit) au cours des séances précédentes. Pierre Codoni, *Micropsychanalyse*.

« établir une continuité psychique entre ce que l'on vit aujourd'hui, ce qui s'est passé, voire répété d'une manière ou d'une autre, au cours de l'existence et ce qui s'est joué malgré soi pendant la période utéro-infantile » (*Micropsychanalyse*, p. 87). En étudiant les objets de nos ancêtres, nous établissons également le cadre ontogénétique de notre existence, qui nous permet d'observer que nos essais ne sont pas si différents de ceux de nos ancêtres, et qu'ils sont, en quelque sorte, *faits dans le vide*.

2.6 LE VIDE ENERGETIQUE ET LES ESSAIS

Il peut cependant sembler étrange, même ridicule, de prétendre que l'homme soit constitué de « vide ». Comment agglutiner ce qui n'est pas pour former un tout ? Comment peut-on prétendre que chacun de nos gestes, chacune de nos relations, est *vide* ? Plus encore, comment croire qu'une œuvre aussi riche et vaste que celle de Tolkien puisse avoir un quelconque rapport avec le *vide* ?

Rien n'est plus compréhensible que le froncement de sourcils de la personne qui, pour la première fois, lit que tout est essai. Et rien encore n'est plus compréhensible que son sourire incrédule et moqueur (pour dire peu !) quand elle apprend que les essais ont lieu dans le vide. (*L'homme*, p. 23)

Cette théorie semble peut-être paradoxale (comment est-il possible de *créer quelque chose* depuis *l'absence de chose* ?) et il est évident qu'elle peut prêter à confusion, étant donné qu'on associe généralement le vide à un sentiment de simple perte (je possédais une chose, plus maintenant), sentiment qui n'a en fait que peu à voir avec le vide énergétique.

Le vide commence, ici et là, à entrer dans le vocabulaire psychanalytique, mais de façon floue, soit comme symbole, soit pour exprimer la perception d'une perte ou d'un manque (par exemple, le sentiment d'hypothèque psychique en cas de rupture d'un lien affectif ou le sentiment d'hypothèque somatique en cas d'amputation). (*Dictionnaire*, p. 43)

Il est important de comprendre que le vide en micropsychanalyse est entièrement neutre et non pas associé à une quelconque sensation, qu'elle soit psychique ou somatique (physique), ni à aucun sentiment de perte, ni même au néant : « Au cours d'une micropsychanalyse, non seulement le vide devient scientifiquement identifiable

psychiquement et somatiquement, mais il s'impose en réalité omniprésente » (*Dictionnaire*, p. 43). Le vide micropsychanalytique *est*, sans plus, et ne découle pas de nos sensations. Il existe, il est constitutif de notre être, tant physique que psychique ou énergétique. De lui naît la trame énergétique d'où proviennent les essais.

S'il est difficile d'accepter une telle réalité, nous pouvons cependant nous pencher sur la question d'un point de vue métaphorique : est-il possible que nous soyons, au point de vue de l'univers, vides, insignifiants? En ce sens, le vide micropsychanalytique peut servir à relativiser notre existence par rapport aux innombrables existences qui nous entourent. Ce que nous faisons, ce que nous sommes n'est en réalité que la somme de nos essais et de ceux de nos ancêtres. Sans leurs innombrables tentatives d'exister et de prendre place dans le monde, d'asseoir leur existence dans le vide de l'univers, nous ne serions pas là, chacun des essais composant notre existence contribuant à nous *échapper* du vide, à combler notre existence.

Fanti illustre le vide en invoquant le point de vue de l'astronome :

Le vide cosmique ! ...un vaisseau spatial qui, en vingt ans, voudrait effectuer un aller-retour entre la Terre et une planète gravitant autour d'une des étoiles les plus proches de nous...par exemple, l'étoile de Barnard situé à six années-lumière de la Terre [...] ce vaisseau devrait se déplacer à plus de cent quatre-vingts mille kilomètres par seconde...à cette vitesse, le choc avec les particules disséminées dans le cosmos provoquerait une explosion atomique qui détruirait le vaisseau... (*L'homme*, p. 24)

Quelle meilleure image que celle du vide cosmique pour illustrer notre vide constitutif? Bien entendu, les récentes découvertes scientifiques tendent à contredire l'idée voulant que l'univers soit « vide ». Pensons à la matière sombre¹⁷, entre autres, qui constituerait une bonne partie de l'espace. Cependant, métaphoriquement parlant, l'espace séparant la Terre du Soleil est bel et bien *vide*. Et même si ce n'était pas le cas, « le vide cosmique est ponctué de particules...bourrées de vide ponctué de particules...bourrées de

¹⁷ Cette matière, selon les scientifiques, constituerait 95 % du vide cosmique. Sa composition est cependant toujours inconnue.

vide ponctué d'énergie » (*L'homme*, p. 24) ! En d'autres termes, même ce qui nous semble plein, comme un être humain ou un astre, une fois regardé au microscope, est en fait constitué d'atomes, eux-mêmes séparés par un vide potentiellement constitué de matières plus petites, elles-mêmes réductibles à autre chose, jusqu'au moment où il n'y aura plus qu'un vide « identifiable ».

Le vide ne se limite pas qu'à l'espace interstellaire et interplanétaire : notre Terre n'est pleine qu'en apparence. En supprimant le vide des molécules et des atomes qui la composent, elle aurait un diamètre de cent mètres au lieu de treize millions. (*L'homme*, p. 25)

Tout n'est qu'atome, réductible en énergie, réductible en vide énergétique neutre. Cette première définition nous mènera maintenant sur le chemin des essais, qui tendent à (ou tentent de) nous éloigner du vide.

2.7 LA DYNAMIQUE NEUTRE DES ESSAIS

Il est évident que la micropsychanalyse, de par ses assises scientifiques, est à la merci des découvertes de la science. Le jour où la science parviendra à établir hors de tout doute que toute matière est composée d'éléments solides « collés » les uns aux autres, le vide micropsychanalytique perdra un peu de sa force biologique, sans toutefois perdre sa portée psychique.

[L]'essai
est
l'universelle unité
dynamique neutre.

(*L'homme*, p. 11)

Fanti nomme « instinct d'essai », ou ide, cette constance de l'homme, qui tout au long de sa vie, de sa naissance à sa mort, essaie quelque chose, n'importe quoi. Pour un nouveau-né, les essais prennent la forme de mouvements indécis et imprécis, par lesquels l'enfant prend place dans le monde et apprend de ces gestes « anarchiques, non coordonnés et mal adaptés » (*L'homme*, p. 12). Plus tard, les essais prendront d'autres formes, mais ils

seront toujours similaires : nous essayons d'obtenir un diplôme, en essayant de réaliser des travaux universitaires. Nous essayons de fonder une famille. Nous essayons de préparer un repas. Nous essayons de vivre.

[L]'homme
son corps et son esprit,
est un essai
composé d'essais.

(*L'homme*, p. 11)

L'évolution en elle-même est un ensemble d'essais ayant mené l'homme à marcher debout, à inventer la roue et à fonder les différents mouvements scientifiques et culturels. S'il n'avait pas essayé de frapper des cailloux les uns contre les autres, l'homme n'aurait jamais découvert le feu, ni fabriqué les premiers outils. Et si Fanti ne s'était jamais essayé à la psychanalyse, jamais il n'aurait fondé la micropsychanalyse.

Le vide et les essais sont particulièrement bien rendus dans *Après avoir*, que Fanti a écrit avant même d'avoir fondé sa micropsychanalyse. Il s'agit d'un long essai (sans vouloir faire de jeu de mots) dans lequel Fanti relate ses différents voyages et ses observations.

Après avoir...Mais c'est à peu près à ce moment que je tombai dans le panneau : je crus que je commençais à comprendre ! Alors que, tout au plus, je commençais, peut-être, à avoir une toute petite représentation de l'homme...Et il me sembla que je comprendrais un peu mieux après avoir repris l'avion et le pousse-pousse, le tram et le bateau, avec un esprit toujours un peu plus neutre, un peu plus libre, et après avoir revu l'aube de partout déchirer la nuit de partout, avoir remercié le ciel par « gloire à toi qui effaces les noms et les prénoms »...Et retourner voir de l'autre côté de la terre un quartier dont je n'avais pu me faire une idée claire, une maison dont les contours s'étaient estompés dans ma mémoire, et après m'être assis à nouveau sur le même bord du même trottoir et avoir regardé et regardé, avoir été de retour à Zurich ou Genève pour passer la nuit à me demander si ce que je venais de voir et de comprendre était vrai, si les mille milliards de différences marquées et acceptées, de penser que...asseyez-vous une nuit seulement[...] sur le trottoir devant le Lido de Beirut...faites

l'essai...car Beirut...pour ceux vivant pour vivre, est encore un des endroits les meilleurs !¹⁸

Après avoir lu cette longue citation, après l'avoir relue et encore relue et essayé de la comprendre, nous constatons qu'elle est vide. Non pas vide de sens, mais vide pour celui qui ne s'est jamais assis sur le trottoir de Beirut. Vide pour celui qui n'a jamais voyagé pour découvrir ses voisins et pour celui qui n'essaie pas de les comprendre. Dans *Après avoir*, Fanti essaie de nous faire découvrir le vide, de nous montrer que c'est par les essais que nous nous en échappons, et que malgré tous ces essais, la fuite n'est pas assurée. Il restera toujours un vide, un trottoir à Beirut ou à Rimouski sur lequel nous ne nous sommes jamais assis, sur lequel nous n'avons jamais essayé de comprendre les déplacements des passants, sur lequel nous n'avons jamais écouté le bruit silencieux du monde. Fanti y découvre peut-être lui-même à quel point son existence est vide, insignifiante, au centre (centre qui n'en est pas un) de tous ces autres essais qui l'entourent et qu'il cherche à comprendre. Pourquoi essayer sans cesse ? Pourquoi chercher à comprendre ces essais ? Peut-être pour se comprendre soi-même. Peut-être pour comprendre les autres. Probablement les deux à la fois. Parce qu'au fond, que l'on vienne de Rimouski ou de Beirut, « les êtres humains en situation critique esquissent à leur insu les mêmes répétitions de vie ou de mort » (*Micropsychanalyse*, p. 13). Peu importe d'où nous venons, les essais nous rassemblent.

« Qu'est-ce que l'art sinon une féerie d'essais en espérance d'éternité ? » (*L'homme*, p. 12). C'est sans doute ce constat qu'on retient de la lecture d'*Après avoir*. Fanti y crée un univers dans lequel on se perd au fil de ses essais, dans lequel ses voyages nous transportent, au même rythme que les pas lents et parfois incertains de son auteur. Et à la fin de la lecture, nous sommes perdus, en face de l'immensité, complètement vide, qui entoure l'être humain, tout en le constituant. Cette confusion devant l'immensité minuscule de l'homme, c'est le vide, le retour à la trame énergétique de ce qui le compose et de ce qui le place dans l'univers. Une poussière d'étoile qui brille quelques instants, qui essaie de se

¹⁸ Sylvio Fanti, *Après avoir...*, Paris, Buchet/Chastel, coll. « Récit », 1998, p. 51-52.

démarrer en prenant tel ou tel éclat, en changeant d'orbite ou en éclairant davantage une planète plutôt qu'une autre, créant du même coup une autre potentialité d'essais là où brille sa lumière.

Mais ne nous égarons pas davantage et tentons de comprendre cette dynamique qui nous pousse à essayer, encore et encore. L'instinct d'essais, que Fanti nomme

ide :

*instinct d'essais
intégrant la surcharge énergétique
des « bubblings » granulaires
en la convertissant
en énergie psychomatérielle (Dictionnaire, p. 61)*

advient au moment où le « bubbling » granulaire, ce « phénomène comparable à celui de la bulle qui naît à la surface d'une goutte d'eau et augmente de volume jusqu'à éclater par surpression interne » (*Dictionnaire*, p. 52), atteint sa tension limite. Fanti ajoute cette autre définition à la précédente, qui apparaît nécessaire à la compréhension de l'ide :

Ide :

*principe vital
de tout ce qui existe
de chaque cellule et particule
de chaque pensée et représentation-affect (Dictionnaire, p.62)*

L'instinct d'essais n'est ainsi pas simplement un principe par lequel nous sommes en tant qu'humains poussés encore et encore à essayer, au sens d'essayer des choses. Ces essais sont ancrés jusque dans les potentialités de nos cellules, de notre énergie élémentaire issue du dynamisme neutre du vide, ou Dnv.

Cette relation entre le vide créateur, l'Ide et le Dnv se résume ainsi :

[V]ide-Dnv-Ide

*le vide réalise
le continuum de l'être-faire
le Dnv est
et l'Ide fait. (Dictionnaire, p. 63)*

Ainsi, le vide énergétique réalise les potentialités de Dnv qui mènent à l'Ide, phénomène que nous pourrions tout simplement résumer par les essais qui sont à la fois constants, neutres et sans finalité. Lorsque considérés dans leur dynamisme phylogénétique, soit en rapport avec nos ancêtres à qui nous sommes redevables pour notre patrimoine génétique et énergétique, les essais nous mettent directement en contact avec le vide constitutif, celui-ci se manifestant par le recoupement de nos essais et de ceux de nos ancêtres. Ils ont « essayé » bien avant nous les mêmes choses que nous, soit essayé d'exister, de marcher, d'écrire, de procréer... ; ils ont, en quelque sorte, *essayé d'essayer*, toute sorte de choses, n'importe quoi.

D'un point de vue purement créateur, les essais représentent peut-être, chez Tolkien, cet insatiable besoin de toujours revenir à son travail, de le reprendre, de le recommencer, encore et encore. Ses essais l'ont amené à créer un monde de toutes pièces, à lui donner une mythologie, une histoire et même des langues; son incroyable essai, la Terre du Milieu, a comblé un vide, son propre besoin de doter son pays d'une mythologie aussi grandiose que les mythologies nordiques ou scandinaves. Plus encore, sa Terre du Milieu est venue combler son propre besoin d'exister en lui fournissant, pour sa vie entière, un désir impossible à satisfaire, soit celui de créer un monde imaginaire *parfait*, sans faille, même au niveau de la chronologie des événements, jusqu'aux phases lunaires.

2.8 L'AGRESSIVITE MICROPSYCHANALYTIQUE

*Personne ne peut mesurer
l'ampleur de la cruauté mentale
des parents normaux.*

Sylvio Fanti (L'homme, p. 193)

Nous n'en sommes certainement pas à un premier, ni à un dernier, froncement de sourcil; voici que Fanti fait de l'agressivité l'une des trois activités cardinales de l'homme, avec la sexualité et le sommeil-rêve.

Freud s'intéressa à l'agressivité très tôt, soit en 1905, la décrivant alors comme une « pulsion instinctive, indépendante de la sexualité et au service de l'autoconservation »

(*Micropsychoanalyse*, p. 231). Pour sa part, Fanti donne une définition très différente de l'agressivité, qu'il n'associe plus à une pulsion instinctive, comme le faisait Freud :

Agressivité :
activité
dont les entités psychobiologiques
concourent globalement
à l'auto- ou à l'hétéro-
destruction-conservation (*Dictionnaire*, p. 199)

L'agressivité remonte à la vie utérine, que Fanti définit sans subtilité comme une « guerre utérine ». L'embryon et la mère se livreraient, selon lui, une véritable *guerre* de survie, l'embryon « confront[ant] son agressivité idéenne et phylogénétique aux attaques et réactions agressives de [sa] mère » (*Dictionnaire*, p. 203). Cette image, nous en sommes conscient, est très différente de celle généralement véhiculée voulant que la grossesse soit une idylle presque amoureuse entre la mère et l'enfant à venir. La micropsychoanalyse considère en effet que la naissance n'est pas un traumatisme, mais une délivrance. Il serait bon de spécifier qu'il ne s'agit pas ici d'une qualification morale ou émotionnelle de la grossesse ou d'une remise en cause de ses apports positifs au fœtus, mais bien de strictes observations psychobiologiques; l'amour de la mère pour son enfant n'est pas remis en cause par l'agressivité micropsychoanalytique.

Les personnages du *Seigneur des Anneaux* qui nous intéressent étant – d'un point de vue littéraire du moins – déjà « nés » et *physiquement* adultes, nous nous attarderons davantage à la guerre infantile et à la guerre adulte.

La guerre infantile se déroule de la naissance à l'âge de cinq ans, au moment où « l'enfant affine ses co-pulsions agressives spécifiques en se mesurant à l'agressivité familiale » (*Dictionnaire*, p. 203). C'est une fois de plus « la mère qui se trouve au centre des opérations agressives » (*Dictionnaire*, p. 203), celle-ci adoptant des attitudes (inconscientes ou non) que Fanti définit comme la fausse et la folle présence. Elles relèvent d'une attitude soit absente soit « animale » de la mère vis-à-vis du nourrisson, qui « aiguisse

ses co-pulsions agressives et sexuelles au contact de la réalité extérieure » (*L'homme*, p. 192).

La guerre adulte correspond pour sa part au moment où l'être humain, son surmoi subissant les assauts constants des pulsions agressives du ça, tente de « tourner sa vengeance contre lui-même en provoquant la presque totalité de ses souffrances [...] ou en se suicidant » (*L'homme*, p. 196). Ce dernier cas de figure est envisagé, non pas comme l'attrance de la mort en elle-même, mais plutôt comme un retour au vide et à son absence de sensation. L'agressivité peut ainsi être destructrice ou autodestructrice, tout dépendant de l'objet ciblé (extérieur ou intérieur).

2.9 LA PULSION DE MORT-DE VIE

Dans la psychanalyse de Freud, la pulsion de mort-de vie est séparée en deux pulsions spécifiques et indépendantes (Eros/vie et Thanatos/mort). La pulsion de vie est associée à « l'existence d'instincts de conservation » (*Essais*, p. 48), s'actualisant grâce aux cellules germinales formant l'instinct sexuel qui « veillent aux destinées de ces organismes élémentaires survivant à l'organisme vivant total » (*Essais*, p. 51). Selon Freud, ces instincts sexuels « fonctionnent à l'encontre de la tendance des autres instincts qui [...] acheminent l'organisme vers la mort » (*Essais*, p. 51), puisqu'ils tendent à recréer la vie, à la prolonger phylogénétiquement au travers d'un autre organisme-fusion, issu du croisement de deux cellules germinales.

D'après la manière de voir généralement admise, la réunion d'un grand nombre de cellules en une association vitale, autrement dit, la structure multicellulaire des organismes, constituerait un moyen destiné à prolonger la durée de leur vie. Chaque cellule sert à entretenir la vie des autres, et l'État cellulaire peut continuer à vivre, malgré la mort de telles ou telles cellules. Nous savons également que la copulation, la fusion momentanée de deux êtres unicellulaires, agit sur l'un et l'autre dans le sens de la conservation et du rajeunissement. (*Essais*, p. 51)

Bien entendu, l'organisme psychobiologique d'origine ne survit pas; seul survit l'héritage « génétique » de cet organisme. La mort est, après tout, la seule constante

immuable de la vie et tous nos autres instincts nous rappellent qu'il n'y a pas d'échappatoire. Entre alors en jeu la pulsion de mort (instincts du Moi), qui « tendrai[t] au rétablissement de l'état inanimé » (*Essais*, p. 55). Ces deux pulsions découlent d'une conception dualiste, d'une « séparation nette et tranchée entre instincts du moi = instincts de mort, et instincts sexuels = instincts de vie » (*Essais*, p. 67), plaçant en opposition deux puissances énergétiques contraires, l'une cherchant l'immortalité, l'autre le retour à l'inanimé :

Le phénomène de la vie est désormais décrit comme l'effet d'une interaction constante entre la force d'où provient toujours fracas et tumulte – la libido, qui cause le trouble et fournit en même temps son énergie à Éros [...] -, et une puissance nouvelle qui, en tant qu'instinct de mort, veut tout défaire et ramener ce qui vit à l'état inanimé.¹⁹

Plutôt que d'adopter cette même vision dualiste opposant simplement les instincts de vie à ceux de mort, Fanti développe un système dans lequel les deux pulsions se retrouvent sur un seul et même « axe pulsionnel », où les pulsions « constituent une synergie motrice dans laquelle la pulsion de mort représente la constante et la pulsion de vie la variable » (*Dictionnaire*, p. 89). En regard du dynamisme neutre du vide, la pulsion de mort se définit comme « la propension à revenir au vide », puisqu'elle « repose sur le principe de constance du vide » (*L'homme*, p. 90). Fanti avertit cependant que cette propension de la pulsion de mort de ramener au vide « n'implique, en définitive, [...] aucun mouvement vers l'avant ou l'arrière » (*L'homme*, p. 91). En d'autres mots, cette propension n'est pas associable à une échelle de valeurs morales en regard de la mort, mais est, tout comme le vide, entièrement neutre et possède un « dynamisme statique », qui « s'assimile plus à la dynamique de l'inconscient, par définition a-spatial et a-temporel [...], qu'à celle dont traite la physique » (*L'homme*, p. 91).

La pulsion de vie naît pour sa part « au hasard d'un effet *rebound* de la pulsion de mort » (*L'homme*, p. 92). Aussi paradoxal que cela puisse sembler, Fanti écrit ainsi que « la pulsion de mort engendre la pulsion de vie » (*L'homme*, p. 92), cette dernière étant pourtant

¹⁹ Michel de M'uzan, *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977, p. 54-55.

la « propension à échapper au vide » (*L'homme*, p. 92). Alors que la pulsion de mort tend à ramener au vide, la pulsion de vie tente d'y échapper à l'aide des essais, ceux-ci naissant, comme nous l'avons vu plus tôt, du dynamisme neutre du vide (Dnv). Fanti explique ce phénomène en rappelant le couple Éros et Thanatos, qui ne sont plus, en microscopie, opposés, mais qui participent à coordonner notre vie psychique :

Contrairement au fondamental couple d'opposés, ce n'est donc pas Éros la vie et Thanatos la mort. Au sein du vide, Thanatos moule pulsionnellement Éros et le soutient tout au long de l'évolution secondaire, c'est-à-dire jusqu'aux ultimes embranchements des co-pulsions. Thanatos, indispensable au désir de perfection d'Éros, coordonne avec lui les éléments de l'univers et articule notre co-pulsionnel yin-yang psychobiologique. (*L'homme*, p. 93)

C'est donc dans un rôle que l'on pourrait qualifier d'intime que les pulsions de vie et de mort se répondent au hasard de nos essais : « la vie est un accident dû à l'échec énergétique de la mort » (*L'homme*, p. 95).

2.10 PIERRE BAYARD ET LE PARADOXE SENSE

C'est avec une intention similaire à celle qu'avait Freud en s'inspirant, par exemple, d'*Œdipe Roi* pour élaborer le complexe d'Œdipe, que nous avons étudié les écrits de Pierre Bayard pour aider notre propre travail de réflexion sur le psychisme. Ce qu'il propose dans *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?* n'est pas bien différent de ce qu'a fait Freud en s'inspirant de la littérature pour fonder ses théories.

Peu importe avec quel sérieux nous lisons les essais de Pierre Bayard, nous demeurons toujours un peu sceptique vis-à-vis de ses nombreux « délires d'écriture ». À quel degré devons-nous prendre ses théories et ses méthodes ? Lui-même qualifie celles-ci d'*anti-méthodes*. Comment prendre au sérieux le *Plagiat par anticipation*²⁰, comme s'il était possible pour un auteur de devancer son époque pour aller piger dans la cervelle des auteurs futurs ?

²⁰ Pierre Bayard, *Le plagiat par anticipation*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2009.

Et pourtant, Bayard parvient à faire passer ses idées et à les rendre utiles et crédibles, malgré que les paradoxes qui le transportent ne disparaissent jamais totalement malgré son argumentaire solide et efficace. Ce plagiat par anticipation dont il parle, ou cette autre méthode visant à améliorer les œuvres ratées, ne sont peut-être pas, à première vue, les plus sérieuses des méthodologies, mais les idées qu'elles transmettent permettent certes de remettre en question le savoir que l'on croit complètement acquis et allant de soi.

Il n'est pas vrai en effet que la littérature, ayant une fois pour toutes délivré son savoir sur la psychologie, n'aurait plus rien à nous apprendre sur nous-mêmes. Et il est faux de croire que de ses pensées multiples, il ne reste plus rien à prélever qui puisse nous aider à lire et à aimer. Et faux surtout de s'imaginer que mon désir de me mettre à son écoute serait atteint par mes propres critiques, alors même – car je n'en pense pas moins – que *j'ai découvert une voie me permettant de me laisser enseigner par les livres, dans la tranquillité retrouvée de l'absence de dialogue, seul enfin.* (*Litt. app.*, p.173. Nous soulignons.)

Redécouvrir les œuvres en dehors du cadre universitaire établi est peut-être l'ambition de Bayard. Mais à mon avis, loin de vouloir sortir sa « méthodologie » de l'académie, il cherche à amener une vision nouvelle dans le monde de la littérature, un monde trop souvent fermé sur lui-même et sur des principes qu'il considère comme acquis. Bayard entend s'ouvrir à la sagesse portée par les œuvres littéraires, se « mettre à [leur] écoute » et se « laisser enseigner par les livres ». Un projet qui, bien qu'il puisse sembler personnel, voire intimiste, n'en demeure pas moins curieusement intrigant.

La méthode non orthodoxe de Bayard considère que « percevoir l'œuvre à travers un système constitué, quel que soit l'intérêt de ce système, a pour conséquence de négliger ce qu'elle pourrait apporter d'original à la réflexion sur le psychisme et donc de ne pas lui accorder toute l'attention qu'elle mérite » (*Litt. app.*, p.17). Cette méthode propose donc que l'auteur, en tant que créateur ayant dû réfléchir sur le monde et sur lui-même pour accomplir son travail de création, est à même de proposer de nouveaux modèles aux conceptions du psychisme. Bayard considère dès lors que les œuvres de création littéraire sont dépositaires d'une réflexion sur le psychisme qu'il appartient au lecteur (et au critique) de découvrir afin d'enrichir les modèles théoriques déjà existants.

La littérature appliquée renverse ainsi l'analyse habituelle, l'objet analysé n'étant plus l'œuvre, mais la théorie qu'on lui associe. Tout en se réclamant de la psychanalyse, elle entend la contester, la critiquer, voire la compléter et en améliorer les théories en découvrant des modèles et systèmes théoriques non envisagés. Elle s'intéresse aux pensées propres aux œuvres, et en ce sens, la méthode se rapproche d'une philosophie de la littérature, réfléchissant grâce aux créations littéraires sur le monde psychique et ses modélisations théoriques. Ce faisant, elle peut être risquée et son utilisation se doit d'être des plus rigoureuses. En donnant autant de pouvoir interprétatif à son lecteur, la littérature appliquée risque fort de devenir une surinterprétation, danger que souligne Bayard à de nombreuses occasions. La littérature appliquée doit prolonger les théories existantes, et non participer à un processus de création théorique écrasant sous son poids les réflexions du texte et les théories de la psychanalyse. Comme il le souligne en cours d'analyse, « il est important que l'analysant trouve lui-même les mots justes pour dire son histoire dans sa particularité, ou, si l'on préfère, qu'il soit à lui-même son propre interprète » (*Litt. app.*, p.149). Il en va de même dans l'étude d'un texte, où l'analyste ne doit pas imposer à l'œuvre une terminologie différente pour expliquer un phénomène inhérent à l'œuvre, mais conserver ce que celle-ci lui donne de possibilités pour envisager la vie psychique. Ce qui n'empêche cependant en aucune manière qu'une connaissance approfondie des théories et des terminologies existantes soit nécessaire.

Pour encadrer l'utilisation de sa méthode, Bayard identifie trois manières pour le lecteur de rencontrer l'œuvre à étudier :

1. **L'ajustement** : La littérature appliquée consiste en un travail de remise en question partielle du savoir, ce que l'on pourrait appeler une pratique d'ajustement du savoir. On prolonge la théorie freudienne déjà en place en lui offrant des pistes supplémentaires, sans cependant la modifier ou la contester.

2. **La substitution** : Le recours à la littérature permet une échappée partielle hors des pensées dominantes. On substitue à la théorie un autre modèle, qui sera cependant partiellement acceptable par la théorie originelle.
3. **L'invention** : Le passage de la littérature à la théorie peut permettre une véritable sortie du paradigme, en allant plus loin que dans l'ajustement ou la substitution. Plus rares, ces cas sont les plus intéressants pour la littérature appliquée, puisqu'ils offrent de nouvelles questions à la réalité psychique, de nouvelles pistes de réflexions peu ou pas exploitées par la psychanalyse. (*Litt. app.*, p.159 à 162)

Notre recherche se concentrera davantage sur la substitution, puisque nous cherchons ici à découvrir de nouvelles façons d'envisager les théories micropsychanalytiques, afin de réfléchir sur ses modèles et pour montrer comment Tolkien envisageait, à sa façon, la vie psychique. Nous désirons en quelque sorte sortir des sentiers battus de la théorie pour nous aventurer dans une jungle encore inexplorée où nous espérons être en mesure de découvrir les trésors d'un savoir jusqu'ici ignoré. L'eucatastrophe, dont il sera question au chapitre quatre, offre néanmoins le potentiel d'un modèle nouveau que nous tenterons de définir de notre mieux.

Cette belle originalité de la littérature appliquée présente cependant un certain nombre de problèmes. En donnant à la littérature le droit de réfléchir sur les théories admises par la psychanalyse, théories élaborées à la suite de longues années d'études cliniques et de recherches, elle donne aux critiques qui l'utilisent un pouvoir de théorisation et d'interprétation presque illimité. C'est pourquoi nous envisageons la méthode de Bayard comme une *réflexion* sur les théories de la micropsychanalyse, une possibilité de prolonger les théories et d'identifier de nouvelles manières de concevoir les modèles existants, une possibilité supplémentaire de réfléchir grâce à ce que nous apporte une œuvre de création

ayant fait l'objet d'un travail aussi long et minutieux que l'oeuvre de J.R.R. Tolkien. Nous n'avons pas la prétention de réinventer la théorie, seulement de mieux la comprendre.

CHAPITRE 3

LE VIDE AU CENTRE DE L'ANNEAU

L'homme, un essai vide !... quelle absurdité !
Sylvio Fanti (*L'homme*, p. 46)

3.1 L'ANNEAU ET LE VIDE MICROPSYCHANALYTIQUE

L'Anneau unique, l'objet de toutes les peurs et convoitises dans *Le Seigneur des Anneaux*, a fait l'objet de nombreuses analyses et interprétations, dont la diversité des conclusions laisse songeur. Pour Tom Shippey par exemple, l'Anneau est foncièrement maléfique et manipulateur. Selon lui, « le désir d'utiliser l'Anneau est ce qui est destructeur²¹ », ce qui corrompt jusqu'au plus pur des cœurs, rappelant la conversation entre Gandalf et Frodo au début du roman :

Ne me tentez pas ! Car je ne souhaite pas devenir semblable au Seigneur Ténébreux lui-même. Pourtant le chemin de l'Anneau vers mon cœur passe par la pitié, la pitié pour la faiblesse et le désir de la force pour faire le bien. Ne me tentez pas ! Je n'ose le prendre, pas même pour le garder en sûreté, inemployé.¹ (*SDA*, p. 78)

Plus encore, Shippey suggère que Gandalf n'aurait pas pu forcer Frodo à lui remettre l'Anneau « excepté par quelque pouvoir mental inconnu, peut-être par l'hypnose²² », ce qui n'est pas sans rappeler que les psychanalystes ont parfois recours à l'hypnose pour aider les analysés aux prises avec des troubles obsessionnels. Shippey touche, sans approfondir, les

²¹ « But none of this contradicts or detracts from the basic point about the Ring, which is that the very urge to use it is what is destructive: Elrond, or Gandalf, or Galadriel, or Denethor, if they owned it, would begin with the best of intentions, but would come to enjoy having their intentions achieved, the use of power itself, and would end as dictators over others, enslaved to themselves, unable to give up or go back ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the century*, ouvr. cité, p. 119. Nous traduisons.

²² Tom Shippey, *Tolkien, Author of the century*, ouvr. cité, p. 119.

prémises de notre propre réflexion en donnant à l'Anneau un pouvoir de suggestion poussant son porteur à disparaître et à se vider de son existence, bref, à s'autodétruire sous des couvertures de puissance et de richesses. Le passage où Galadriel se voit offrir l'Anneau par Frodo est à ce sujet extrêmement évocateur :

Elle leva la main et de l'anneau qu'elle portait jaillit une grande lumière qui l'illumina elle seule, laissant tout le reste dans l'obscurité. Elle se dressait devant Frodo, paraissant à présent d'une taille démesurée et d'une beauté insoutenable, terrible et digne d'adoration. Puis elle laissa retomber sa main, et la lumière s'éteignit; elle rit soudain de nouveau, et voilà qu'elle était toute rapetissée : elle était devenue une mince femme elfe, vêtue simplement de blanc, à la voix douce et triste :

-Je soutiens l'épreuve, dit-elle. Je diminuerai, j'irai dans l'Ouest, et je resterai Galadriel.ⁱⁱ (*SDA*, p. 399-400)

Shippey écrit que « s'ils le possédaient », les personnages puissants de la Terre du Milieu « deviendraient des dictateurs, esclaves d'eux-mêmes²³ » et de leur désir de pouvoir. À notre avis, les porteurs de l'Anneau, puisqu'ils subissent des altérations majeures à leur personnalité, ne peuvent être esclaves d'eux-mêmes, mais sont plutôt esclaves des pouvoirs de l'Anneau, qui devient rapidement une obsession, un objet dont ils ne peuvent plus se départir et par lequel tous leurs désirs doivent obligatoirement passer pour être comblés. Comment, en effet, être esclave de soi-même si nous ne sommes plus nous-mêmes ? Galadriel indique justement qu'elle « rester[a] Galadriel » en n'acceptant pas l'Anneau des mains de Frodo, préférant s'éteindre telle qu'elle est, avec les siens.

L'objet est, en psychanalyse, « ce en quoi et par quoi [une personne] cherche à atteindre son but, à savoir un certain type de satisfaction²⁴ ». Or, cette définition de l'objet rejoint en tout point l'obsession de Gollum pour l'Anneau, qu'il « détestait et aimait, comme il détestait et aimait sa propre personne », et comme pour une obsession, « [i]l ne pouvait s'en débarrasser », car « [i]l n'avait plus aucune volonté en la matièreⁱⁱⁱ » (*SDA*,

²³ Tom Shippey, *Tolkien, Author of the century*, ouvr. cité, p. 119.

²⁴ Jean Laplanche et J.-B. Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1971, p. 290.

p. 72). Gollum n'était pas prisonnier de lui-même, de Sméagol, mais bien de son obsession pour l'Anneau et des illusions de puissance qu'il projetait, ce simple objet étant sa seule source de satisfaction, la seule chose le rattachant toujours à l'existence. Sans l'Anneau, Gollum n'existerait plus et Sméagol ne posséderait pas l'énergie pour reprendre le dessus.

Timothy R. O'Neill écrit que « l'Anneau est le Moi, la force potentielle qui promet de finalement combler à la fois le Hobbit et la Terre du Milieu²⁵ ». Mais l'Anneau vient effacer le Moi de son porteur, qui est réduit à « un simple aspect de la volonté maléfique de l'Anneau²⁶ ». D'une certaine façon, nous pourrions interpréter qu'il agit sur le Ça, dont « les pulsions ne sont guère disposées à rester inconscientes²⁷ », détruisant ou diminuant la capacité du Surmoi du porteur de le freiner, favorisant ainsi *l'émancipation* des pulsions primaires.

Les *Ringwraiths*²⁸ représentent sans aucun doute l'exemple le plus frappant des effets de l'Anneau. Ils « ne possèdent plus de noms propres, car en servant l'Anneau, dont le nom a remplacé leurs noms véritables, ils ont perdu leur identité²⁹ ». Bien qu'ils ne l'aient eux-mêmes jamais porté, « il y a bien longtemps, [qu']ils tombèrent au pouvoir de l'Unique et devinrent des Esprits servants de l'Anneau^{iv} » (*SDA*, p. 68), des anciens Rois des hommes ayant porté les Neuf anneaux de pouvoir destinés aux hommes maintenant déchus. Seuls les trois Anneaux des Elfes, portés par Galadriel, Elrond et Gandalf au moment de l'histoire, n'ont jamais été « touchés ni souillés^v » (*SDA*, p. 68) par Sauron et demeurent libres de son pouvoir.

²⁵ « The Ring is the Self, the potential force that promises finally to make whole both hobbit and Middle-earth ». Timothy R. O'Neill, *The Individuated Hobbit*, London, Thames and Hudson, 1980, p. 65. Nous traduisons.

²⁶ « His fate and Gollum's are now only aspects of the Ring's own malevolent will ». Timothy R. O'Neill, *The Individuated Hobbit*, ouvr. cité, p. 133. Nous traduisons.

²⁷ Anna Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1969, p. 29.

²⁸ Ceux-ci sont appelés *Serviteurs de l'Anneau* dans la version française. Nous utilisons le nom en langue originale étant donné le long travail étymologique réalisé sur celui-ci par Tolkien.

Les *Ringwraiths* sont à la fois capables de blesser quelqu'un physiquement, de porter une épée et des vêtements, tout en étant intangibles, presque invisibles. Ils sont et ne sont pas, tout à la fois, symboles non vivants et non morts des effets pervers de l'Anneau. Prenons le cas en particulier du Roi des Nazgûls, le roi-sorcier d'Angmar, un royaume déchu il y a de ça plus d'un millénaire dans la chronologie de la Terre du Milieu. « Il *devrait* être mort³⁰ », mais est en mesure de se déplacer et est clairement capable de blesser ceux qui croisent son chemin; c'est en effet à lui que Frodo doit une grave blessure qui le suivra jusqu'à son départ des Havres Gris, et c'est également lui qui tue le roi Théoden durant la bataille au *Pelennor Fields* : « Quant à savoir s'il est matériel ou immatériel, il est en quelque sorte sans substance, puisqu'au moment d'enlever son capuchon, il n'y avait rien. Mais il devait bien y avoir quelque chose là [...]»³¹ ». Sans substance, mais en mesure de se battre et de prendre place dans le monde, ne serait-ce que sous la forme d'une énergie invisible cachant son absence sous un long manteau noir. La mort du roi-sorcier donne davantage d'indices quant à son immatérialité, puisqu'une fois abattu par Eowyn et Merry, il ne reste de lui que son manteau et son haubert. Il est intéressant de noter que de ce vide matériel s'élève malgré tout un cri, suggérant qu'il y avait bel et bien une personne, ou quelque chose, sous le manteau :

« Eowyn ! Eowyn ! » cria Merry. Alors, chancelante, se redressant dans un grand effort, elle appliqua toute sa dernière force à enfoncer son épée entre la couronne et le manteau tandis que les grandes épaules se courbaient devant elle. Avec des étincelles, l'épée se brisa en maints fragments. La couronne alla rouler avec un bruit métallique. Eowyn tomba en avant sur son ennemi abattu. Mais manteau et haubert étaient vides ! Ils s'épandirent à présent sur le sol, déchirés et informes; un cri monta dans l'air frémissant et se perdit dans un gémissement aigu; il passa avec le vent, voix mince et

²⁹ Léo Carruther, *Tolkien et le Moyen Âge*, Paris, CNRS Éditions, 2007, p. 80.

³⁰ « He *ought* to be dead ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the Century*, ouvr. cité, p. 123. Nous traduisons.

³¹ « As for being material or immaterial, he is in a way insubstantial, for when he throws back his hood, there is nothing there. Yet there must be *something* there [...] ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the Century*, ouvr. cité, p. 124.

incorporelle qui mourut, fut engloutie pour ne plus jamais être entendue en cet âge du monde.^{vi} (*SDA*, p. 901)

Sous la couronne, où elle ne voit rien, Eowyn rencontre une résistance et doit y « enfoncer son épée » *de toutes ses forces*. Le vide est ainsi particulièrement symbolique, puisqu'il suggère que les porteurs et les serviteurs de l'Anneau s'effacent aux yeux du monde, bien que leur présence demeure. Ils perdent par la même occasion leur personnalité, lentement remplacée par la volonté de l'Anneau. Du vide engendré par l'Anneau *naît* quelque chose d'autre, influencé par la malveillance de Sauron.

Les *Ringwraiths* possèdent également un pouvoir sur le psychisme de ceux qui les entourent. Ils parviennent à instiguer la peur grâce à leur voix, leur seule présence suffisant même à glacer le sang des hommes, que l'on dit pourtant courageux, protégeant la forteresse de Minas Tirith :

Les Nazgûl[s] revinrent et, comme leur Seigneur Ténébreux grandissait alors et déployait sa force, leurs voix, qui n'exprimaient que sa volonté et sa malice, étaient emplies de méchanceté et d'horreur. Ils tournaient sans cesse au-dessus de la Cité, comme des vautours qui comptent sur leur suffisance de chair d'hommes condamnés. Ils volaient hors de vue et de portée, mais ils étaient toujours présents, et leurs voix sinistres déchiraient l'air. Elles devenaient de plus en plus intolérables, et non pas moins, à chaque nouveau cri. À la fin, les plus intrépides se jetaient sur le sol au moment où la menace cachée les survolait ou bien ils restaient debout, mais laissaient tomber leurs armes de leurs mains défaillantes, tandis que des ténèbres envahissaient leur esprit et qu'ils ne pensaient plus à la guerre, mais seulement à se cacher, à ramper, et à mourir.^{vii} (*SDA*, 880)

Ces armes que laissent tomber les hommes ne sont pas que de métal; ce sont également leurs défenses psychiques les protégeant contre la force attractrice du vide. La voix des Nazgûls franchit ces barrières, « paralysant la volonté et désarmant toute résistance³² » chez ceux qui l'entendent. Elle impose à leurs esprits une vision du vide et de la mort à laquelle ils ne sont pas préparés, « la découverte du vide psychique et la peur inconsciente qu'elle entraîne motiv[ant] de fortes réactions » (*L'homme*, p. 46).

³² Tom Shippey, *Tolkien, Author of the Century*, ouvr. cité, p. 125.

Anna Freud écrivait que « quand on a affaire à l'inhibition et à la rétractation du Moi, procédés en apparence très ressemblants, la distinction entre conflit interne et conflit externe devient déjà moins aisée³³ ». Les conflits entourant l'Anneau se déroulent sur les deux plans et ne laissent aucun répit. Les personnalités s'effacent et sont remplacées par la volonté de l'Anneau, pendant que le corps disparaît aux yeux du monde matériel. C'est plus qu'une « identification avec l'objet extérieur redouté³⁴ », c'est une disparition du Moi à laquelle nous assistons. Le combat se déroule à la fois sur un terrain physique et psychique, et le champ de bataille est entièrement contrôlé par l'Anneau; l'identification avec l'agresseur est inévitable.

Arrêtons-nous un court instant sur le nom de *Ringwraiths* lui-même, empreint d'une symbolique très particulière qui rappelle justement ce que nous venons de voir. C'est en effet à la suite d'une longue réflexion que Tolkien est parvenu à ce nom, dont la portée évocatrice n'est pas mise en valeur dans le nom choisi par Francis Ledoux³⁵ pour sa traduction (*spectre de l'Anneau* étant ce qui se *rapproche* le plus du sens donné par Tolkien). Tom Shippey fait état de cette longue recherche et des différentes origines étymologiques du mot *wraith* :

Il s'agit, nous pourrions dire, d'un mot du même type que 'wood-wose' ou *hol-bytla* [Hobbit] : un composé, le premier élément parfaitement familier, le second plus mystérieux. Qu'est-ce qu'une 'wraith' ? Si quelqu'un cherche le mot dans le *OED* [Oxford English Dictionary] il trouve une énigme du genre qu'attirait toujours l'attention de Tolkien. Le dictionnaire n'a aucune suggestion à propos de l'étymologie du mot, mais commente 'd'origine obscure'.³⁶

³³ Anna Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, ouvr. cité, p. 101.

³⁴ Anna Freud, *Le Moi et les mécanismes de défense*, ouvr. cité, p. 102.

³⁵ C'est malheureusement l'une des difficultés rencontrées lorsque nous traduisons un ouvrage dont la langue est aussi recherchée que celle du *Seigneur des Anneaux*.

³⁶ « More individual and more original is Tolkien's concept of the 'Ringwraith'. This is, one has to say, a word of exactly the same type as 'wood-wose' or *hol-bytla*: a compound, the first element completely familiar, the second more mysterious. What is a 'wraith' ? If one looks the word up in the *OED* one finds a puzzle of just the kind which always attracted Tolkien's attention. The

Shippey nous informe que *wraith* provient notamment des mots *wreath* signifiant *twisted*, *tordu* en français, et de *wrath*, que l'on peut traduire par *colère*. Le mot « *writhing* » proviendrait également d'une « vieille métaphore morte qui suggère que la colère est la conséquence d'être tordue à l'intérieur³⁷ », bref, que la colère trouble l'âme et l'esprit. Il s'agit là d'une symbolique plus qu'appropriée pour les *Ringwraiths*, qui ne cherchent qu'à détruire le monde des peuples libres de la Terre du Milieu au nom d'un Seigneur ténébreux, esclaves de son pouvoir. Shippey ajoute également que Tolkien utilise un autre mot, parent, soit *wreath*, qui est employé par Legolas pour désigner une neige très fine (*wisp of snow*), désignant « quelque chose d'à peine substantiel³⁸ ». Une fois de plus, ce mot nous donne un indice quant à l'absence de substance chez les *Ringwraiths*, des êtres invisibles aux yeux des êtres vivants, néanmoins capables de prendre place dans le monde, à peine perceptibles.

Ce savoir philologique n'est bien entendu pas à la portée de tous les lecteurs et n'est clairement accessible qu'à ceux ayant accès à la version anglaise du texte. Néanmoins, il permet de constater la profondeur de l'œuvre et la richesse de l'écriture de Tolkien, lui qui a cherché à rendre compte de l'aspect physique et psychologique des *Ringwraiths* par leur présence angoissante dans le récit et l'étymologie du mot. Tolkien a déployé toutes ses connaissances pour construire ce mot, qui par sa seule sonorité parvient à effrayer le lecteur. Nous devons noter que Tolkien croyait possible de transmettre une émotion, une idée ou un concept en utilisant « le son [de la langue] uniquement – comme l'allusion aux anciennes légendes des âges précédents dit quelque chose sans nécessairement être

dictionary has no suggestion about the word's etymology, but comments 'Of obscure origins' ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the Century*, ouvr. cité, p. 121.

³⁷ « [...] the word is an old dead metaphor which suggest that wrath is a state of being twisted up inside ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the Century*, ouvr. cité, p. 122.

³⁸ « By 'wreath' here Legolas clearly means something like 'wisp', something barely substantial [...] ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the Century*, ouvr. cité, p. 122.

conté³⁹ ». Ce mot-valise, dans l'esprit de Tolkien, n'aurait pas eu à être traduit, du moment où il aurait réussi à transmettre l'émotion, l'horreur, qui y est associée. Mais il faut bien l'avouer, ce n'est qu'en étudiant son étymologie que nous parvenons à identifier la signification profonde qu'il lui a accordée.

3.2 L'ANNEAU DES ORIGINES, ORIGINES DE L'ANNEAU

À l'origine, Tolkien ne donnait pas un rôle d'envergure à l'Anneau. De fait, au chapitre cinq de la première édition du *Hobbit*, publiée en 1937⁴⁰, l'échange d'énigmes entre Bilbo et Gollum prenait une tournure très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. Gollum proposait alors à Bilbo de lui donner l'Anneau en guise de prix s'il sortait gagnant leur petite compétition (Gollum ayant comme prix la chance de déguster Bilbo), ce qui ne cadre vraiment pas avec la description d'un Anneau échappant à son porteur, comme le souligne Tom Shippey : « Mais cette version originelle de l'histoire contredit l'un des faits primaires que nous apprenons plus tard sur l'Anneau, soit que ses porteurs depuis Isildur, incluant Gollum, n'abandonnent pas l'Anneau – c'est lui qui les abandonne⁴¹ ».

Dans cette première version de l'histoire, c'est le porteur qui est prêt à donner l'Anneau et qui est capable de résister à son pouvoir, ce qui ne cadre pas avec les pouvoirs qu'on lui donne dans la deuxième version du *Hobbit*⁴² et dans *Le Seigneur des Anneaux*. Une influence qui dépasse de loin la simple suggestion puisqu'elle peut ternir les êtres les plus purs, ou insoucians, pour en faire des spectres, serviteurs du pouvoir de Sauron.

³⁹ « The point, or a point, is made by the sound alone – just as allusions to the old legends of previous ages say something without the legends necessarily being told ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the Century*, ouvr. cité, p. xiv.

⁴⁰ Le lecteur intéressé pourra retrouver des passages de ce chapitre original dans l'édition du *Hobbit* annotée par Douglas A. Anderson, *The annotated Hobbit*, London, HarperCollinsPublishers, 2003.

⁴¹ « But this original version of the story contradicts one of the basic facts which we are later told about the Ring, which is that its owners from Isildur on, Gollum included, do not abandon it – it abandons them ». Tom Shippey, *Tolkien, author of the century*, ouvr. cité, p. 113. Nous traduisons.

⁴² À notre connaissance, la version originale du texte n'est jamais parue en français.

Gollum en est d'ailleurs l'exemple le plus criant, lui qui assassine son meilleur ami pour mettre la main sur l'Anneau, dans une scène rapportée par Gandalf lors d'une rencontre avec Frodo au *Shire* au tout début du roman :

Il avait un ami nommé Déagol, du même genre, à l'œil plus perçant, mais moins rapide et moins fort. Un jour, ils prirent une embarcation et descendirent jusqu'aux Champs aux Iris, où il y avait de grands parterres d'iris et de roseaux fleuris. [...] Soudain, un gros poisson mordit à son hameçon et, avant d'avoir pu savoir où il était, il fut entraîné dans l'eau, jusqu'au fond. Puis il lâcha sa ligne, car il crut voir briller quelque chose dans le lit de la rivière; et, retenant son souffle, il saisit l'objet.^{viii} (*SDA*, p. 70)

Cette histoire se déroule le jour de l'anniversaire de Sméagol. C'est pourtant ce qui advient, dans une scène de vol et de meurtre, que nous pourrions qualifier de fratricide, Sméagol tuant son ami proche pour s'emparer de l'Anneau (son *cadeau d'anniversaire qui lui revient de droit*) : « Et il saisit Déagol à la gorge et l'étrangla, parce que l'or avait l'air si brillant et si beau. Puis il passa l'Anneau à son doigt^{ix} » (*SDA*, p. 70). Sméagol n'attend pas avant de prendre possession de l'Anneau ni ne s'attarde au deuil de son ami; il enfile immédiatement l'Anneau, sans aucune transition ou presque de son état de Hobbit vers celui du monstrueux Gollum.

Que ce soit Déagol, et non Sméagol, qui mette le premier la main sur l'Anneau évoque chez le lecteur l'horreur et le danger qui entourent l'objet. L'Anneau a engendré auprès d'un Hobbit, un être généralement reconnu comme bon vivant et jovial, une pulsion si forte qu'elle l'a poussé non seulement à voler son camarade, mais également à le tuer, son corps étant même « habilement caché^x » (*SDA*, p. 70). Cet acte est à ce point horrible que Sméagol l'efface de sa conscience, refoulant l'événement et le remodelant dans sa mémoire; l'Anneau est un cadeau d'anniversaire, non l'objet ayant mené au meurtre de Déagol. Son nom change également, on l'appellera désormais Gollum, d'après les « gargouillements dans sa gorge^{xi} » (*SDA*, p. 70). On le chassera de son village. Symboliquement, c'est de son existence de Hobbit qu'on le chasse, de cette vie où ne

comptaient que les choses simples. Désormais, il ne restera à Sméagol que Gollum, cette créature horrible ayant assassiné son ami et volé l'Anneau de pouvoir.

Son expulsion du village est en elle-même très évocatrice. C'est sa grand-mère, une figure maternelle, qui le chasse de sa demeure. Elle le chasse de son « trou », ce qui, symboliquement, peut rappeler le moment où l'enfant entre dans l'âge adulte, ou même où l'enfant vient au monde. En effet, nous pourrions supposer que le meurtre de Déagol est, pour Sméagol, l'acte par lequel il détruit les barrières de l'enfance, et de manière bien maladroite, où il plonge dans la vie adulte, cette vie dans laquelle il devra se débrouiller sans sa mère, sans figure maternelle pour le nourrir, le réchauffer, l'éduquer, l'amener à bâtir ses défenses contre l'hostilité du monde extérieur. Au contraire, il sera lancé dans ce monde sans aucun support, ce qui en fera, d'un point de vue psychanalytique, un névrosé ayant une obsession démesurée pour l'Anneau, la seule et unique constance dans sa misérable vie. Il vivra désormais par et pour l'Anneau, se transformant peu à peu en un spectre du Hobbit qu'il était.

3.3 LA DEPENDANCE A L'ANNEAU

Gandalf indique au cours de sa conversation avec Frodo que l'Anneau n'octroie aucunement la vie à son porteur, mais contribue plutôt à le vider énergétiquement :

Un mortel qui conserve un des Grands Anneaux, Frodo, ne meurt point, mais il ne croît pas ni n'obtient un supplément de vie; il continue simplement jusqu'à ce qu'enfin chaque minute lui devienne lassitude. Et s'il se sert de l'Anneau pour se rendre invisible, il *s'évanouit* : il finit par devenir invisible en permanence, et il se promène dans le crépuscule sous l'œil du pouvoir ténébreux qui régit les Anneaux. Oui, tôt ou tard – tard s'il est fort ou si ses intentions sont pures au début, mais jamais la force ou les bonnes intentions ne dureront – tôt ou tard, le pouvoir ténébreux le dévorera.^{xii} (*SDA*, p. 63, l'auteur souligne)

Le pouvoir de l'Anneau dépasse la simple invisibilité physique ou le décuplement de la force physique et mentale; il transforme ses porteurs mortels en de simples marionnettes dont s'échappe peu à peu l'essence vitale. Seul Sauron, son créateur qui y a déversé son esprit, ou un être aussi puissant que Gandalf ou Galadriel, peut utiliser son pouvoir sans

s'effacer et disparaître, bien que, comme l'indique Gandalf, « jamais la force ou les bonnes intentions ne dureront », et tôt ou tard, le porteur « deviendrait semblable au Seigneur Ténébreux lui-même^{xiii} » (*SDA*, p. 78). Plus encore, Tolkien indique dans l'une de ses lettres que Sauron lui-même n'est pas entièrement immunisé contre les pouvoirs de l'Anneau :

Également si grands étaient les pouvoirs de luxure de l'Anneau, que quiconque l'utilisait devenait contrôlé par lui; c'était au-delà de la force de toute volonté (même la sienne [Sauron]) de lui faire du mal, de le jeter ou de le négliger.⁴³

Tout cela suggère une certaine forme *d'accoutumance* à l'Anneau, que relève Tom Shippey dans l'une de ses analyses : « L'argumentation de Gandalf pourrait se résumer à dire que l'utilisation de l'Anneau crée la dépendance⁴⁴ ». Shippey révèle en effet qu'avant 1989, plusieurs critiques pointaient du doigt une histoire dont le développement était, selon eux, « manipulé, non développé de manière logique⁴⁵ », puisque certains personnages semblaient plus susceptibles de succomber aux pouvoirs de l'Anneau. Cependant, le degré de dépendance d'un porteur est proportionnel au temps de possession. Gollum le portera plusieurs centaines d'années et sera extrêmement attaché à lui. Frodo le fait même « jurer sur l'Anneau de ne pas les blesser, le serment par celui-ci étant la chose que Frodo savait pouvoir contraindre Gollum⁴⁶ » à respecter sa parole de les mener au Mordor. Il y est si lié qu'il est effrayé de manquer à sa parole donnée sur l'Anneau.

⁴³ « Also so great was the Ring's power of lust, that anyone who used it became mastered by it; it was beyond the strength of any will (even his own) to injure it, cast it away, or neglect it. So he thought it ». J.R.R. Tolkien, *The letters of J.R.R. Tolkien*, ouvr. cite, p. 154. Nous traduisons.

⁴⁴ « Gandalf's whole argument could be summed up as saying that use of the Ring is addictive ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the century*, ouvr. cité, p. 119.

⁴⁵ « The plot is being manipulated, not developing logically ». Tom Shippey, *Tolkien, Author of the century*, ouvr. cité, p. 118.

⁴⁶ « Frodo also makes him swear on the Ring not to harm them, the oath being by the one thing Frodo knows will bind Gollum ». Jared Lobdell, *A Tolkien Compass*, Chicago, Open Court Publishing Company, 2003, p. 58.

Bilbo ne le portera que quelques dizaines d'années et ne l'utilise que pour se cacher des visiteurs inopportuns, et selon Gandalf, il sera le seul porteur à s'être départi de l'Anneau de son propre chef⁴⁷, non sans avoir eu besoin de l'aide du magicien :

Un Anneau de pouvoir a soin de lui-même, Frodo. Il peut glisser traîtreusement du doigt, mais son gardien ne l'abandonne jamais. Tout au plus joue-t-il avec l'idée de le repasser aux soins de quelqu'un d'autre – et cela seulement de bonne heure, quand l'Anneau commence à avoir prise. Mais, pour autant que je sache, seul dans l'histoire Bilbo a dépassé le stade du jeu et a vraiment agi. Il lui a fallu toute mon aide, d'ailleurs. Et même ainsi, il n'y aurait jamais renoncé ou ne s'en serait jamais défait. Ce n'était pas Gollum, Frodo, mais l'Anneau lui-même qui décidait des choses. C'est l'[A]nneau qui l'a quitté, lui.^{xiv} (SDA, p. 72)

Sans l'aide d'un être puissant et sain comme Gandalf, Bilbo ne se serait peut-être jamais départi de l'Anneau, qu'il ne possédait que depuis relativement peu de temps. Quant à Frodo, il le portera durant une période particulièrement éprouvante et développera une tout autre forme de dépendance, puisque l'Anneau sera à la fois un poids énorme qui pèsera sur ses épaules au cours de son aventure et, au final, la seule constante, outre Sam, à laquelle il pourra rattacher son existence.

3.4 GOLLUM ET SON CADEAU D'ANNIVERSAIRE

Quelle est donc cette énergie qui pousse Sméagol à devenir Gollum, et qui poussera éventuellement Frodo vers un destin similaire ? Se pourrait-il qu'il y ait une corrélation à faire entre l'invisibilité accordée à un porteur de l'Anneau et l'effacement de sa personnalité, à sa *spectralisation* ? Et pourquoi diable donnons-nous tant d'importance à cet être hideux ?

La notion de pitié joue un rôle important dans l'établissement d'un lien indéfectible entre le lecteur et Gollum. Le lecteur en vient en effet à aimer ou haïr Gollum, à s'identifier à ses conflits intérieurs ou à le prendre en pitié. Contrairement à ce qu'écrit Isabelle Smadja, Gollum n'est pas un personnage qui « parcourt l'ouvrage comme il parcourt les

⁴⁷ Il s'agit là de l'avis de Gandalf au début de l'histoire. Plus tard, Sam se départira également de l'Anneau de son propre chef, mais il ne l'aura gardé pour lui que quelques heures tout au plus.

terres et les marécages, toujours là où on ne voudrait pas le voir, toujours rejeté et pourtant toujours présent⁴⁸ ». Bien au contraire, Gollum vient illustrer, tout au long de l'aventure, les dangers qui guettent Frodo s'il cède à la tentation de conserver l'Anneau pour lui. Il montre au lecteur les affres de la décadence de l'esprit quand il cède aux assauts de ses pulsions et désirs. Qu'on lui accorde une pitié bienveillante ou méprisante, il ne laisse personne indifférent et engendre toujours des sentiments contradictoires qui nous tiraillent entre l'amour et la haine.

Gollum est ainsi un personnage qui essaie tant bien que mal de s'accrocher à la vie, mais qui n'a que son obsession pour le rattacher au monde des vivants. Qu'il s'éteigne au même moment où l'Anneau est détruit en dit d'ailleurs long sur sa dépendance ! Tolkien épargne ainsi à son personnage de mettre lui-même fin à ses jours, la décadence de Gollum ayant atteint son paroxysme au moment où il attaque Frodo, lui-même déchu, pour lui reprendre l'Anneau. Ce n'est pas par hasard que Vincent Ferré considère que Gollum « se présente comme une véritable personnification de la mort⁴⁹ », puisque ce dernier est à la lisière qui sépare l'homme du vide énergétique d'où il provient, et où tente de le ramener la pulsion de mort.

Sa longévité surnaturelle fait de [Gollum] un être en sursis, qui aurait dû mourir depuis longtemps [...]. Rongé par la douleur que lui cause l'Anneau, il a en outre souffert dans les geôles de Sauron, et son apparence squelettique est éloquente.⁵⁰

Nous pourrions être tentés, avec raison peut-être, de juger la chute de Gollum comme une décadence sociale, comme l'a fait Isabelle Smadja en comparant Gollum à « l'homme du peuple, l'homme des bidonvilles même, qui n'est jamais parvenu à apprendre correctement sa langue maternelle, qui doit creuser la terre pour trouver quelque nourriture répugnante, mais qui ne veut ni ne peut accepter sa condition d'imbécile ou d'esclave » et

⁴⁸ Isabelle Smadja, *Le Seigneur des Anneaux ou la tentation du mal*, Paris, Presses universitaires de France, 2002, p. 87.

⁴⁹ Vincent Ferré, *Tolkien, sur les rivages de la Terre du Milieu*, ouvr. cité, p. 37.

⁵⁰ Vincent Ferré, *Tolkien, sur les rivages de la Terre du Milieu*, ouvr. cité, p. 37.

associe son désir de l'Anneau au désir d'un homme du peuple de « se libérer de ses chaînes et [d]'échapper à l'oppression et à la servitude⁵¹ ». Accorder à l'Anneau un tel pouvoir d'émancipation ne nous semble cependant pas approprié. L'Anneau, loin de libérer Gollum de ses chaînes, l'isole de tous et l'éloigne de son existence de Hobbit, de cette existence pleine de vie qui était la sienne avant la découverte de l'Anneau par Déagol.

L'Anneau engendre ainsi les pulsions destructrices, comme nous le verrons plus tard, « agiss[ant] aussitôt sur qui le détenait^{xv} » (*SDA*, p. 64) et possédant un pouvoir qui ramène ses porteurs vers la mort, ou plutôt vers le vide énergétique. Ce vide qui effraie, qui nous place « en face de [notre] propre et originaire vide psychobiologique » (*L'homme*, p. 45), l'état énergétique originaire de toute chose et qui nous constitue tant matériellement que psychiquement. En entretenant son désir de le posséder pour « [devenir] très fort, plus fort que les Esprits^{xvi} » (*SDA*, p. 681), Gollum croit qu'il parviendra à échapper à cet état terrifiant, mais en caressant ses illusions de puissance, Gollum répond plutôt à son propre vide *par* le vide.

*En premier lieu
le vide
répond par le vide (L'homme, p. 45)*

Qui plus est, Gollum a déjà expérimenté les affres et les mensonges de l'Anneau, lui qui a quitté sa vie de Hobbit pour s'enfoncer sous une montagne, dans de sombres cavernes :

Tous les « grands secrets » de sous les montagnes s'étaient révélés n'être que nuit vide : il n'y avait plus rien à découvrir, rien qui valût la peine de faire, uniquement de mauvais et furtifs repas et des souvenirs pleins de ressentiment. Il était totalement misérable. Il avait horreur des ténèbres et il détestait davantage la lumière; il haïssait tout, et l'Anneau plus que toute autre chose.^{xvii} (*SDA*, p. 72)

Posséder l'Anneau ne ferait qu'aggraver la situation de Gollum et le ramènerait dans cet état de désespoir où il n'a plus rien à quoi se raccrocher, mis à part l'Anneau lui-même.

⁵¹ Isabelle Smadja, *Le Seigneur des Anneaux ou la tentation du mal*, ouvr. cité, p. 85.

En accompagnant Frodo dans son voyage pour détruire l'Anneau, il tend à échapper au vide, puisqu'il travaille à s'éloigner de son obsession, à s'en départir. Il redevient même, l'espace de quelques chapitres, Sméagol le Hobbit, « plus servile » et « affectant davantage l'amitié^{xviii} » (*SDA*, p. 677) avec Frodo et Sam, forgeant des liens qu'il n'avait pas connus depuis des centaines d'années, lorsqu'il était devenu Gollum. L'Anneau étant ce qu'il est et les circonstances de sa relation avec Sam contribuant à l'enfermer dans son état, Gollum ne parviendra malheureusement pas à se libérer et restera prisonnier de son obsession pour l'Anneau.

Ce vide ne pourra être ignoré par son esprit déjà ébranlé par des années de *non-vie*; si « la qualité de la vie est et sera fonction de l'utilisation du vide » (*L'homme*, p. 33), Gollum ne redeviendra jamais le Hobbit qu'il était, tant qu'il s'accrochera à l'Anneau et aux souvenirs douloureux qui entourent sa découverte.

3.5 L'ACQUISITION DE L'ANNEAU PAR BILBO

Quelle pitié ? C'est la pitié qui a retenu sa main. La Pitié et la Miséricorde : ne pas frapper sans nécessité. Et il en a été bien récompensé, Frodo. Soyez assuré que, s'il fut si peu atteint par le mal et s'il s'échappa en fin de compte, ce fut parce qu'il avait commencé sa possession de l'Anneau de cette façon. Avec pitié.^{xix} (*SDA*, p. 76)

Les circonstances dans lesquelles Bilbo est amené à découvrir l'Anneau font en sorte qu'il développe différemment sa relation de dépendance à celui-ci. Les souvenirs qu'il gardera de ce moment ne seront pas totalement douloureux, du moins, pas aussi traumatisants que ceux de Gollum.

En fait, c'est en aveugle que Bilbo trouve l'Anneau, en tâtonnant dans le noir pour trouver son chemin sous la montagne, tout juste avant de rencontrer Gollum à son étang :

Il devina de son mieux et rampa un bon bout de chemin, jusqu'au moment où sa main rencontra soudain un objet qui lui parut être un minuscule anneau de métal froid, gisant sur le sol du tunnel. C'était un tournant de sa carrière, mais il n'en savait rien. *Il mit l'anneau dans sa poche presque machinalement*, l'objet ne lui paraissait certes d'aucune utilité sur le moment.^{xx} (*Bilbo*, p. 88. Nous soulignons.)

Dans le noir, seul et incapable de retrouver son chemin, il est étonnant que Bilbo n'ait pas cédé immédiatement à la puissance que projette l'Anneau chez les autres, à l'invitation de celui-ci, qui se place bien commodément sur le chemin du Hobbit. Bilbo range plutôt l'Anneau « dans sa poche », refusant du même coup de s'abandonner au vide. Il s'accroche plutôt à la vie, continue d'essayer d'avancer et de s'orienter. Il prend même quelques instants pour « chercher sa pipe^{xxi} » (*Bilbo*, p.89), qu'il ne pourra malheureusement pas allumer cependant. Il cède ainsi à ses habitudes de petit Hobbit bourgeois simplet, non à la panique et à la facilité. Il choisit, en quelque sorte, de continuer à souffrir de sa situation inhabituelle et d'expérimenter quelque chose de nouveau pour lui tout en se raccrochant à ses vieilles manies qui représentent toute sa vie de Hobbit, non sans se sentir rassuré, toutefois, par « la garde de son épée – ce petit poignard qu'il avait pris aux trolls et qu'il avait complètement oublié^{xxii} » (*Bilbo*, p. 89). Il va sans dire que cet objet éminemment phallique est une représentation du courage et de la force guerrière qui sont cachés en Bilbo, son côté Took : « Son côté Took l'avait emporté. Il sentait soudain qu'il se passerait de lit et de petit déjeuner pour être jugé impitoyable^{xxiii} » (*Bilbo*, p. 28).

Cet événement en apparence anodin démontre toutefois l'importance du premier contact avec le vide. Mal préparé, Sméagol cède aux pulsions du Ça, à ses désirs primaires, et ce faisant, il finira par s'étioler. Bilbo pour sa part est tant bien que mal préparé pour l'aventure dans laquelle l'entraîne Gandalf, dont il gardera des souvenirs et des apprentissages :

Jusqu'à la fin de ses jours, Bilbo *ne devait jamais oublier* [*could never remember*] comment il s'était trouvé dehors, sans chapeau, sans canne, sans argent, sans rien de ce qu'il prenait généralement pour sortir; il avait laissé son second petit déjeuner à demi consommé, la vaisselle aucunement faite; ayant fourré ses clefs dans la main de Gandalf, il avait dévalé le chemin de toute la vitesse de ses pieds poilus, passé devant le grand Moulin, traversé l'Eau et couru sur un mille et plus.

Il était bien essoufflé, en arrivant à Près de l'Eau comme onze heures sonnaient, et il constata alors qu'il avait oublié son mouchoir !^{xxiv} (*Bilbo*, p. 42. Nous soulignons.)

Il a dû affronter ses peurs en essayant de voler les trolls pour montrer ses qualités de cambrioleur et en voyageant dans des conditions qui ne lui permettaient pas ses habituels et nombreux repas quotidiens, ni ses repos tranquilles au coin de la cheminée :

Et je suis sûr que la pluie s'est infiltrée dans les vêtements secs et dans les sacs de provisions, pensa Bilbo. La peste soit de la cambriole et de tout ce qui y touche ! Je voudrais bien être chez moi au coin du feu dans mon gentil trou, avec la bouilloire en train de commencer à chanter !^{xxv} (*Bilbo*, p. 45)

Bilbo a été préparé à affronter le vide en prenant connaissance de la précarité de sa vie et de son insignifiance dans le monde; sa petite vie tranquille dans le *Shire* n'avait rien d'exceptionnel, et son côté Took le lui rappellera à plusieurs occasions, le forçant à se surpasser pour combler ce vide qui se présente à lui : en affrontant sa peur devant les ogres, en confrontant Gollum dans son antre, en libérant les nains des araignées dans la forêt puis des elfes dans leur forteresse et, enfin, en faisant face au dragon Smaug. À la fin de son aventure, Gandalf lui rappellera que malgré les événements grandioses auxquels il a participé, Bilbo n'est, « après tout, qu'un minuscule individu dans le vaste monde^{xxvi} » (*Bilbo*, p. 372). Bilbo n'en sera pas insulté, au contraire, il est désormais à l'aise avec un tel constat, qui l'aurait assurément déboussolé quelques mois plus tôt.

Bilbo utilisera cependant l'Anneau à répétition, sauf devant les ogres alors qu'il ne le possédait pas encore. Il nous montre ainsi que malgré une bonne préparation et une prise de conscience de notre place dans l'univers, nous ne pouvons ignorer le vide et son énergie extrêmement attractive. En offrant à son porteur l'illusion de contrôler cette énergie, l'Anneau prétend en réalité qu'il est possible de contrôler la mort, pouvoir que personne n'oserait refuser. Bilbo parviendra cependant à éviter le piège tendu par l'Anneau et préférera « saut[er] par-dessus la tête de Gollum^{xxvii} » (*Bilbo*, p. 111), alors qu'il avait la possibilité de se débarrasser de lui :

Il lui fallait absolument s'échapper de ces horribles ténèbres pendant qu'il lui restait encore un peu de forces. [...] Il devait transpercer cet être répugnant, éteindre ses yeux, le tuer. L'autre voulait le tuer, lui. Non, le combat n'était pas loyal. Il était invisible, à présent. Gollum n'avait pas

d'épée. Gollum n'avait pas positivement menacé de le tuer, ni encore tenté de le faire. Et il était misérable, seul, perdu.^{xxviii} (*Bilbo*, p. 110-111)

Nous voyons que Bilbo lutte contre les suggestions de l'Anneau, ce dernier lui suggérant de mettre fin à la menace représentée par Gollum, qui risque à la fois de tuer Bilbo et de ramener l'Anneau là où il ne pourra pas rejoindre son maître. Mais il échoue, Bilbo étant mieux préparé que Sméagol ne l'était, bien qu'il subira dès lors les affres d'une dépendance de plus en plus importante à l'invisibilité que lui accorde l'Anneau.

Bilbo entrevoit au même moment la vie, ou la non-vie, vécue par Gollum depuis son arrivée sous la montagne, où il s'est cloîtré dans une caverne « sans lumière, sans aucun espoir d'amélioration, la pierre dure, le poisson froid, les mouvements furtifs, le chuchotement^{xxix} » (*Bilbo*, p. 111). C'est peut-être en même temps une vision de ce qui aurait pu lui arriver, advenant qu'il ait décidé de porter un coup fatal à Gollum pour s'assurer la main mise sur l'Anneau, comme Sméagol l'avait fait avec Déagol quelque cinq cents ans plus tôt. Bilbo évite cependant la régression qu'a connue Gollum en cherchant plutôt un moyen de quitter la montagne et ses froides ténèbres.

3.6 DE BILBO A FRODO : HERITER DE L'ANNEAU

Au début du *Seigneur des Anneaux*, nous retrouvons quelques indications à propos des sévices causés par l'Anneau à Bilbo, qui commence à entrevoir le vide, à réaliser que son existence n'est plus la sienne :

Je suis vieux, Gandalf. Je ne le parais pas, mais je commence à le sentir au plus profond de mon être. Bien conservé ! grogna-t-il. Mais je me sens tout maigre, détiré [*stretched*] en quelque sorte, si vous voyez ce que je veux dire : comme du beurre qu'on a gratté sur une trop grande tartine. Ça ne paraît pas normal. J'ai besoin d'un changement, de quelque chose, quoi.^{xxx} (*SDA*, p. 47)

Bilbo n'arrive pas à nommer le vide, il ne fait que l'entrevoir et le ressent. Il a l'impression d'être « maigre » et « détiré », se rapprochant d'une *spectralisation* semblable à celle de Gollum. Afin de combler les énergies négatives du vide, Bilbo, pour s'accrocher

à la vie, doit trouver *quelque chose* qui le rattacherait à son existence, n'importe quoi, et l'Anneau lui suggère que c'est lui la solution.

Le niveau de dépendance de Bilbo est maintenant visible, notamment lorsqu'il doit remettre l'Anneau à Gandalf. Dans cette scène, Bilbo multiplie les *essais* pour garder l'Anneau dans sa poche, tout en *essayant* de se donner bonne conscience : « Il glissa dans l'enveloppe son anneau d'or et sa belle chaînette; puis il la cacheta et l'adressa à Frodo. Il commença par la poser sur la cheminée, mais il se ravisa soudain et la mit dans sa poche^{xxxii} » (*SDA*, p. 46). Il tente de résister à l'Anneau en planifiant de le léguer à Frodo, franchissant toutes les étapes nécessaires pour arriver à l'acte, cachetant l'enveloppe et l'adressant à son filleul, mais au dernier moment, ses défenses s'écroulent et il garde pour lui l'Anneau, sa conscience oubliant cependant ce dernier détail :

-Tout ? dit Gandalf. L'anneau aussi ? Vous en étiez convenus, vous vous le rappelez.

-Oui, euh, oui, je le suppose, balbutia Bilbo.

-Où est-il ?

-Dans une enveloppe, si vous tenez à le savoir, dit Bilbo avec impatience. Là, sur la cheminée. *Enfin non ! La voici, dans ma poche !* (Il marqua une hésitation.) N'est-ce pas curieux, voyons ? se dit-il doucement à lui-même. Oui, après tout, pourquoi pas ? Pourquoi ne resterait-il pas ici ?^{xxxiii} (*SDA*, p. 48)

Bilbo est parfaitement conscient qu'il doit laisser l'Anneau derrière lui, mais quelque chose l'en empêche, l'Anneau lui-même, qui résiste et ne veut pas être abandonné. Gandalf répond à Bilbo qu'il a un « intérêt professionnel pour son anneau^{xxxiii} » (*SDA*, p. 48), capable de mesurer les dangers de l'obsession qu'engendre l'Anneau. Il refuse même d'envisager de le porter, de peur d'être tenté par son pouvoir d'attraction. Quand Bilbo refuse d'abandonner l'Anneau, envoyant sèchement à Gandalf « je le garderai, je le déclare^{xxxiv} » (*SDA*, p. 48), Gandalf fait preuve d'une grande lucidité, qui atteindra finalement le vieux Hobbit : « Ce serait stupide de votre part, Bilbo. Chaque mot que vous

prononcez le montre clairement. L'anneau a une bien trop grande influence sur vous. Abandonnez-le ! Et alors vous pourrez partir vous-même, libre^{xxxv} » (SDA, p. 49).

L'Anneau tentera malgré tout de résister, encore un peu, même après que Bilbo aura admis que « ce serait un grand soulagement d'un certain côté de ne plus avoir à [s'en] soucier^{xxxvi} » (SDA, p. 49). Au moment de partir pour son voyage vers *Rivendell*, Bilbo a toujours l'Anneau dans sa poche, sans le savoir vraiment, avec « [son] testament et tous les autres documents^{xxxvii} » (SDA, p. 50) pour Frodo. Et au moment de poser l'enveloppe contenant l'Anneau, « sa main eut un brusque mouvement de recul, et le paquet tomba à terre^{xxxviii} » (SDA, p. 50). Cette scène en révèle beaucoup, tant sur la force de Bilbo, qui parvient à laisser l'Anneau avec l'aide de Gandalf, que sur le pouvoir de suggestion de l'Anneau, qui est capable d'influencer l'inconscient de son porteur s'il ne veut pas l'abandonner, cherchant par tous les moyens à rester en la possession de Bilbo, qu'il sait de plus en plus influençable, son pouvoir d'influence grandissant avec le temps. Il cause la maladie, des gestes qui « apparaissent violents, brutaux, à la fois spasmodiques et ataxiques, mais ils sont dominés, guidés par une intention et atteignent leur but avec une certitude que beaucoup de nos mouvements conscients et voulus pourraient leur envier⁵² ». En effet, ces gestes semblent très appropriés pour qui ne voudrait pas vraiment faire ce que sa conscience lui dicte.

C'est à ce moment que l'Anneau devient véritablement un cadeau d'anniversaire. Gollum l'avait acquis par le meurtre et le vol lors de son propre anniversaire, mais pour Frodo, il s'agit d'un cadeau de la part de Bilbo, qui lui lègue par la même occasion la propriété de *Bag End*, son trou de Hobbit très convoité. Ce n'est certainement pas par hasard que Tolkien écrit cette étrange coïncidence, qui ne fera que renforcer l'influence de l'Anneau sur Frodo. Après tout, il s'agit bel et bien de son *cadeau d'anniversaire*, d'un *trésor* que l'on doit chérir ! Ici, l'Anneau peut, en toute légitimité, être nommé *mon trésor*, *mon précieux* ou *mon cadeau d'anniversaire*. Étrangement, Frodo n'emploiera cependant

⁵² Sigmund Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », p. 179.

jamais ces termes pour parler de l'Anneau. D'une certaine façon, il les assimilera tout simplement, sans pour autant les dire à voix haute. Ces appellations resteront, jusqu'à la destruction de l'Anneau, dans son inconscient.

3.7 FRODO ET LA VIOLENCE DU VIDE

Frodo est un cas particulier. C'est à lui qu'incombe de détruire l'Anneau et ce qu'il symbolise et, ce faisant, il est amené à affronter le vide d'une manière beaucoup plus intense. Au début du roman, son attachement à l'Anneau est similaire à celui de Bilbo, ce qui l'amène par exemple à « pouss[er] un cri^{xxxix} » (*SDA*, p. 66) lorsque Gandalf jette l'Anneau dans le feu pour faire apparaître les écritures à la surface de celui-ci. Il ne l'a jusqu'alors jamais utilisé, le laissant pendre à une chaîne accrochée à son cou.

Ce n'est que plus tard, lorsqu'il fera la rencontre d'un *Ringwraith* que Frodo développera une forme beaucoup plus *violente* de dépendance. L'Anneau cherchera en effet à soumettre Frodo beaucoup plus rapidement, en l'enjoignant de l'enfiler lorsqu'il se retrouvera devant les Nazgûls :

La terreur eut raison de Pippin et de Merry, et ils se jetèrent à plat sur le sol. Sam se serra au côté de Frodo. Celui-ci était à peine moins terrifié que ses compagnons; il tremblait comme sous l'effet d'un froid glacial, mais sa terreur se trouva submergée par la soudaine tentation de mettre l'Anneau. Ce désir s'empara de lui, et il ne put plus penser à rien d'autre. Il n'oubliait pas le galgal, ni le message de Gandalf; mais quelque chose semblait le contraindre à passer outre à tous les avertissements, et il brûlait d'y céder. Non pas dans l'espoir de s'échapper ou de faire quelque chose, de bon ou de mauvais : il sentait simplement qu'il devait prendre l'Anneau et le passer à son doigt. Il était incapable de parler. Il percevait que Sam le regardait, comme conscient d'un grand trouble chez son maître, mais il ne pouvait se tourner vers lui. Il ferma les yeux et lutta un moment; mais la résistance devint insupportable, et il finit par sortir lentement la chaîne et glisser l'Anneau à l'index de sa main gauche.^{xl} (*SDA*, p. 221)

L'Anneau s'efforce ici de submerger Frodo, au bord de la mort, non pas en lui proposant une voie de sortie, mais en lui intimant le désir de l'enfiler, de s'abandonner à sa volonté, et Frodo ne parvient pas à résister. Ce n'est qu'une fois qu'il a cédé que Frodo

parvient à voir les *Ringwraiths* pour ce qu'ils sont, et il aperçoit alors les corps cadavériques aux « figures blanches [où] luisaient des yeux perçants et impitoyables^{xli} » (*SDA*, p.221). Au seuil de la mort, s'abandonnant au vide, Frodo est en mesure de voir les spectres, puisqu'il devient comme eux, un spectre soumis à la volonté de l'Anneau, comme l'informera plus tard Gandalf : « Vous étiez le plus menacé pendant que vous portiez l'Anneau, car alors vous étiez vous-même à demi dans le monde des spectres, et ils auraient pu vous saisir^{xlii} » (*SDA*, p. 248). Il parvient malgré tout à résister, au tout dernier instant, en frappant de son épée « aux pieds de son ennemi^{xliii} » (*SDA*, p. 222), mais il reçoit lui-même une grave blessure à l'épaule, qui contribuera à renforcer l'emprise de l'Anneau. Il reconnaît plus tard « qu'en mettant l'Anneau il avait obéi non à son propre désir, mais aux vœux autoritaires de ses ennemis^{xliv} » (*SDA*, p. 225), conscient de perdre peu à peu ses moyens. Plus près de la mort, Frodo n'aura pas besoin par la suite de porter l'Anneau pour apercevoir les spectres, qu'il « voyait clairement à présent^{xlv} » (*SDA*, p. 240). Sa blessure sera soignée, mais ne guérira jamais complètement, puisqu'elle dépasse la simple blessure physique.

3.8 LA DESTINATION FINALE

Le voyage qu'entreprend Frodo nous amène sur un chemin similaire à celui que vit intérieurement le Hobbit. Il quitte le *Shire*, où il coule une vie calme et rangée dans un trou de Hobbit, pour s'aventurer dans un pays désertique où tout est mort ou mourant, où même l'eau, source de vie, a une apparence peu rassurante :

Ayant grimpé quelques marches, il découvrit un tout petit ruisseau d'eau noire qui sortait du flanc de la montagne et emplissait un petit bassin dénudé, d'où il se déversait de nouveau pour se perdre sous les pierres arides.^{xlvi} (*SDA*, p. 990-991)

Ce paysage est fort différent de celui du *Shire*, dont Tolkien donne un aperçu dans les chapitres préliminaires du *Seigneur des Anneaux*. Il s'agit d'un endroit simple, où il y a beaucoup de vie et de verdure, les Hobbits vivant parfois « dans des trous creusés dans le sol [...] et c'est dans de telles demeures qu'ils se sentaient le plus à l'aise^{xlvii} » (*SDA*, p. 16). Les Hobbits sont des créatures très proches de la nature et vivant très simplement.

Frodo entame ainsi un voyage fortement symbolique vers le vide, tant intérieur qu'environnemental. Il se détruit à petit feu, au même rythme que le paysage autour de lui devient désertique. Cette annihilation se poursuit et s'amplifie jusqu'à la fin du roman, puisqu'à son retour, après avoir connu un regain de vie au Gondor où il a célébré la destruction de l'Anneau et le mariage d'Aragorn, il revient dans un *Shire* complètement dévasté par Saruman et ses hommes de main, qui « coupent les arbres et les laissent là [et] brûlent les maisons et ne construisent plus^{xlviii} » (*SDA*, p. 1078). Saruman, lui-même dévasté par son désir de posséder l'Anneau, reproduit ce que Sauron a fait au Mordor, détruisant le *Shire* et ses habitants. Quand il meurt, tué par Grima, il s'élève de lui une brume semblable à celle qui s'était élevée à la mort du roi des Nazgûls :

À l'effroi des assistants, une brume grise s'amassa autour du corps de Saroumane; elle s'éleva lentement à une grande hauteur comme la fumée d'un feu et, sous la forme d'un corps enveloppé d'un linceul, s'estompa par-dessus la Colline. Elle flotta un moment, tournée vers l'Ouest; mais de là vint un vent froid, elle s'infléchit et, sur un soupir, se résorba en néant.

Frodo abaissa sur le cadavre un regard de pitié et d'horreur, car sous ses yeux il sembla que de longues années de mort y étaient soudain révélées : il se ratatina, et le visage desséché ne fut plus que des lambeaux de peau sur un crâne hideux.^{xlix} (*SDA*, p. 1086)

Saruman a été consumé par son désir de posséder l'Anneau, il y a bien des années, et ce n'est qu'une fois son corps mort qu'on aperçoit sa véritable nature. Détruit de l'intérieur, Saruman a tenté de rendre son environnement conforme à sa nature en détruisant ce qu'il y avait de plus pur et fragile, le *Shire*, après avoir dévasté son propre domaine à lui, Isengard.

Pour nous, lecteurs, tout ceci symbolise le combat que nous devons mener pour contrer le vide et nous accrocher à la vie. Parfois, même après avoir traversé de dures épreuves, il peut arriver que nous ayons à nouveau à nous confronter au vide et à y résister à nouveau, comme doit le faire Frodo. Son départ pour les Havres Gris à la fin du roman nous montre cependant que le retour au vide est, au final, inévitable et qu'il faut un jour affronter notre peur pour profiter pleinement de notre vie. Frodo est passé par le vide en ne détruisant pas l'Anneau par lui-même et en survivant à son aventure. Il peut désormais

vivre en affrontant le vide qui se présente à lui à son retour au *Shire*, et ce, même s'il a connu la plénitude au Gondor pendant quelque temps durant les célébrations de la victoire :

[...] c'est seulement si j'arrive au bout... je le sais bien... que ma vie aura un sens... que ce sera la fin de mon monde infantile... que les émotions du passé disparaîtront dans la certitude du futur... et que tout sera au présent...

[...] si la reconnaissance... l'admission du vide apportait un peu de lumière à quelque poète maudit... à quelque mystique en camisole de force... cela suffirait pour qu'il acquière ses lettres de noblesse... (*L'homme*, p. 53)

3.9 AU CŒUR DE L'ANNEAU : LE VIDE

Tout ceci nous indique à quel point l'Anneau entraîne de graves répercussions sur l'existence de ses porteurs ou de ceux ayant succombé à ses pouvoirs. Ils disparaissent physiquement, aux yeux du monde, et leur personnalité s'estompe au profit de celle de l'Anneau. Ils deviennent des Spectres, ou comme Gollum, des cadavres ambulants.

L'hypothèse présentée dans ce chapitre, selon laquelle l'Anneau impose sa volonté en supprimant le Moi de son porteur, en le vidant physiquement et psychologiquement, n'excuse aucunement les agissements des personnages succombant à ses pouvoirs, ni les actes qu'ils commettent en son nom (personne n'excusera les crimes commis par les Nazgûls). Aucun des personnages « déçus » ne possédait la force mentale nécessaire pour résister aux assauts pulsionnels de l'Anneau et ne pouvait ainsi affronter son propre vide, y succombant lentement au lieu de grandir de cette expérience, comme est parvenue à le faire Galadriel en refusant l'Anneau et en embrassant sa condition.

Notre intention était tout simplement de montrer qu'un objet associé de si près au vide et à son énergie attractive peut, potentiellement, complètement détruire une personne, tant physiquement que psychologiquement, si celle-ci n'est pas préparée à affronter cette réalité, à affronter qu'elle n'est qu'une infime et fragile poussière, seule, dans un univers sur lequel elle n'a aucun contrôle.

CHAPITRE 4

AGRESSIVITE : DE L'ŒDIPE ET DE L'ANNEAU

4.1 L'ŒDIPE ET LA CONFUSION DES GENRES

Les relations qu'entretiennent Frodo, Sam et Gollum sont caractérisées par de puissants, et parfois pénibles, conflits. Frodo doit combattre Sam quand ce dernier confronte Sméagol, et celui-ci doit contrer son double Gollum. Cette relation rappelle l'Œdipe en micropsychanalyse⁵³, que Fanti définit comme suit :

Œdipe :
Législation phylo-ontogénétique
Établissant psychobiologiquement
L'exigence agressive-sexuelle
De possession-destruction (Dictionnaire, p. 223)

Frodo prend soin de son petit, pendant que le père, Sam, brime le fils qui tente de le tuer, de le remplacer dans la relation. Comme l'écrit Marthe Robert, le « complexe d'Œdipe étant un fait humain universel, il n'y a pas de fiction, pas de représentation, pas d'art de l'image qui n'en soit pas en quelque manière l'illustration voilée⁵⁴ ». L'identifier dans la relation conflictuelle existant entre Frodo, Sam et Gollum est ainsi plutôt aisé, bien que les rôles ne soient pas clairement définis.

Il est bien évident que Frodo n'est pas une *mère* à proprement parler, tant d'un point de vue biologique que psychologique. Il affiche quelques traits de caractère propres au rôle

⁵³ Celui-ci est légèrement différent de l'Œdipe de Freud, selon lequel l'enfant, tout comme dans la pièce de Sophocle du même nom, veut posséder sexuellement son parent du sexe opposé et tuer celui du même sexe (lorsque l'Œdipe est positif). Voir : Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, ouvr. cité, p. 46-57.

⁵⁴ Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1972, p. 62-63.

réservé à la mère dans une petite famille, en se montrant notamment docile avec Gollum, qu'il interpelle par son nom de Hobbit, Sméagol, peu après leur rencontre, essayant de ramener le Hobbit sur le droit chemin, de lui faire oublier l'Anneau. Il empêche d'ailleurs Gollum de s'engager à tenir sa promesse en jurant « sur le Trésor », « sachant que cela [le] rendrait fou¹ » (*SDA*, p. 665). Il protège dorénavant Gollum de sa propre personne, gardant pour lui l'Anneau et ses dangers.

Cette manière de considérer les rôles occupés par Frodo et Sam est, bien entendu, stéréotypée, en ce que nous nous basons sur des normes, ou des conventions, comme l'indiquait d'ailleurs Freud :

Nous sommes habitués à considérer certaines particularités psychiques comme viriles ou bien féminines en transférant également de la sorte, au domaine psychique, la bisexualité. Nous disons d'une personne qu'elle s'est comportée virilement en telle circonstance, fémininement en telle autre; mais vous reconnaîtrez bientôt que nous ne faisons ainsi que témoigner notre respect de l'anatomie et de la convention.⁵⁵

Lorsque nous parlerons des rôles occupés par les personnages, nous ne ferons que remarquer les attitudes et les comportements qui sont, généralement, associés au rôle maternel ou paternel, selon les conventions établies dans notre société, tout en relevant ce que ces rôles peuvent évoquer chez le lecteur.

4.2 FRODO : LA MÈRE PHALLIQUE

Frodo incarne la mère phallique, « vécue comme dotée d'un pénis externe ou contenant en elle le pénis coïtal » (*Dictionnaire*, p. 225). En possession de *Sting* (*Dard* dans la version française), l'épée de Bilbo et symbole éminemment phallique, Frodo démontre en effet rapidement à Gollum qu'il possède cette marque d'autorité, malgré son approche maternelle:

⁵⁵ Sigmund Freud, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971, p. 150.

Les choses eussent mal tourné pour Sam s'il avait été seul. Mais Frodon se releva d'un bond et sortit Dard de sa gaine. De la main gauche, il tira la tête de Gollum en arrière par sa rare chevelure plate, allongeant encore son long cou et contraignant ses yeux pâles et venimeux à se fixer sur le ciel.

« Lâchez prise, Gollum, dit-il. Voici Dard. Vous l'avez déjà vu une fois. Lâchez prise, ou cette fois vous le sentirez ! Je vous trancherai la gorge. »^{li}
(*SDA*, p. 661)

C'est par la force de ses bras et avec l'assurance que lui procure son épée que Frodo assoit son autorité sur Gollum. En s'affichant comme une figure paternelle, il menace même de mort la pauvre créature. Cependant, ce n'est qu'au moment où il s'affirme comme porteur de l'Anneau que Gollum se soumet complètement à lui, promettant de « [servir] le maître du trésor^{lii} » (*SDA*, p. 665), et que Sam nous confirme l'autorité de son maître :

Il sembla un moment à Sam que son maître avait grandi et que Gollum s'était tassé : une grande ombre sévère, un puissant seigneur cachant son éclat dans un nuage gris, et à ses pieds, un petit chien geignant. Pourtant, tous deux avaient une certaine parenté, ils n'étaient pas étrangers l'un à l'autre et ils pouvaient atteindre leur pensée réciproque.^{liiii} (*SDA*, p. 665)

Encore ici, la figure est imparfaite : l'Anneau, symbole vaginal, est ce qui rend Frodo autoritaire, lui donnant l'apparence du « puissant seigneur » décrit par Sam. Ce n'est pas avec son épée qu'il s'assure les services de Gollum, mais avec l'aura de puissance destructrice que lui procure l'Anneau.

Nous sommes alors en droit de nous demander pourquoi Gollum, malgré l'attitude maternelle de Frodo, ne parvient pas à surmonter son désir de l'Anneau et tente de mettre fin aux jours de son maître. Après tout, Frodo tente par tous les moyens d'amener Sméagol à reprendre possession de ses moyens, à redevenir le Hobbit qu'il était.

Outre l'attitude de Sam, que nous verrons bientôt, Frodo contribue à l'épanouissement des pulsions agressives chez Gollum en adoptant envers ce dernier ce qui ressemble à la fausse présence d'une mère envers son enfant. Fanti explique cette fausse présence par « l'attitude absente, surtout inconsciente, de la mère pour son nourrisson et camouflant sa rivalité égoïste et jalouse » (*Dictionnaire*, p. 203-204). S'il est vrai que

Frodo tente par tous les moyens de contribuer à la renaissance de Sméagol, il semble multiplier les tentatives d'éloignement d'avec celui-ci, en ne lui témoignant pas la même amitié qu'à Sam. Il ne répond pas à l'Œdipe en ne laissant pas Gollum remplacer Sam dans la relation, malgré la grande sollicitude jalouse que lui témoigne régulièrement Sméagol :

Et c'est ainsi que Gollum les trouva, quand il revint plusieurs heures après, rampant et se faulant le long du sentier hors de l'obscurité d'en dessus. Sam était assis, le dos appuyé contre la pierre, la tête penchée sur le côté et la respiration lourde. Sur ses genoux reposait la tête de Frodon, plongé dans un sommeil profond [...]

Gollum les regarda. Une expression bizarre parut sur sa face maigre et famélique. La lueur s'évanouit de ses yeux, qui devinrent ternes et gris, vieux et las. Un accès douloureux sembla le tordre, et il se détourna pour regarder en arrière vers le col, hochant la tête comme s'il était engagé dans quelque débat intérieur. Puis il revint et, tendant lentement une main tremblante, il toucha avec grande précaution le genou de Frodon – mais ce toucher était presque une caresse. Pendant un instant fugitif, si l'un des dormeurs l'avait observé, il aurait cru voir un vieux hobbit fatigué, tassé par les années qui l'avaient porté bien au-delà de son temps, au-delà de ses amis et de ceux de sa race, comme des champs et des ruisseaux de sa jeunesse, vieille chose pitoyable et affamée.^{liv} (*SDA*, p. 766-767)

Frodo ne permet pas à Gollum de l'effleurer de la même manière que le fait Sam et « [crie] dans son sommeil^{lv} » (*SDA*, p. 767) au contact de la main. Inconsciemment, il repousse Sméagol, ne lui permettant pas de prendre la place du conjoint occupée par Sam, et fait ressurgir Gollum, qui devient immédiatement acerbe envers les deux Hobbits et se replie sur lui-même : « Gollum recula, et une lueur verte clignota sous ses lourdes paupières. Il avait presque l'air d'une araignée, à présent [...] ^{lvi} » (*SDA*, p. 767).

Cette frustration est amplifiée alors que Frodo trahit Sméagol aux abords du Henneth Annûn alors que ce dernier pêchait. Frodo le livre à Faramir et ses hommes, qui auraient préféré mettre un terme aux sévices de la créature :

Il ne craignait pas vraiment que Faramir permît de tuer Gollum, mais il le ferait sans doute prisonnier et le lierait; et assurément ce que Frodon faisait paraîtrait une déloyauté à la pauvre créature déloyale. Il serait probablement impossible de jamais lui faire comprendre ou croire que

Frodon lui avait sauvé la vie de la seule façon possible. Que pouvait-il faire d'autre ? – tenir parole, autant que faire se pouvait, d'un côté comme de l'autre. [...]

Gollum rampa un peu le long du bord, reniflant et soupçonneux. Il s'arrêta bientôt et releva la tête. « Il y a quelque chose là ! dit-il. Pas un hobbit. » Il se retourna soudain. Une lueur verte clignota dans ses yeux protubérants. « Maître, maître ! s'écria-t-il. Mauvais ! Rusé ! Faux ! » [...] ^{lviii} (SDA, p. 738)

Pourquoi ne pas avoir choisi, tout simplement, de laisser Faramir et ses hommes abattre la créature, comme ceux-ci le lui ont proposé ? Frodo est parfaitement conscient que ses actions mèneront irrémédiablement à la scission de ses liens avec Sméagol, mais il choisit néanmoins d'aller de l'avant, acceptant du même coup les graves répercussions que cela risque d'entraîner. L'Anneau n'est certainement pas étranger à cette décision de Frodo. « Mauvais ! Rusé ! Faux ! », ces adjectifs visaient autant le Hobbit que l'Anneau qu'il portait à son cou. Sméagol étant alors plus « réveillé » que ne l'était Gollum, il est possible qu'il ait identifié la fourberie de Frodo aux pouvoirs pervers de l'Anneau, juste avant de laisser Gollum reprendre le dessus, comme l'indique la « lueur verte » dans ses yeux, pour s'en prendre au maître fourbe.

Ce moment coïncide également avec la *défusion* de Gollum et Frodo, dont la relation ne sera plus par la suite qu'une longue comédie. Gollum, « cessant de former un tout psychobiologique avec la bonne mère, s'en dégage, se met à l'agresser et à l'intérioriser comme un objet inconscient pouvant désormais aimer ou haïr » (*Micropsychanalyse*, p. 243). Il l'entraînera dans l'ancre de Shelob, la monstrueuse araignée qui dévorait « sa propre progéniture, qu'elle mettait à mort ^{lviii} » (SDA, p. 776).

Shelob prend alors la place de Frodo dans la relation œdipienne. Il s'agit en effet d'une mère d'un tout autre acabit, une mère vieille et sombre « buvant le sang des Elfes et des Hommes, bouffie et obèse à force de songer sans fin à ses festins, tissant des toiles dans l'ombre; car tout être vivant était sa nourriture, et sa vomissure les ténèbres ^{lix} » (SDA, p. 776). Gollum trouve en elle une mère aussi appropriée à sa personne que l'était Frodo pour Sméagol, une mère qui lui permettra d'assassiner Frodo, devenu une figure maternelle

maintenant indigne à ses yeux. Gollum est d'ailleurs déjà lié à Shelob, l'ayant rencontré quelques années auparavant :

Maintes années auparavant, Gollum l'avait déjà vue; Sméagol, qui furetait dans tous les trous sombres, s'était, dans le temps passé, courbé et prosterné devant elle; et les ténèbres de la volonté maléfique d'Arachne [Shelob] l'accompagnaient dans tous les chemins de sa lassitude, le coupant de la lumière et de tout regret. Et il avait promis de lui apporter de la nourriture. Mais les appétits d'Arachne n'étaient pas les siens.^{lx} (SDA, p. 776)

Comme le souligne Timothy O'Neill, « elle est la seule figure féminine négative⁵⁶ pouvant être retrouvée dans les histoires [de Tolkien]⁵⁷ ». Il n'est alors pas surprenant que Gollum se soit associé à elle pour reprendre possession de l'Anneau et répondre à ses pulsions destructrices : seule une nouvelle *mère* peut détruire et remplacer l'image d'une *mère*, et il ne veut pas s'en charger lui-même; pas avant d'avoir récupéré l'Anneau du moins, le puissant symbole vaginal de l'histoire :

On verra, on verra, se disait-il souvent quand il était dans son mauvais état d'esprit au cours de la dangereuse marche de l'Eryn Muil à la Vallée de Morgul, on verra. Il se pourrait bien que lorsqu'elle jettera les os et les vêtements vides, on le trouve, on l'aura, le Trésor, en récompense pour le pauvre Sméagol qui amène de la bonne nourriture. Et on sauvera le Trésor, comme on a promis. Oh oui. Et quand on l'aura en sécurité, alors elle le saura, oh oui, alors on lui rendra son dû, mon trésor. Alors, on rendra son dû à tout le monde !^{lxi} (SDA, p. 776)

En reprenant possession de l'Anneau, Gollum espère pouvoir se passer d'une figure maternelle, peut-être parce que l'Anneau représente lui-même cette figure, et que de le porter lui apparaît comme l'unique solution à ses problèmes, l'unique moyen de régler son Œdipe : par le meurtre de ses parents symboliques et par l'appropriation d'un symbole de grand pouvoir.

⁵⁶ Tout comme O'Neill, nous donnons le bénéfice du doute à Lobelia Sackville, dont la malignité est bien pâle en comparaison.

⁵⁷ Timothy O'Neill, *The Individuated Hobbit*, ouvr. cité, p. 134.

Dans un chapitre traitant de l'agressivité micropsychanalytique, Liliana Zonta nous apprend que

le désir de tuer peut avoir de nombreux corollaires suivant les modalités des vécus œdipiens et précœdipiens : désir d'être reconnu, désir d'appartenance, désir du pouvoir, désir de vengeance, désir d'éliminer l'autre, désir de castration, désir de meurtre sadique, désir de meurtre cannibalique... (*Micropsychanalyse*, p. 249)

Or, Gollum passe par l'ensemble de ces désirs œdipiens et précœdipiens au cours de son voyage avec Sam et Frodo : il tente d'abord de faire sa place dans la famille en se montrant serviable, en redevenant un Hobbit, avant de répondre à ce qu'il perçoit comme du rejet par un désir de détruire l'objet de son amour initial, Frodo, de même que l'objet de son irritation initiale, Sam, en les envoyant dans l'antre d'une créature monstrueusement maternelle, qui les dévorera en ne laissant que les os et les vêtements. Il espère ainsi acquérir de nouveau l'Anneau, qui lui apportera le pouvoir et la liberté qu'il convoite.

4.3 SAM ET LA PATERNITE

Il en va de même pour Sam, symbole imparfait du père de famille ; il est celui qui doit s'occuper des tâches quotidiennes, « bon cuisinier, même selon la norme hobbit, et il avait fait une bonne partie de la cuisine du camp au cours [du] voyage^{lxii} » (*SDA*, p. 701). Il tente d'ailleurs d'initier Gollum à la cuisine, se montrant même aimable par moment, en lui parlant avec une gentillesse sincère. Mais Gollum résiste à l'établissement de ce lien en se réfugiant dans son Moi monstrueux et primaire, lorsque Sam prend la décision de cuire les lapins attrapés, plutôt que de les manger crus :

« Je vais faire un ragoût de ces lapins. »

« Cuire les lapins ! s'écria Gollum, consterné. Abîmer la belle viande que Sméagol vous a gardée, le pauvre Sméagol affamé ! Pourquoi faire ? Pourquoi faire, stupide hobbit ? Ils sont jeunes, ils sont tendres, ils sont bons ! Mangez-les, mangez-les ! » Il saisit le plus proche des lapins, déjà dépouillé et posé près du feu.^{lxiii} (*SDA*, p. 702)

Il refuse ensuite d'aider Sam à ramasser des herbes, malgré l'offre de celui-ci de lui préparer « du poisson frit et des frites^{lxiv} » (*SDA*, p. 701). C'est le seul et unique passage de l'œuvre où Sam s'ouvre à Gollum et lui propose d'occuper auprès de lui le même rôle qu'a joué l'Ancien dans sa propre vie. C'est en effet auprès de Ham Gamegie que Sam a appris le métier de jardinier et l'art de la cuisine :

Personne n'eut d'auditoire plus attentif que le vieux Ham Gamegie, communément appelé l'Ancien. Il pérorait au *Buisson de Lierre*, une petite auberge de la route de Lèzeau, et il parlait avec quelque autorité, car il avait entretenu le jardin de Cul-de-Sac durant quarante ans, et avant cela il avait déjà aidé le vieux Trogon dans le même office. Maintenant que lui-même, devenu vieux, avait les articulations ankylosées, le travail était principalement effectué par son plus jeune fils, Sam Gamegie. Tant le père que le fils étaient en relations très amicales avec Bilbon et Frodon. Ils habitaient sur la Colline même, au n°3 du Chemin des Trous-du-Talus, juste sous Cul-de-Sac.^{lxv} (*SDA*, p. 36)

Sam hérite ainsi, dans un lien purement phylogénétique, de l'emploi de son père, de sa tâche dans le monde, qui est de travailler la terre pour en tirer les plus beaux fruits. Il *fertilise* la terre, ce qui, grossièrement, rappelle le rôle du père. C'est cependant Bilbo, le tuteur de Frodo, qui « lui a appris ses lettres^{lxvi} » (*SDA*, p. 38), rôle qui a été réservé à la mère de Tolkien, comme nous le verrons bientôt.

En refusant d'occuper cette place du disciple auprès de Sam, Gollum met en scène son Œdipe; il tente de tuer la figure paternelle de la famille, de la diminuer pour mieux s'imposer auprès de Frodo et de l'Anneau. Sa réplique à Sam est d'ailleurs révélatrice, en cela que Gollum ne s'oppose pas seulement à recevoir l'apprentissage de la cuisine, mais il exprime et réactualise en plus ses propres désirs cannibales : « Abîmer du bon poisson en le roussissant. Donnez-moi du poisson *maintenant*, et gardez les sales frites !^{lxvii} » (*SDA*, p. 703)

La figure paternelle de Sam est cependant entachée par les sévices qu'il fait subir à Gollum dès leur première rencontre, alors qu'il propose de le « ligoter, de façon à ce qu'il ne puisse plus [les suivre]^{lxviii} » (*SDA*, p. 661), et il est probable que Gollum n'ait rien

oublié de tout cela, Sam énonçant clairement son désir de tuer la créature : « C'est autour du cou que devrait aller cette corde, et avec un nœud bien serré encore^{lxix} » (*SDA*, p. 664), avant que Frodo ne parvienne à convaincre Sam de n'attacher qu'un « bout à sa cheville^{lxx} » (*SDA*, p. 664). Symboliquement, Sam ne fait pas que vouloir se débarrasser d'un rival potentiel, il cherche également à empêcher Gollum de redevenir Sméagol et de s'élever au rang de Hobbit, son propre rang à lui. Il met en évidence sa peur de perdre sa place aux côtés de Frodo et n'accepte pas cette potentielle rivalité; il « obéit à contrecœur » à son maître qui lui demande de détacher Gollum. Sam est le père qui, effrayé par la montée en puissance du fils, tente de le castrer en lui rappelant qu'il n'est qu'un enfant et rien d'autre. Tolkien reconnaît d'ailleurs le rôle de Sam, écrivant dans une de ses lettres que Gollum « se trouva à un cheveu de la rédemption – n'eut-été d'une parole dure venant de Sam⁵⁸ ».

Mélanie Klein écrivait que « ce sont surtout les pulsions hostiles qui provoquent le conflit œdipien et la formation du surmoi⁵⁹ ». Or, dans le cas de Gollum, les pulsions hostiles qu'il entretient envers Sam ne contribueront qu'à exacerber le monstre qui est en lui, que l'on pourrait associer au Ça, à « ce qu'il y a en l'homme de plus originel et originaire, ce qui le fait participer de la Nature et dynamise son esprit et son corps » (*Dictionnaire*, p. 117). Plutôt que de contribuer à la construction de son surmoi, les pulsions hostiles intensifient l'emprise de l'Anneau sur Gollum et contribuent à détruire le Moi originel, Sméagol.

⁵⁸ « For myself, I was prob. most moved by Sam's disquisition on the seamless web of story, and by the scene when Frodo goes to sleep on his breast, and the tragedy of Gollum, who at that moment came within a hair of repentance – but for one rough word from Sam ». J.R.R. Tolkien, *The letters of J.R.R. Tolkien*, ouvr. cité, p. 110.

⁵⁹ Mélanie Klein, *La psychanalyse des enfants*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1969, p. 149.

4.4 LE RÔLE DE LA MÈRE DANS L'ÉCRITURE TOLKIENNIENNE

Nous devons nous tourner quelques instants vers la mère de Tolkien, Mabel, qui a été chargée d'apprendre les lettres à son fils. Nul doute que Tolkien a, consciemment ou non, doté Bilbo de quelques traits de caractère plus maternels.

Mabel a bientôt commencé à éduquer ses fils, et ils n'auraient pu trouver meilleur professeur – et elle de meilleur élève que Ronald, qui pouvait lire à l'âge de quatre ans et a bientôt appris à écrire avec talent. La calligraphie de sa mère était magnifiquement non conventionnelle. Ayant appris l'art de manier le crayon auprès de son père, elle a choisi un style d'écriture droit et élaboré, ornementant ses majuscules de courbes délicates. Ronald a tôt fait de pratiquer sa main qui, bien que différente de celle de sa mère, est devenue aussi élégante et inhabituelle.⁶⁰

Il n'y a donc rien de surprenant à constater que Frodo reprend ces mêmes traits de caractère auprès de Sméagol, ayant lui-même reçu son éducation d'une figure davantage maternelle. Mais comme nous le voyons, les rôles ne sont pas clairement définis, et si Sam apprend le métier auprès de son père, c'est auprès de sa mère que Tolkien a appris la botanique⁶¹, confondant ainsi les rôles à l'intérieur et à l'extérieur des limites établies par l'œuvre. Mabel avait elle-même appris l'écriture auprès de son père.

Cette légère confusion des rôles et des genres provient peut-être de l'absence de père dans la vie de Tolkien, devenu orphelin de père à l'âge de quatre ans. Les circonstances entourant la mort d'Arthur Tolkien, alors en Afrique, loin de sa famille, laissent supposer un impact majeur dans la vie du petit Ronald. Ce dernier avait écrit une lettre à son père, quelques jours avant sa mort, dans laquelle il exprimait sa joie à l'idée des retrouvailles. Cette lettre, d'après ce qu'en dit la biographie écrite par Humphrey Carpenter, n'a jamais

⁶⁰ «Mabel soon began to educate her sons, and they could have had a better teacher – nor she an apter pupil than Ronald, who could read by the time he was four and had soon learnt to write proficiently. His mother's own handwriting was delightfully unconventional. Having acquired the skill of penmanship from her father, she chose an upright and elaborate style, ornamenting her capitals with delicate curls. Ronald soon began to practise a hand that was, though different from his mother's, to become equally elegant and idiosyncratic». Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien : a biography*, Boston, Houghton Mifflin Company, 2000, p.29.

⁶¹ Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien : a biography*, ouvr. cité, p.30.

été envoyée. Nous la reproduisons ici, en langue originale, tant l'écriture enfantine est poignante :

9 Ashfield Road, King's Heath, February 14th 1896.

My dear Daddy,

I am so glad I am coming back to see you it is such a long time since we came away from you I hope he ship will bring us all back to you Mamie and Baby and me. I know you will be so glad to have a letter from your little Ronald it is such a long time since I wrote to you I am got such a big man now because I have got a man's coat and man's bodice Mamie says you will not know Baby or me we have got such big men we have got such a lot of Christmas presents to show you Aunte Gracie has been to see us I walk every day and only ride in my mailcart a little bit. Hilary sends lots of love and kisses and so does your loving

Ronald.⁶²

Les dernières paroles de Tolkien pour son père sont ainsi demeurées silencieuses, et jamais il n'aura pu lui montrer qu'il était devenu un homme. L'Œdipe a été réglé dans la mort, ce qui, nous pouvons l'imaginer, a certainement affecté l'enfant qu'il était et l'homme qu'il est devenu. En donnant à ses personnages des rôles imprécis, peut-être Tolkien répondait-il à ses propres manques. Ses contes de fées « abordent sous une forme littéraire les problèmes fondamentaux de [s]a vie et particulièrement ceux qui se rattachent à la lutte de l'enfant pour atteindre la maturité⁶³ », et c'est par la confusion des genres entourant ses personnages que Tolkien parvient à répondre à son propre questionnement existentiel, et dans certains cas au nôtre.

4.5 LA SYMBOLIQUE ŒDIPIENNE

La *symbolique* œdipienne est ainsi bien présente, et cette confusion s'inscrit dans la réalité de notre époque, où les frontières entre les sexes deviennent floues. La mère de

⁶² Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien : a biography*, ouvr. cité, p.24.

⁶³ Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, coll. « Pocket », 2007, p. 278.

Tolkien a elle-même dû occuper à la fois les rôles de père et de mère, jusqu'à sa mort qui survint assez tôt dans la vie de ses enfants.

L'hypothèse de l'Œdipe peut se rapprocher des conclusions d'Isabelle Smadja, qui mentionne l'existence d'une « homosexualité latente » chez Frodo et Sam, à laquelle Tolkien ferait allusion « chaque fois qu'est mentionné un contact physique, presque sensuel, entre Frodon (*sic*) et Sam⁶⁴ ». Bien que nous ne soyons pas entièrement à l'aise avec l'interprétation, un peu arbitraire, de Smadja⁶⁵ à propos de la liaison quasi amoureuse de Frodo et Sam, relation que nous considérons davantage basée sur une profonde et sincère amitié et non sur des sentiments amoureux passionnés⁶⁶, celle-ci permet néanmoins de pousser plus loin l'investigation œdipienne, qui, elle, est extrêmement intéressante et révélatrice, Frodo s'investissant malgré lui dans un rôle maternel auprès de Gollum, alors que Sam prend la place du père, castrateur à sa façon :

Ajoutons enfin que, dans l'analyse des sentiments filiaux, il importe d'avoir toujours présente à l'esprit une observation sur laquelle insiste beaucoup l'école de C.G. Jung : outre les personnages du père et de la mère réels, il faut considérer l'existence d'« archétypes » du père et de la mère, c'est-à-dire de figures proprement mythiques, issues de l'« inconscient collectif ». Elles sont, selon les circonstances, diversement projetées par l'enfant sur le père et la mère réels, ou les personnes qui en tiennent lieu, et en modifient l'aspect et la signification à ses yeux dans des proportions diverses, ce qui peut le conduire aux déformations les plus fantastiques.⁶⁷

⁶⁴ Isabelle Smadja, *Le Seigneur des Anneaux ou la tentation du mal*, ouvr. cité, p. 120.

⁶⁵ La démonstration tient mal la route et ne repose que sur l'opinion, vraisemblablement biaisée, de la critique.

⁶⁶ Rappelons que Tolkien a combattu sur la ligne de front de la Somme durant la Première Guerre mondiale. L'amitié entre soldats transcende la sexualité lorsque votre vie dépend de celle de votre voisin de tranchée. Ce que Smadja considère comme des manifestations de désirs homosexuels peut aisément symboliser l'amour fraternel qui se développe entre deux personnes affrontant, côte à côte, la mort à chaque instant.

⁶⁷ Charles Baudouin, *L'âme enfantine et la psychanalyse*, Neuchatel, Éditions Delachaux et Niestlé, coll. « Actualités pédagogiques et psychologiques », 1964, p. 31.

Baudouin indique ici que c'est l'enfant qui projette les images parentales qui est responsable du transfert lorsque la mère et le père réels sont absents. C'est, en quelque sorte, Gollum qui projette sur Frodo l'image de la mère. N'est-il pas, après tout, le porteur de l'Anneau, symbole de la femme ? La grande amitié qu'il partage avec Sam ne fait que renforcer cette image du couple dans l'esprit de Gollum.

Or, Frodo et Sam s'accommodent de ces rôles et répondent inconsciemment au transfert à leur façon; Frodo s'occupe, avec une attention toute maternelle, de la rééducation de Sméagol et Sam ne croit pas possible cette rééducation, persuadé que leur compagnon « ne serait pas trop délicat pour goûter des hobbits^{lxxi} » (*SDA*, p. 668). Sam ne s'occupe que du bien-être de Frodo, « le soutenant s'il trébuch[e] et s'efforçant de l'encourager par des paroles maladroites^{lxxii} » (*SDA*, p. 678).

William H. Green propose pour sa part une application beaucoup plus directe :

Sans s'inquiéter des explications biographiques, un professeur pourrait retravailler quelques-unes des pièces de sa classe [...] avec dans l'idée de jouer les personnages de Bilbo, Gandalf, Gollum, Beorn et Smaug comme des femmes et découvrir à quel point peu de l'histoire devient étrange ou improbable⁶⁸.

Nous n'allons pas aussi loin et ne proposons que ceci : l'interprétation du rôle des personnages par le lecteur peut être très symbolique et il est fort possible que Frodo, dans l'esprit d'un lecteur et malgré sa masculinité évidente, puisse représenter la mère phallique, ou une autre entité, tout dépendant du vécu du lecteur. Ceci rend, bien évidemment, la lecture extrêmement personnelle. Cela dit, nous préférons que le lecteur projette lui-même ces rôles sur les personnages plutôt que de les imposer à un spectateur, comme le proposait

⁶⁸ « Without worrying over biographical explanations, a teacher may rework some of the class diamatization discussed above – or diaries and other writing opportunities – with the idea of casting Bilbo, Gandalf, Gollum, Beorn, and Smaug as women and discovering how little becomes awkward or improbable ». William H. Green, *The Hobbit, A journey into Maturity*, New York, Twayne Publishers, coll. « Twayne's Masterwork studies », 1995, p. 130.

William H. Green. Il en va de même pour le film inspiré du *Hobbit* qui paraîtra bientôt, pour lequel on songe à remplacer le personnage d'un nain par celui d'une naine !⁶⁹

Le complexe d'Œdipe sous-entend cependant le « désir de posséder sexuellement le parent de sexe opposé » (*Dictionnaire*, p. 222), ce qui n'est bien entendu pas le cas dans la situation présentée dans *Le Seigneur des Anneaux*. Le noyau autour duquel gravite l'étrange famille est l'Anneau, et chacun des personnages le désire, d'une façon ou d'une autre, ce qui sera la cause des conflits intrafamiliaux. Il symbolise également, d'une manière évidente, le sexe féminin, que les hommes de la petite famille veulent tous pénétrer, à leur manière, bien que l'Anneau soit, en lui-même, une projection de l'esprit de Sauron, qui lui, pour ajouter à la confusion, est un homme à n'en pas douter.

4.6 L'AGRESSIVITE : LA SUBSTANCE DE L'ANNEAU UNIQUE

Au centre du conflit œdipien se situe donc l'Anneau. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, l'Anneau est associé au vide énergétique et matériel, puisqu'il entraîne son porteur à s'effacer, tant physiquement que psychiquement.

Ce phénomène est foncièrement agresseur, destructeur et autodestructeur. Pour se protéger, l'Anneau engendre effectivement des pulsions agressives chez son porteur, pour repousser son entourage et l'isoler afin de mieux l'influencer, ainsi que des pulsions autodestructrices qui encouragent le porteur à s'abandonner au vide s'ouvrant à son esprit petit à petit. Il « amène de nombreux personnages à commettre des actes violents comme s'ils étaient aliénés⁷⁰ », au point que les actes violents sont souvent obliérés de la conscience de ces personnages.

Un premier exemple du phénomène survient évidemment lorsque Bilbo menace Gandalf, au tout début du roman, alors que celui-ci demande au Hobbit de laisser l'Anneau derrière lui, « sa main s'égar[ant] sur la garde de sa petite épée^{lxxiii} » (*SDA*, p. 49) face à ce

⁶⁹ De nombreuses rumeurs à cet effet circulent sur la Toile depuis 2009.

⁷⁰ Vincent Ferré, *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, ouvr. cité, p. 239.

qui lui semblait être de l'avarice de la part du magicien. Bilbo est alors poussé par l'Anneau à empoigner la seule arme qu'il possède, si dérisoire face à un être tel que Gandalf qu'on pourrait cependant se demander s'il ne s'agit pas d'une forme de suicide ! Quoi qu'il en soit, Bilbo était à ce moment prêt à tuer ou être tué pour tenter de garder l'Anneau en sa possession, et ce n'est qu'une menace plus grande encore, celle d'être la cible des pouvoirs de « Gandalf le gris sans manteau^{lxxiv} » (*SDA*, p. 49), qui le ramène à lui et le sort de sa transe meurtrière. Dans la version originale, le terme « *uncloaked* » a été utilisé. Celui-ci désignant à la fois le vêtement et quelque chose de caché (tel qu'un *cloaking device* servant à cacher un vaisseau, par exemple), la référence aux pouvoirs que dissimule Gandalf y est encore plus évidente. Cet événement est en lui-même foncièrement œdipien, Bilbo cherchant à affirmer son pouvoir phallique, grâce à son épée *Sting*, sur la figure paternelle qu'il a côtoyée au cours de ses aventures.

Un événement similaire se produit aux retrouvailles de Frodo et Bilbo à Rivendell, dans la demeure d'Elrond. Bilbo demande alors à son filleul de lui montrer l'Anneau, juste un instant, et au moment de le produire, Frodo entre dans une transe teintée de sentiments destructeurs envers le vieux Hobbit :

Avec une affliction étonnée, il s'aperçut qu'il ne regardait plus Bilbon; une ombre semblait être tombée sur eux, et à travers celle-ci, il observait un petit être ridé, au visage avide, qui tendait des mains osseuses et tâtonnantes. *Il éprouva le désir de le frapper.*^{lxxv} (*SDA*, p. 259, Nous soulignons.)

Le plus étonnant est que Frodo ne conserve de l'événement qu'une « parcelle de souvenir » (*SDA*, p. 259), refoulant ses sentiments violents. L'Anneau engendre ainsi une « co-pulsion de conservation » chez le porteur, « qui vise la sauvegarde de la source co-pulsionnelle ou de l'objet interne en détruisant, partiellement ou globalement, tout objet externe perturbateur » (*L'homme*, p. 205). L'objet interne est, ici, essentiellement l'Anneau et son influence sur le Moi du porteur, et les objets externes tous ceux qui risquent de menacer son existence ou l'intégrité physique et psychique de son porteur actuel, soit Gandalf et Bilbo dans les deux situations précédentes.

L'Anneau est cependant capable d'influencer une personne externe pour assurer sa survie, comme il le démontre avec Boromir, notamment quand celui-ci agit radicalement pour prendre possession de l'objet et l'emporter au Gondor, dans son pays, où l'Anneau sait pertinemment qu'il ne sera pas détruit. Boromir tente tout d'abord de convaincre le Hobbit de l'accompagner, « pour quelque temps tout au moins^{lxxvi} » (*SDA*, p. 435), dans sa cité, mais Frodo n'est pas dupe et ne répond pas aux attentes du guerrier :

-Pourquoi êtes-vous si peu amical ? dit Boromir. Je suis un Homme loyal, ni voleur ni traqueur. J'ai besoin de votre Anneau : cela vous le savez maintenant; mais je vous donne ma parole que je ne désire pas le garder. Ne voulez-vous pas me permettre au moins d'essayer mon plan ? Prêtez-moi l'Anneau.

[...]

-C'est par votre propre folie que l'Ennemi nous vaincra, cria Boromir. J'en suis hors de moi ! Insensé ! Triple insensé, qui cours volontairement à la mort et qui ruine notre cause ! Si des mortels ont quelques droits sur l'Anneau, ce sont les Hommes de Númenor, et non pas les Semi-Hommes. Il n'est à vous que par un malheureux hasard. Il aurait pu être mien. Il devrait l'être. Donnez-le-moi !

[...]

-Allons, allons, mon ami ! dit Boromir d'une voix radoucie. Pourquoi ne pas vous en débarrasser ? Pourquoi ne pas vous libérer de vos doutes et de votre peur ? Vous pouvez rejeter la responsabilité sur moi, si vous le voulez. Vous pourrez dire que j'étais trop fort et que je l'ai pris par contrainte. Car je suis trop fort pour vous, Semi-Homme ! cria-t-il.

Il bondit soudain par-dessus la pierre et sauta sur Frodon. Son beau et agréable visage était hideusement changé : il avait dans les yeux une fureur ardente.^{lxxvii} (*SDA*, p. 435-436)

Cette longue citation montre l'ampleur de l'emprise qu'a l'Anneau sur les sentiments de l'homme, qui tente d'amadouer Frodo à la fois par sa force physique et sa logique implacable. Frodo ne pourrait effectivement pas résister à la force du guerrier, et il est vrai que son peuple bénéficierait d'un chef armé des pouvoirs de l'Anneau pour renverser Sauron et prendre sa place sur son sombre trône, car comme le mentionne Elrond durant

son Conseil, « si l'un quelconque des Sages abattait à l'aide de [l']Anneau le Seigneur de Mordor en se servant de ses propres artifices, il s'établirait sur le trône de Sauron, et un nouveau Seigneur Ténébreux apparaîtrait^{lxxviii} » (*SDA*, p. 296).

Nous pouvons cependant percevoir, dans les paroles de Boromir, une folie qui ne ressemble pas à l'homme courageux que Tolkien nous a jusqu'alors présenté. Ce ne sont certainement pas les paroles d'un homme capable de diriger des armées par sa fougue et son courage. Il prétend que l'Anneau « devrait être » à lui et non à Frodo, et que ce n'est que par un « malheureux hasard » qu'il est tombé en possession du Hobbit. L'Anneau lui suggère cette folie et il réagit avec violence, cherchant à détruire le nuisible qui, selon ce que lui dictent ses sentiments, se place entre la survie de son peuple et lui-même.

Après l'échange musclé, Boromir reconnaît sa faute et ne comprend guère ce qu'il lui est arrivé. Contrairement aux Hobbits, il ne parvient pas à refouler l'échange, à l'effacer de sa mémoire, ou à tout le moins, à en diminuer l'impact sur sa conscience. Il demeure « abattu par sa propre malédiction; puis, soudain il se met à pleurer », regrettant ses paroles et ses actions :

-Qu'ai-je dit ? s'écria-t-il. Qu'ai-je fait ? Frodon, Frodon ! appela-t-il. Revenez ! J'ai été pris de folie, mais elle est passée. Revenez !^{lxxix} (*SDA*, p. 436)

Nul doute que s'il était revenu, Boromir n'aurait su résister au pouvoir d'attraction de l'Anneau et aurait de nouveau agressé le Hobbit. Le désir d'écraser Frodo n'était pas le sien, mais bien celui de l'Anneau, qui, pour se protéger d'une éventuelle destruction, a invité l'homme à en prendre possession, sachant probablement qu'il était plus facile à manipuler. Après tout, l'Anneau avait réussi à influencer Isildur des siècles plus tôt, l'amenant même à ne pas le détruire alors qu'il en avait la chance :

-Hélas, oui, dit Elrond. Isildur le prit, comme il n'aurait pas dû être. L'Anneau eût dû être jeté au feu d'Orodruin, tout près de l'endroit où il fut fabriqué. [...] Mais Isildur ne voulut pas écouter notre conseil.^{lxxx} (*SDA*, p. 270)

Ayant déjà réussi à manipuler un homme aussi puissant qu'Isildur, qui coupa le doigt de Sauron, l'Anneau a certes dû envisager que Boromir, un homme de moindre lignée, soit plus aisément *influencé* qu'un Hobbit se montrant depuis le début résistant à ses suggestions. Le Hobbit se montre en quelque sorte beaucoup plus sage que l'homme, conscient de l'importance de sa mission et du danger que comporte l'utilisation guerrière de l'Anneau.

Boromir paie de sa vie son égarement momentané en défendant Merry et Pippin contre une armée d'Orcs, « percé de maintes flèches empennées de noir^{lxxxix} » (*SDA*, p. 450). Il meurt en héros, certes, mais en héros détruit de l'intérieur par le désir maladif de l'Anneau, symbole d'une puissance qui le dépasse.

4.7 GOLLUM ET L'ANNEAU

« En se choisissant des substituts parentaux, des pseudo-objets qu'il utilise comme boucs-émissaires pour se quereller ou faire un homicide » (*Dictionnaire*, p. 205), Gollum vient rapidement se positionner comme le porte-flambeau de la symbolique agressive du roman, constamment associé à l'Anneau, « [rongé] par un désir et un manque de l'Anneau proprement obsédant⁷¹ ». Il est pour ainsi dire indissociable de l'Anneau : sans celui-ci, il n'y a pas de Gollum, comme l'illustre Tolkien en mettant le personnage à mort au moment même où l'Anneau est détruit :

Là-dessus, au moment où ses yeux étaient levés pour contempler son butin, il fit un pas de trop, bascula, balança un moment sur le bord, puis, avec un cri, il tomba. Des profondeurs, monta son dernier gémissement *Trésor* et c'en fut fait de lui.^{lxxxii} (*SDA*, p. 1009)

Le désir de tuer qu'entretient Gollum est assez évident et nous en avons déjà suffisamment traité. Cependant, il illustre presque parfaitement le fait que le désir constant de l'Anneau est une forme d'autodestruction pour le moins dévastatrice : n'ayant en tête

⁷¹ Vincent Ferré, *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, ouvr. cité, p. 39.

que l'Anneau et son désir de celui-ci, Gollum tourne continuellement sa pensée vers la mort, la sienne comme celle des autres.

C'est en quelque sorte une forme de *suicide* que de désirer l'Anneau avec autant de force que le fait Gollum, un « essai réussi de supprimer l'angoisse de mort jusque dans sa relation à l'angoisse du vide » (*L'homme*, p. 198). Acquérir l'Anneau de nouveau, c'est se rapprocher un peu plus de l'effacement complet et de l'absence totale de souffrance et de remords.

Vincent Ferré associe d'ailleurs le personnage de Gollum à la mort, disant de lui que ce « n'est pas un monstre parmi d'autres, [qu']il se présente comme une véritable personnification de la mort⁷² ». Il est le côté sombre de Sméagol, dominé par ses pulsions les plus sombres et plus près du vide qu'aucun autre être vivant, mis à part peut-être les Ringwraiths. Symboliquement, Gollum est le fantôme de Sméagol, son pendant mort-vivant qui continue à arpenter le monde sans vraiment y prendre place, ses désirs ne passant plus que par l'Anneau et n'ayant pour objet que celui-ci.

4.8 LES CONFLITS ŒDIPIENS

Les nombreux conflits qui ponctuent la relation quasi œdipienne qui se construit entre Frodo, Sam et Gollum expriment les profondes angoisses que vivent les trois Hobbits. Frodo se doit de combattre les effets destructeurs de l'Anneau tout en établissant son autorité auprès de Gollum, dont il s'occupe avec la même attention maternelle que Bilbo lui avait témoignée. Sam, quant à lui, n'arrive pas à passer outre la monstruosité du vieux Hobbit déchu et ne lui laisse pas prendre sa place au sein de l'étrange petite famille, cherchant plutôt à le *castrer* à la moindre occasion. Gollum tente pour sa part de faire sa place en se montrant serviable auprès des Hobbits. Son désir de l'Anneau est cependant trop grand, et il est peut-être trop tard pour lui; trop près de la mort et du vide, Sméagol ne peut revenir à la lumière, d'autant plus que Sam bloque toutes ses tentatives.

⁷² Vincent Ferré, *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, ouvr. cité, p. 37.

Au final, le pouvoir d'influence de l'Anneau est trop important, et tout ce petit monde s'écroulera. Frodo ne sera sauvé d'une existence spectrale que par un coup du sort, Gollum surgissant au tout dernier moment pour lui arracher un doigt, et l'Anneau avec lui, sombrant immédiatement dans la Montagne du Destin avec l'objet de ses désirs. La petite famille hobitienne aura tenté d'exister l'espace d'un voyage, mais n'aura su résister à l'agressivité enfouie dans chacun de ses membres et exacerbée par l'Anneau unique de Sauron.

CHAPITRE 5

LES MODELES DE L'ANNEAU

*Si la mort n'était à l'œuvre chez l'homme
qu'en cet instant qui marque pour lui la cessation de sa vie,
il n'y aurait rien à dire de la mort chez Freud.*⁷³

5.1 RENVERSEMENT ET MISE EN PERSPECTIVE

La perspective qu'un auteur puisse, consciemment ou non, avoir réfléchi ou écrit sur le psychisme humain et « que la littérature ait quelque chose à nous dire, qui ne se réduise pas à ce que la psychanalyse y prélève ou construit » (*Litt. app.*, p. 69) a de quoi faire sourciller les critiques clamant que l'auteur est prisonnier d'un cercueil d'où il ne peut jamais sortir. Mais pourquoi serait-il impossible de scruter les pensées qu'un auteur a couchées sur papier ?

La littérature appliquée à la psychanalyse de Pierre Bayard pousse à se demander de quelle manière un auteur donné a laissé des traces de ses propres conceptions du psychisme, que ce soit en abordant ouvertement une thématique chère à la psychanalyse ou en laissant des indices d'une réflexion sous-jacente au texte, et peut-être même à l'écriture.

Nous avons dans un premier temps observé les manifestations, les interprétations micropsychanalytiques dans l'œuvre de Tolkien. Il nous semble désormais nécessaire de renverser la question et d'essayer de comprendre comment Tolkien lui-même a observé la psychologie humaine et quelles étaient ses conceptions du monde. Nous délaierons ainsi

⁷³ J.B. Pontalis, *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977, p. 242.

toute interprétation, ou tenterons de le faire, pour nous mettre à l'écoute de l'auteur et de ses observations.

Pourquoi Tolkien et pas un autre de ces grands auteurs reconnus et moins controversés ? Peu d'auteurs, voire aucun autre, n'a autant mis d'ardeur à l'écriture d'un univers purement imaginaire, révisant jusqu'à quelques jours avant de mourir les moindres détails de plusieurs centaines de milliers de mots le composant, dans un mouvement créateur aujourd'hui impossible à répéter. Qui saurait, de nos jours, et sans perdre l'esprit, passer une vie à écrire, réécrire et réviser une œuvre aussi grandiose tout en animant des dizaines et des dizaines de cours et de communications à l'université ? Le travail accompli par Tolkien est obsessionnel au plus haut point et son acharnement à perfectionner et à enrichir sa création suggère un travail de réflexion hors du commun.

5.2 L'ŒDIPE ET NOS TROIS HOBBITS

Nous avons établi, dans le chapitre précédent, qu'une relation « quasi » œdipienne pouvait être observée dans la petite famille formée par Frodo, Sam et Gollum. Ce « quasi » est cependant d'importance puisqu'il indique clairement qu'il ne s'agit pas *parfaitement* de l'Œdipe tel qu'il a été théorisé par Freud. Ni même d'une famille traditionnelle d'ailleurs.

C'est en effet une relation parents-enfant étrange et particulière qui est mise à l'œuvre dans *Le Seigneur des Anneaux* : les parents *adoptifs*, de même sexe, sont plus jeunes que l'enfant symbolique. Les rôles occupés par les deux parents ne sont pas clairement définis, Frodo s'arrogeant par moment l'autorité du père alors que Sam s'occupe de la cuisine, traditionnellement réservée à la mère dans le couple. Cette ambiguïté, associée aux sentiments très puissants, mais néanmoins non *amoureux*, partagés par Sam et Frodo, contribue à l'identification d'un modèle propre à l'œuvre de Tolkien qui ne peut être défini pleinement par la psychanalyse ou la micropsychanalyse.

Peut-on encore parler d'Œdipe si la définition de celui-ci ne convient plus ? À défaut de mieux, nous l'appellerons *Complexe de l'Anneau* et laisserons à nos critiques la chance de trouver plus original.

Le premier point à aborder concerne sans aucun doute l'homosexualité qu'a cru déceler, entre autres critiques, Isabelle Smadja. Nous l'avons déjà dit, nous ne croyons pas à cette homosexualité latente chez Frodo et Sam. Leur facilité à révéler les sentiments qu'ils éprouvent l'un pour l'autre démontre au contraire qu'ils sont suffisamment à l'aise avec leur sexualité pour exprimer leur appréciation d'un camarade, sans aucune gêne, retenue ou arrière-pensée. L'exemple qu'ils donnent en est ainsi un de grand amour fraternel et non d'amour caché, non dévoilé. Cet amour fraternel qui transcende la simple amitié est d'ailleurs mis en évidence lorsque nous apprenons que Sam a nommé son premier fils en l'honneur de Frodo. C'est également ce dernier qui trouve le nom du premier enfant de Sam, Élanore :

« Eh bien, Monsieur Frodon, dit-il, je suis un peu embarrassé. Rose et moi avons décidé de l'appeler Frodon, avec votre permission ; mais ce n'est pas *lui*, c'est *elle*. [...] »

« Eh bien, Sam, que penserais-tu d'élanore, l'étoile-soleil, tu te rappelles la petite fleur dorée dans l'herbe de Lothlorien ? »^{lxxxiii} (SDA, p. 1093. L'auteur souligne.)

Ce sont ainsi deux amis profondément liés qui doivent assurer la *rééducation* de Gollum et non deux amoureux, ce qui diffère quelque peu des problématiques contemporaines relatives aux parents de même sexe. Qui plus est, comme nous l'avons mentionné, Gollum est plus âgé que Sam et Frodo de quelque cinq cents ans ! Sans compter que l'ancrage des rôles familiaux passe par Gollum et non par Sam et Frodo, qui sont rapidement jetés dans des rôles auxquels ils n'étaient pas préparés.

Qu'en est-il de l'Œdipe dans un cas pareil, quand l'enfant plus âgé est celui qui « adopte » symboliquement les parents ? Le tenant du rôle de l'enfant n'en est pas un, les parents ne sont pas en couple et aucun lien véritable n'unit les membres de la famille, sinon un objet pulsionnel commun, l'Anneau unique, qu'ils désirent tous d'une façon ou d'une autre : Frodo et Sam pour le détruire, Frodo et Gollum pour le posséder.

Gollum montre bien entendu quelques signes des désirs œdipiens de rapprochement avec Frodo et de meurtre envers Sam, comme nous l'avons vu au chapitre précédent. Du

moins, nous identifions ces désirs comme tels, puisque la psychanalyse nous donne la théorie nécessaire pour y arriver. Considérant que l'objet de désir est l'Anneau, non Frodo, et que Sam se place en tant que gardien de Frodo, le porteur de l'Anneau, nous pouvons d'ores et déjà constater qu'il y a un déplacement certain entre la théorie psychanalytique et le modèle du livre. Tous désirent l'Anneau, pour des raisons différentes peut-être, mais néanmoins pour le garder près d'eux, en sécurité, soit hors de portée de l'ennemi (Frodo et Sam), soit à l'abri de la destruction (Gollum tout d'abord, puis Frodo). Le lien qui s'établit entre les trois personnages n'est donc pas familial, mais tient du désir commun de l'Anneau.

Examinons plus avant ces deux désirs opposés dont fait l'objet l'Anneau, puisque comme nous pouvons le constater, Frodo se retrouve à entretenir successivement les deux. Or, l'Œdipe ne nous permet pas de retrouver un quelconque changement dans le désir qu'entretient l'enfant pour le parent de sexe opposé, ou de même sexe dans le cas de l'Œdipe négatif, où l'enfant « veut posséder sexuellement le parent de même sexe et tuer le parent de sexe opposé » (*Dictionnaire*, p. 222). Fanti indique malgré tout qu'avec l'Œdipe complet, « l'enfant de trois à cinq ans est constamment tiraillé entre son Œdipe positif et son Œdipe négatif » (*Dictionnaire*, p. 222), mais encore, cette définition semble incomplète et ne colle pas *parfaitement* avec ce que nous dit l'œuvre, puisque Frodo tient le rôle du parent tiraillé entre ses deux désirs, et non celui de l'enfant.

L'objet pulsionnel de ce *Complexe de l'Anneau* n'est donc pas le parent ; c'est vers un objet extérieur à la cellule familiale que sont dirigés les désirs agressifs-sexuels. Un objet qui unit à la fois le désir de possession et de destruction, condensant ainsi l'Œdipe positif et négatif en un seul et unique « complexe », où l'ambivalence des désirs du porteur de l'Anneau est manifeste.

Peut-être pourrions-nous tenter une définition de ce complexe avant de pousser plus loin l'investigation, en empruntant la forme des définitions de Sylvio Fanti :

Complexe de l'Anneau :
Les parents et l'enfant symboliques

*entretiennent pour un objet pulsionnel
extérieur à la cellule familiale
des désirs agressifs-sexuels destructeurs et autodestructeurs*

Il ne s'agit bien sûr que d'une première définition, à partir de laquelle nous pourrions tout de même établir les bases du modèle propre à cette situation.

La manière dont se résout le *Complexe de l'Anneau* diffère également de l'Œdipe psychanalytique, puisque l'objet des désirs est détruit. Le meurtre est ainsi la réponse nécessaire à la résolution du *Complexe de l'Anneau*, sans quoi les porteurs ne sauraient être libérés de leurs désirs. En effet, l'Anneau est la *source* des pulsions et des désirs. Si cette source n'est pas détruite, c'est le Moi du porteur qui s'effacera et il ne restera, en fin de compte, qu'une coquille, invisible et vide, au service de la volonté de l'Anneau et de son maître.

Les désirs et les pulsions émanent ainsi d'un objet extérieur à la cellule familiale et ne semblent pas influencés par un quelconque complexe de castration, celui-ci étant remplacé par la nécessité de détruire l'objet pulsionnel, ce qui nécessite cette seconde définition pour compléter la première :

Complexe de l'Anneau :
*La résolution du complexe
passe obligatoirement
par la suppression-destruction
de l'objet pulsionnel*

Enfant et parents se retrouvent ainsi sur un même pied face aux pouvoirs de séduction de l'Anneau. Aucun des trois Hobbits ne semble en mesure de lui résister, peu importe le rôle qu'ils doivent occuper dans la cellule familiale. Il devient même évident que la famille ne joue plus qu'un rôle secondaire dans ce Complexe, l'autorité des parents n'étant plus une composante de l'équation permettant la résolution du conflit mis en scène. Il n'est même plus question de vouloir posséder sexuellement le parent du sexe opposé et de vouloir tuer celui du même sexe, comme en témoignent les rôles ambigus des parents, et ce, même si Frodo semble occuper davantage le rôle de la mère et Sam celui du père. En fait,

qu'importe le sexe du porteur de l'Anneau : c'est l'Anneau qui se retrouve au centre de toute la dynamique du complexe mis en scène dans l'œuvre. Il est à la fois la source et la cible des désirs.

Nous savons également que l'Œdipe sous-entend un désir sexuel de la part de l'enfant pour le parent de sexe opposé, ou de même sexe dans le cas de l'Œdipe négatif. Le désir de posséder l'Anneau peut-il quant à lui être qualifié de sexuel ? En considérant le symbole évidemment féminin de l'Anneau, que son porteur doit pénétrer de son doigt pour s'en approprier les pouvoirs, tout en *cédant* à ceux-ci, l'Anneau prend une connotation sexuelle indéniable. Considérons autrement cette symbolique un moment en examinant les origines de l'Anneau : il est un prolongement de l'esprit de Sauron et, en tant que tel, il est masculin. À moins d'y plaquer une interprétation *homosexualisante*, le Complexe de l'Anneau s'éloigne donc encore un peu plus de l'Œdipe et de ses origines sexuelles, plus encore lorsque nous prenons en compte l'influence que l'Anneau exerce sur son porteur pour susciter chez ce dernier le désir de le porter à son doigt.

Nous ne pouvons ainsi établir clairement que la cellule familiale composée des trois Hobbits soit marquée par des conflits strictement œdipiens. En fait, le modèle proposé par l'œuvre rejoint les différentes critiques qui ont pu être faites envers l'Œdipe, qui ramène tout au désir du parent de sexe opposé en délaissant peut-être certains éléments perturbateurs, entièrement extérieurs à la famille. L'Anneau prend ainsi le rôle d'un objet de « désir » externe que tous, dans la cellule familiale, désirent d'une manière ou d'une autre : pour le posséder ou le détruire.

Il serait peut-être possible de lier ce modèle à la situation vécue par un enfant adopté par des parents de même sexe. Dans ce cas, il faudrait cependant nier certains symboles associés à l'Anneau ou au fait que « l'enfant » adopté est plus âgé que ses parents. Néanmoins, un tel modèle démontrerait que Tolkien était en avance sur son époque !

5.3 DES INFLUENCES DE L'ANNEAU

En y regardant de plus près, nous remarquons que le désir n'émane pas du porteur, mais de l'Anneau lui-même, grand responsable des troubles qui assaillent l'esprit de ceux qui sont amenés à croiser son chemin. Il agit en effet activement pour susciter l'envie d'un porteur ou pour s'en échapper quand il en a terminé avec lui, ayant « soin de lui-même^{lxxxiv} » (*SDA*, p. 72) et s'assurant de retourner à son maître.

N'avez-vous pas écouté tout ce que j'ai dit ? Vous ne pensez pas à ce que vous dites. Mais pour ce qui était de le jeter, c'était manifestement mauvais. Ces Anneaux ont une façon d'être trouvés. Entre de mauvaises mains, il aurait pu faire beaucoup de mal. Plus que tout, il aurait pu tomber aux mains de l'Ennemi. En fait, ce serait certainement le cas; car cet Anneau est l'Unique, et l'Ennemi applique tout son pouvoir à le trouver ou à l'attirer à lui.^{lxxxv} (*SDA*, p. 77)

Ce faisant, l'Anneau devient cependant *prisonnier* du désir qu'il a implanté dans l'esprit de ses porteurs : Gollum poursuit l'Anneau inlassablement, malgré que celui-ci l'ait abandonné dans ses grottes pour rejoindre Bilbo de nombreuses années plus tôt. Sa dépendance s'est peut-être estompée avec le temps, mais le désir ancré dans son esprit, lui, ne l'a jamais véritablement quitté.

Son désir ardent de recouvrer l'Anneau domina sa crainte des Orques ou même de la lumière. Après un an ou deux, il quitta les montagnes. Quoiqu'encore lié par le désir de l'Anneau, voyez-vous, celui-ci ne le dévorait plus; il commençait à revenir un peu à la vie. Il se sentait vieux, terriblement vieux, et cependant moins timide, et il avait mortellement faim.^{lxxxvi} (*SDA*, p. 74)

Bilbo ressent également cet attrait irrésistible pour l'Anneau; peu après ses retrouvailles avec Frodo, plusieurs années après leur séparation dans le *Shire*, il demande à son filleul s'il l'a avec lui, ne pouvant « retenir [sa] curiosité^{lxxxvii} » (*SDA*, p. 258) et désirant revoir son anneau. C'est alors qu'il réalise son obsession : « Je comprends maintenant, dit-il. Rentre-le ! Je regrette, je regrette que tu aies été chargé de ce fardeau; je regrette tout.^{lxxxviii} » (*SDA*, p. 259)

Voilà qu'une fois détruit, l'Anneau ne suscite plus de désir chez Bilbo, qui quitte la Terre du Milieu sans même songer à l'objet, simplement heureux d'avoir « surpassé [...] le Vieux Touque » en âge. Détruit, l'Anneau ne peut plus exercer d'influence sur Bilbo, qui s'est délibérément débarrassé de l'objet, bien qu'il en garde des séquelles l'obligeant à quitter son foyer.

Frodo, pour sa part, conserve les graves blessures infligées par l'Anneau et doit également quitter la Terre du Milieu. Marqué physiquement (blessure à l'épaule, doigt arraché) et psychologiquement (mélancolie apparente), il ne peut plus demeurer dans le *Shire*, l'anneau l'ayant trop affaibli dans ce monde.

J'ai tenté de sauver la Comté, et elle l'a été, mais pas pour moi. Il doit souvent en être ainsi, Sam, quand les choses sont en danger : quelqu'un doit y renoncer, les perdre de façon que d'autres puissent les conserver. Mais tu es mon héritier : tout ce que j'avais et que j'aurais pu avoir, je te le laisse.^{lxxxix} (*SDA*, p. 1096)

Même détruit, il est ainsi possible que l'objet obsessionnel du modèle tolkienien continue d'exercer un certain pouvoir sur ses anciens porteurs. Gollum, mort en même temps que l'Anneau, symbolise qu'une rémission était impossible pour un cas aussi grave, son esprit mortellement blessé par son obsession. Frodo, pour sa part, a glissé à la toute fin sur la pente qui l'aurait mené à une existence comparable à celle de Gollum. Heureusement, ce dernier lui a évité un destin aussi funeste. Cet abandon à l'Anneau laisse cependant des marques sur Frodo; il ne s'est pas séparé de l'objet, on le lui a arraché, littéralement. Il en ressort diminué, comme en témoignent ses neuf doigts et son incapacité à apprécier pleinement son retour dans le *Shire*.

5.4 L'EUCATASTROPHE ET LA MORT

L'objet obsessionnel, même détruit, peut donc poursuivre son travail de destruction si son porteur a été profondément marqué du temps de son existence. Même *réglé*, le Complexe de l'Anneau n'en laisse pas moins des blessures, qui ne peuvent totalement

guérir chez ceux qui ont trop profondément souffert avant de s'en libérer. L'objet obsessionnel de ce complexe pourrait se définir ainsi :

Objet pulsionnel :

Objet et origine des désirs

Des membres de la cellule familiale symbolique

Qui exerce à différents degrés son influence

Même après la résolution du complexe

Nous ne guérissons donc pas des blessures vécues avant la résolution du Complexe : au mieux apprenons-nous à vivre avec elles et, peut-être, à grandir grâce à elles. Cette conclusion rappelle l'Eucatastrophe que Tolkien a théorisée dans son texte *On Fairy-stories*⁷⁴.

La consolation que procure le conte de fées, la joie que procure la fin heureuse, ou plus exactement, l'heureuse catastrophe, le « retournement » joyeux et soudain (car aucun conte de fées n'a réellement de fin) – cette joie, qui est l'une des choses que le conte de fées sait produire suprêmement bien, ne relève pas essentiellement de l'« évasion » ni de la « fuite ». Dans son décor de conte de fées (ou d'un autre monde), c'est une grâce soudaine et miraculeuse, dont on ne peut jamais compter qu'elle se produise deux fois. Elle ne nie pas l'existence de la dyscatastrophe, du chagrin et de l'échec, dont la possibilité est nécessaire à la joie de la délivrance : elle nie (en dépit de nombreuses preuves, si vous voulez) l'ultime défaite universelle et dans cette mesure, elle est *evangelium* [évangile], donnant un bref aperçu de la Joie, d'une Joie au-delà des remparts du monde, poignante comme le chagrin.⁷⁵

L'eucatastrophe suggère ainsi que les fins totalement heureuses ou malheureuses n'existent pas : la possibilité d'un échec est nécessaire à la joie ressentie lors du succès, comme la mort est nécessaire à l'appréciation de la vie. En cela, l'eucatastrophe diffère de l'*happy ending*, qui laisse les héros accomplir leur mission sans trop de conséquences et termine les histoires les plus tragiques sur une note des plus heureuses. L'eucatastrophe laisse plutôt place à la tristesse à la fin d'un récit, comme c'est le cas pour le *Seigneur des*

⁷⁴ J.R.R. Tolkien, *Tales from the Perilous Realm*, London, HarperCollinsPublishers, 2008.

⁷⁵ J.R.R. Tolkien, *Les monstres et les critiques et autres essais*, Paris, Christian Bourgois, chap. « Du conte de fée », 2006, p. 190.

Anneaux, alors que Frodo doit quitter la Terre du Milieu avec les elfes, Bilbo et Gandalf, malgré la victoire sur le mal. C'est le sacrifice qui a dû être consenti pour assurer la victoire des peuples libres de la Terre du Milieu : « quelqu'un doit y renoncer, les perdre de façon que d'autres puissent les conserver^{xc} » (*SDA*, p. 1096). La victoire du bien n'en est pas moins agréable, ni n'est-elle relativisée; elle n'était pas possible sans qu'un prix n'ait à être payé.

L'eucatastrophe s'impose ainsi d'elle-même comme un modèle psychanalytique propre à l'œuvre de Tolkien, pouvant cependant trouver des applications hors de son œuvre, dans la littérature, certes, et peut-être, éventuellement, dans la « vie réelle ». En effet, c'est dans son étude des contes de fées que Tolkien en est arrivé à théoriser l'eucatastrophe. Tentons de la transposer pour en faire un modèle psychanalytique :

Eucatastrophe :

*Impossibilité pour certaines personnes
de guérir pleinement et totalement
des blessures physiques et psychologiques
reçues au cours de leur vie*

Il ne s'agit pas d'un constat pessimiste, loin de là. La prise de conscience des conséquences irrévocables de l'aventure ne diminue aucunement la joie apportée par la victoire sur Sauron et ses sbires; elle nous amène tout simplement à réaliser l'existence du revers de la médaille pour mieux apprécier ce qui advient. Le départ de Frodo vient certes contrebalancer la vie merveilleuse qui s'ouvre à Sam, mais ce faisant, il nous fait d'autant plus apprécier ce qui arrive au courageux Hobbit. Frodo l'indique d'ailleurs à Sam juste avant de quitter pour l'Ouest :

On aura besoin partout de tes mains et de ta tête. Tu seras le Maire, évidemment, aussi longtemps que tu le voudras, et le plus fameux jardinier de l'Histoire; et tu liras des choses dans le Livre Rouge et perpétueras le souvenir de l'époque passée, de sorte que les gens se rappelleront le Grand Danger et n'en aimeront que davantage leur pays bien-aimé. Tout cela te maintiendra aussi occupé et aussi heureux qu'on peut l'être, tant que ta partie de l'Histoire continuera.^{xcii} (*SDA*, p. 1096. Nous soulignons.)

C'est en perpétuant le souvenir de l'Ombre, de ce qui aurait pu survenir en cas de défaite, que Tolkien croyait qu'il était possible de mieux apprécier la victoire et ce qui en découle. Comment, en effet, apprécier le jour sans la nuit ? C'est ce que l'eucatastrophe tend à nous enseigner, en quelque sorte.

Cette définition de l'eucatastrophe s'apparente également à la conception de la mort en micropsychanalyse; Fanti écrit en effet que la vie et la mort sont intimement liées, malgré leur caractère généralement opposé :

De même que la pulsion de vie ne peut être séparée de la pulsion de mort, la vie et la mort sont intimement liées. Et pour cause puisque les premiers soubresauts de vie-de mort proviennent de la pulsion de mort accouchant de la pulsion de vie. Toute manifestation vitale est donc mouvement-de-et-vers la mort qui, de son côté, sert de tremplin à la vie. (*L'homme*, p. 95)

L'eucatastrophe *applique* au conte de fées cette conception selon laquelle la vie est un *rebound* de la mort, sans laquelle il n'y aurait pas de vie. Elle permet de représenter ces deux conceptions généralement opposées (vie et mort) en montrant que l'une ne peut exister sans l'autre, et même que la vie *dépend* de la mort.

5.5 SAM, ENRACINE ET STABLE

Se pourrait-il qu'un des personnages puisse symboliser, à lui seul, la tendance voulant que la vie puisse naître de la mort ? Sam semble en effet être le seul des quatre Hobbits ayant porté l'Anneau à connaître une fin heureuse et même bien remplie. Il revient dans le *Shire*, il s'y marie avec la femme qu'il aime, a des enfants, devient Maire et contribue à réparer les torts apportés par Saruman et ses hommes. C'est d'ailleurs par son retour définitif à la maison que se termine le roman :

Mais Sam prit le chemin de Lézeau et il rentra ainsi par la Colline, comme le jour touchait une fois de plus à sa fin. Il continua, et il y avait une lumière jaune et du feu chez lui ; le repas du soir était prêt et on l'attendait. Rose l'entraîna à l'intérieur, l'installa dans son fauteuil et lui mit la petite Élanore sur les genoux.

Il respira profondément. « Eh bien, me voici de retour », dit-il.^{xcii} (*SDA*, p. 1098)

Pourquoi Sam est-il le seul des quatre Hobbits à avoir droit à ce retour, somme toute paisible, à cette fin eucatastrophique ? Frodo donne une réponse intéressante à cette question :

Bien que toi aussi tu aies été Porteur de l'Anneau, ne fût-ce qu'un court moment. Ton temps viendra peut-être. Ne sois pas triste, Sam. Tu ne peux être toujours déchiré en deux. Il te faudra être un et entier pendant de nombreuses années. Tu as tant d'objets de jouissance, tant de choses à être, et tant à faire.^{xciii} (*SDA*, p. 1096)

Sam n'a effectivement pas eu le même rapport à l'Anneau que Frodo, Bilbo ou Gollum. Il ne l'a que peu porté, l'a remis à Frodo sans résistance une fois son sauvetage accompli et a toujours été un support favorable pour l'accomplissement de la mission de Frodo, offrant visiblement son aide à son maître sans entretenir aucun désir de lui prendre l'objet : « Vous allez trouver l'Anneau très dangereux à présent, et très dur à porter. Si c'est une tâche trop pénible, je pourrais la partager avec vous, peut-être ?^{xciv} » (*SDA*, p. 972) En fin de compte, il portera de nouveau l'Anneau, indirectement seulement, puisqu'il portera son maître.

Comme Frodo s'accrochait à son dos, les bras lâchement passés autour de son cou, les jambes fermement serrées sous ses bras, Sam se remit sur ses pieds en chancelant ; et alors, à son grand étonnement, le fardeau lui parut léger. Il avait craint d'avoir à peine la force de soulever son maître seul, et il s'attendait, par-dessus le marché, à partager le terrible et écrasant poids du maudit Anneau. Mais il n'en était pas ainsi. Que ce fût du fait que Frodon était tellement épuisé par ses longues souffrances, par la blessure du poignard et la piqûre venimeuse, ainsi que par le chagrin, la peur et l'errance sans abri, ou que quelque don de force finale lui était accordé, Sam souleva Frodon sans plus de difficulté que s'il portait un enfant hobbit à dos dans quelque jeu sur les pelouses ou les champs de foin de la Comté. Il respira profondément et démarra.^{xcv} (*SDA*, p. 1003)

L'Anneau ne semble visiblement jamais être parvenu à s'immiscer pleinement dans l'esprit de ce Hobbit, « déchiré en deux » entre son amour pour le *Shire* et son amitié pour son maître. Ainsi déchiré, Sam n'en était pas moins le porteur le plus stable, puisqu'il

possédait des attaches dans le monde susceptibles de contrer les suggestions de l'Anneau; pourquoi en effet désirer le pouvoir quand un petit jardin, une petite maison, une épouse et des enfants suffisent à le rendre heureux et entier ?

5.6 LA SYMBOLIQUE DE L'ANNEAU : LE VIDE, LA MORT

Nous avons déjà établi, au chapitre deux, que l'Anneau est un objet associé au vide micropsychanalytique de par sa tendance à supprimer le Moi de son porteur pour le remplacer par sa propre volonté, en plus d'effacer toutes traces de son existence dans le monde, comme l'illustre la présence invisible des *Ringwraiths*. Ce faisant, l'Anneau, selon la micropsychanalyse, est une force pulsionnelle qui ramène le porteur à un état apparenté à la mort, ou encore, « ce qui pousse à la déstructuration, décomplexification, désorganisation, minéralisation, inorganisation, an-organisation » (*Dictionnaire*, p. 84-85). Il transforme son porteur en une coquille vide dans laquelle il déverse sa volonté.

Si Sam parvient à résister aux pouvoirs de l'Anneau, c'est justement en raison de toutes ces attaches dans le monde qui le divisent; son maître, sa mission, l'Ancien, Rosie, son amour de la nature, etc. Toutes ces attaches participent à rendre non avvenu tout retour au vide, à « annuler les effets de la pulsion de mort en poussant à la structuration, la complexification, l'organisation » (*Dictionnaire*, p. 85).

À l'opposé, Frodo est également déchiré en deux, mais d'une tout autre façon : il l'était entre sa condition de Hobbit libre et son rôle de plus en plus pénible de porteur lié à l'Anneau, celui-ci faisant peu à peu disparaître la condition première. Outre Bilbo, qui a quitté le *Shire* plusieurs années avant le début de son voyage, Frodo n'a pas de famille véritable, et ses attaches dans le *Shire* sont plutôt rares. Juste avant de quitter le *Shire*, il vend même *Bag End* à Lobelia, pour qui il n'a pourtant pas beaucoup d'estime.

Un soir d'été, une nouvelle étonnante parvint au Buisson de Lierre et au Dragon Vert. On oublia les Géants et autres mauvais présages aux frontières de la Comté pour des questions plus importantes : M. Frodon vendait Cul-de-Sac. En vérité c'était déjà fait... aux Sacquet de Besace !^{xvii}
(*SDA*, p. 84)

Cette demeure constituait sa dernière attache avec le pays des Hobbits, l'endroit où il avait grandi sous la férule du vieux Bilbo. Que lui reste-t-il pour l'inciter à revenir chez lui une fois sa mission remplie ? Quand Frodo tombe malade à son retour dans le *Shire*, on déclare d'ailleurs qu'il ne se remettra jamais du mal qui l'habite :

[Sam] était ainsi absent au début de Mars, et il ignora que Frodon avait été malade. Le treize de ce mois, le Père Chaumine trouva Frodon étendu sur son lit; il avait la main crispée sur une pierre blanche suspendue à une chaîne qu'il avait autour du cou, et il paraissait à demi perdu dans un songe.

« Il a disparu à jamais, disait-il, et maintenant tout est sombre et vide. »

Mais la crise passa, et quand Sam revint le vingt-cinq, Frodon remis, ne dit rien de lui-même.^{xcvii} (*SDA*, p. 1091)

Pourquoi Frodo est-il « vide » maintenant qu'il peut de nouveau s'établir paisiblement dans le *Shire*, sans plus avoir à songer à l'Anneau, à Sauron ni même à Saruman ? Il a pourtant acquis la reconnaissance de tous les peuples libres de la Terre du Milieu, pour lesquels il est désormais un véritable héros. Ces reconnaissances ne suffisent cependant pas à remplacer les racines perdues du Hobbit ni à lui infuser le désir de retrouver la vie qu'il connaissait avant d'entrer en possession de l'Anneau. Frodo a perdu cette partie de lui-même, l'Anneau l'ayant remplacée par sa volonté, ce qui a amené le Hobbit à s'abandonner complètement à lui au moment d'accomplir sa mission. Puisque l'Anneau est détruit, et ses pouvoirs avec lui, que reste-t-il à Frodo sinon un grand vide intérieur ? Isabelle Pantin utilise une expression fort intéressante pour exprimer cette incapacité qu'a Frodo de retourner dans le confort de sa vie passée : « Quant à Frodo, il était dès le départ un peu trop contemplatif pour un Hobbit, et l'Anneau achève d'en faire un *déraciné*⁷⁶ ».

Le terme « déraciné » nous semble particulièrement approprié à la situation psychique de Frodo, qui a perdu toutes ses attaches hobbitiennes au cours de son aventure,

⁷⁶ Isabelle Pantin, *Tolkien et ses légendes*, ouvr. cité, p. 185. Nous soulignons.

mis à part Sam. Sans l'Anneau, qui occupait de plus en plus d'espace dans son existence, il est désormais diminué, incomplet. Gollum a été détruit en même temps que l'Anneau pour cette raison : sans celui-ci, il n'était plus rien, puisque sa nature profonde de Hobbit était depuis longtemps disparue, remplacée par une obsession malade pour l'objet de ses désirs.

C'est pourquoi Frodo quitte la Terre du Milieu pour se diriger vers l'Ouest, là où se trouve Valinor, une forme de paradis dans la mythologie tolkiennienne qui n'est plus accessible que par les navires des Elfes, les seuls autorisés à emprunter la voie y menant :

Chez Tolkien, l'accès à ce monde devenu intermédiaire après la submersion de Númenor passe par la Voie Droite qu'empruntent les Elfes et à laquelle rêvent, parmi les Humains, les marins intrépides. Dans *Le livre des Contes perdus* sont évoqué[e]s d'autres voies, qui sont celles du sommeil et de la mort – Olórë Mallë, le Chemin des Rêves, qui permet d'accéder à la Chaumière des Jeux perdus, et Qalvanda, la Route de la Mort, qui mène aux Cavernes de Mandos Elfes et Humains par deux voies distinctes.⁷⁷

Il n'est pas clair, dans le *Legendarium*, de ce qui advient des Hobbits, mais nous pouvons supposer que, comme les Hommes, ils ne peuvent accéder à Valinor que par ces deux chemins spécifiques; la Voie Droite ne leur est pas permise. Frodo et Bilbo bénéficient donc d'un privilège en embarquant avec les Elfes à la fin du récit.

Frodon embrassa alors Merry et Pippin, et en dernier Sam, puis il monta à bord; les voiles furent hissées, le vent souffla, et, lentement, le navire s'en fut en glissant dans le long estuaire gris; et la lumière du verre de Galadriel que Frodon portait vacilla et disparut. Et le navire sortit en Haute Mer et passa vers l'Ouest, jusqu'à ce qu'enfin, par une nuit pluvieuse, Frodon sentît dans l'air une douce fragrance et entendît flotter sur l'eau un son de chants. Il lui sembla alors que, comme dans le rêve qu'il avait eu dans la maison de Bombadil, le rideau gris de la pluie se muait en verre argenté qui se repliait; et il vit des rivages blancs et, au-delà, un lointain pays verdoyant.^{xcviii} (*SDA*, p. 1097)

⁷⁷ Charles Ridoux, *Tolkien : le Chant du Monde*, ouvr. cité, p. 71.

En se rendant à Valinor, Frodo accède à un royaume *primaire*, béni par Illúvatar, le créateur du monde :

Mais Rúmil dit : « Illúvatar fut le premier commencement, et plus loin que cela la sagesse des Valar ou des Eldar ou des Hommes ne peut aller. »

« Qui était Illúvatar ? » dit Eriol. « Était-il les Dieux ? »

« Non, » dit Rúmil, « cela il n'était pas, parce qu'il les a fait. Illúvatar est le Seigneur pour l'Éternité qui demeure au-delà du monde; il l'a fait et il n'en provient pas ni n'en fait partie, mais il l'aime. »⁷⁸

C'est donc dans une terre bénie, une terre qui s'apparente au berceau du monde, que se rend Frodo, et donc, dans un endroit où il atteindra la plénitude à nouveau, à l'opposition complète du sort de Gollum, qui a chuté dans un abîme de flammes. Ce voyage était nécessaire au Hobbit pour lui éviter un sort semblable; il n'atteint pas Valinor par la mort, mais aux côtés des Elfes immortels et de Gandalf.

Quant à *Frodo* ou aux autres mortels, ils ne pouvaient rester en *Aman* qu'un laps de temps limité – qu'il soit bref ou long. Les *Valar* n'avaient pas le pouvoir ou le droit de leur conférer « l'immortalité ». Leur séjour était un « purgatoire », mais un de paix et de guérison et ils pourraient éventuellement mourir [*pass away*] (*mourir* selon leur désir et de leur propre gré) vers des destinations dont les Elfes n'avaient aucune connaissance.⁷⁹

Toute cette symbolique, mythologique dans l'œuvre, se transpose ainsi dans le modèle tolkienien, qui veut que toute fin soit eucatastrophique, incluant celle de Frodo.

⁷⁸ « But Rúmil said : 'Illúvatar was the first beginning, and beyond that no wisdom of the Valar or of the Eldar or of the Men can go.'
 'Who was Illúvatar ?' said Eriol. 'Was he of the Gods?'
 'Nay,' said Rúmil, 'that he was not, for he made them. Illúvatar is the Lord for Always who dwells beyond the world; who made it and is not of it or in it, but loves it.' ». J.R.R. Tolkien, *The History of Middle-Earth*, T.I, London, HarperCollinsPublishers, 2002, p. 49.

⁷⁹ « As for Frodo or other mortals, they could only dwell in Aman for a limited time – whether brief or long. The Valar had neither the power nor the right to confer 'immortality' upon them. Their sojourn was a 'purgatory', but one of peace and healing and they would eventually pass away (die at their own desire and of free will) to destinations of which the Elves knew nothing. ». J.R.R. Tolkien, *The letters of J.R.R. Tolkien*, ouvr. cité, p. 411. L'auteur souligne.

Même s'il doit quitter le *Shire*, il découvre un monde nouveau que le lecteur du *Seigneur des Anneaux* ne sera amené à découvrir qu'en explorant le *Silmarillion* et les autres textes du *legendarium*.

Un tel modèle ne retrouvera peut-être aucune opportunité d'application hors de la Terre du Milieu. Il serait cependant possible de l'appliquer et de l'enrichir en nous intéressant de près à d'autres personnages, notamment Boromir, Isildur, Galadriel et même Aragorn, qui réagissent tous de manières différentes à la proximité de l'Anneau Unique et de ses pouvoirs de suggestion.

5.7 GOLLUM/SMEAGOL : MORT/VIE

Quelques mots s'imposent sur Gollum, le plus curieux des quatre Hobbits ayant porté l'Anneau. Quelle leçon tirer de sa mort à la fin du voyage ? N'est-ce pas immoral, d'une certaine manière, de faire « mourir Gollum comme une bête sauvage⁸⁰ » comme l'écrit Smadja ?

Il nous faut tout d'abord rectifier l'interprétation quelque peu erronée de la critique : l'Anneau n'est un « trésor » que parce qu'il le veut ainsi et il engendre une dépendance si grande que ses porteurs en viennent à s'autodétruire. Le vol⁸¹ que Smadja identifie n'en est pas un, puisque c'est l'Anneau qui a abandonné Gollum pour rejoindre la main de Bilbo. La « fourberie » de ce dernier, qui, acculé au pied du mur et menacé d'être dévoré vivant par Gollum, n'arrive pas à trouver une énigme digne de ce nom et lance bêtement une question « Qu'ai-je dans ma poche ? », ressemble plutôt à l'expression soudaine d'une parole non réfléchie lancée sous le coup de l'anxiété. D'autant plus que la question n'était même pas destinée à Gollum :

« Qu'ai-je dans ma poche ? » dit-il tout haut.

⁸⁰ Isabelle Smadja, *Le Seigneur des Anneaux ou la tentation du mal*, ouvr. cité, p. 85.

⁸¹ « Argent, cupidité, possession, vol : tels seraient les maîtres mots de la quête de l'anneau ». Isabelle Smadja, *Le Seigneur des Anneaux ou la tentation du mal*, ouvr. cité, p. 92.

Il se parlait à lui-même, mais Gollum crut que c'était une devinette, et il fut terriblement démonté.^{xcix} (*Bilbo*, p. 101)

Pourquoi nier tout le mal que représente l'Anneau pour le rejeter sur Bilbo, Frodo et Sam ? Pourquoi faire de Gollum un « homme d'en bas⁸² » qui doit combattre la tyrannie de ceux qui l'accompagnent dans le périlleux voyage constituant l'intrigue centrale de l'œuvre ? À notre avis, le combat que doit mener Gollum est contre lui-même et, plus encore, contre les pouvoirs de l'Anneau, comme le démontre la résurgence de Sméagol lorsqu'il est pris en charge par Frodo et Sam. Son combat n'est, pour ainsi dire, pas étranger à celui que doit mener Frodo; son cas est cependant beaucoup plus désespéré, ne serait-ce qu'en raison de sa longue période d'exposition à l'Anneau.

Là où Gollum/Sméagol nous permet d'observer quelque chose de « nouveau », de différent, c'est dans la présence de ce que l'on pourrait identifier, à tort, comme une double personnalité. Comment séparer l'un de l'autre ? Gollum est Sméagol et Sméagol est Gollum; l'un représente cependant la proximité du psychisme avec le vide et l'autre sa capacité à s'en éloigner. Bayard se sert d'un cas similaire (et non pas identique, loin de là) pour illustrer l'originalité de son approche :

Car Hyde n'est pas seulement l'Autre de Jekyll, il est sa face noire, ou encore une figure du Mal. Et c'est alors une tout autre dimension qui se trouve organiser cette séparation interne, impossible chez Freud, dont les découpages ne laissent pas de place aux valeurs éthiques. Le Moi n'est plus séparé ici entre conscience et non-conscience, catégories inappropriées chez Stevenson, mais entre Bien et Mal [...] (*Litt. app.*, p. 73)

Il en va de même pour Gollum; nous ne pouvons diviser les aspects de sa personnalité, qui semblent plutôt participer à un seul et même mouvement de va-et-vient sur un axe ayant la vie et la mort à chaque extrémité. Par moment, le personnage est davantage affecté par Gollum, lorsqu'il rechute dans ses tentatives obsessionnelles de s'appropriier l'Anneau. À d'autres occasions, il redevient le vieux Sméagol, quand il retrouve Sam et Frodo endormis et que la vision semble le ramener à son état de Hobbit :

⁸² Isabelle Smadja, *Le Seigneur des Anneaux ou la tentation du mal*, ouvr. cité, p. 81.

Pendant un instant fugitif, si l'un des dormeurs l'avait observé, il aurait cru voir un vieux hobbit fatigué, tassé par les années qui l'avaient porté bien au-delà de son temps, au-delà des amis et de ceux de sa race, comme des champs et des ruisseaux de sa jeunesse, vieille chose pitoyable et affamée.^c (*SDA*, p. 767)

D'une certaine manière, Gollum/Sméagol illustre la pulsion de mort-de vie : Gollum est la représentation de la mort et Sméagol celle de la vie; la personnalité du personnage est constamment un mélange de ces deux extrêmes. Il nous offre une opportunité de théorisation particulière en étant le seul des personnages à nous présenter les deux facettes de sa personnalité sous deux noms différents.

L'extrémité « Gollum » est ainsi associée au travail de destruction de l'Anneau et se voit satisfaite lorsque Gollum s'abandonne justement à son pouvoir :

Là-dessus, au moment où ses yeux étaient levés pour contempler son butin, il fit un pas de trop, bascula, balança un moment sur le bord, puis, avec un cri, il tomba. Des profondeurs, monta son dernier gémissement *Trésor* et c'en fut fait de lui.^{c1} (*SDA*, p. 1009)

En cédant à son obsession, Gollum est détruit, physiquement et psychiquement, puisque l'Anneau parvient, à ce moment, à effacer les dernières traces de la volonté du Hobbit, Sméagol. Tolkien nous avertit peut-être ainsi qu'en cédant à nos désirs obsessionnels, c'est notre propre santé psychique et physique que nous mettons en danger. Ce faisant, il associe évidemment l'objet obsessionnel au vide, puisque l'obsession vient à surpasser notre propre volonté.

5.8 L'ANGOISSE DE LA PAGE BLANCHE, LE VIDE MELANCOLIQUE ET L'EUCATASTROPHE

Une fois terminé ce tour d'horizon de ce que l'œuvre semble apporter d'enseignements sous-jacents au divertissement qu'en apporte la lecture, il nous reste tout de même à nous questionner quant à l'ampleur de l'œuvre et au besoin grandissant qu'a eu l'auteur de perfectionner son univers imaginaire, de le rendre crédible à un tel point que sa réalité empiète sur la nôtre. Quelle est cette force qui a poussé Tolkien à écrire, réécrire et

annoter des pages et des pages, en parallèle de sa carrière universitaire grandement occupée ?

L'eucatastrophe, nous l'avons vu, suggère que la fin d'un conte ne peut être totalement heureuse, ni malheureuse; elle se doit de garder un caractère ambigu pour que la leçon soit retenue par ceux qui écouteront et intégreront le récit. Au-delà du texte, il y a cependant l'auteur, qui lui aussi doit composer avec l'ambiguïté d'une conclusion; la conclusion impossible d'une œuvre sans fin. Nous pourrions aisément associer l'écriture au besoin d'échapper au vide, d'échapper à la page blanche. Créer, écrire, remplir d'encre la froide page blanche narguant notre besoin d'exister, c'est faire acte de vie et coucher sur papier une parcelle de nous-mêmes pour que d'autres puissent nous lire et perpétuer ce que nous sommes, une tentative, un *essai* d'immortalité par la création d'un lien phylogénétique aux multiples possibilités; la perpétuation de la création dépend des lecteurs, critiques, chercheurs et autres amateurs du *legendarium*.

Nul doute que Tolkien a ressenti ce besoin de créer pour échapper au vide, affrontant son angoisse en créant de toutes pièces un monde imaginaire immortel, où des êtres sans âge campent une histoire dont la conclusion demeure ouverte vers d'autres récits et aventures. Terminer cette œuvre fut peut-être *eucatastrophique* pour Tolkien; la joie de terminer, après de très nombreuses années de réflexions et d'écriture, un livre riche en mythologies, personnages et symboles se retrouvant contrebalancée par l'angoisse de ne plus avoir rien à ajouter. La déroute est grande et Tolkien semble l'avoir combattue par un travail de correction acharné et continu, de même que par de nombreux, et vains, efforts afin de faire publier le *Silmarillion* de son vivant.

Posons-nous alors cette question : se pourrait-il que l'eucatastrophe soit une réponse à l'angoisse du vide, qu'elle soit, pour un créateur, une alternative à la mélancolie après une période de création particulièrement faste ? Cela semble du moins le cas pour Tolkien. Sachant qu'une fois le travail accompli, la quête terminée, quelle qu'en soit l'issue, la conclusion ne sera ni totalement triste ni totalement heureuse, l'eucatastrophe vient *relativiser* l'angoisse du vide. Elle suggère qu'une suite existe, que la conclusion du récit

ne signifie pas que celui-ci ne pourra poursuivre sa route ou qu'il ne sera pas possible d'y retourner pour l'enrichir de mille et une retouches et extensions; la fin est relativisée par cette possibilité d'une continuité de l'histoire, en dehors et au-delà de l'histoire.

Dans son essai sur les contes de fées, Tolkien écrivait qu'« aucun conte de fées n'a réellement de fin⁸³ »; il a entretenu l'idylle qui l'a transporté le temps de la création de son œuvre, en corrigeant et en enrichissant sans cesse son univers, essayant ainsi de lui refuser toute possibilité de se terminer. Humphrey Carpenter indique dans la biographie consacrée à Tolkien à quel point l'écriture et la recherche occupaient une place prépondérante dans la vie de l'auteur, si grande en fait que sa relation avec Edith, sa femme, semble en avoir quelque peu souffert.

Dans une certaine mesure, Ronald et Edith vivaient séparément sur Northmoor Road, dormant dans des lits différents et vivant à des heures différentes. Il travaillait tard, en partie parce qu'il manquait de temps durant le jour, mais aussi parce que ce n'était qu'une fois Edith au lit qu'il pouvait rester assis à son bureau sans interruption. Durant le jour, il ne pouvait travailler longtemps avant qu'elle ne l'appelle pour une quelconque tâche domestique, ou pour prendre le thé avec un ami. Ces interruptions fréquentes, en elles-mêmes des demandes compréhensibles d'Edith pour de l'affection et de l'attention, étaient des irritants pour lui, bien qu'il les tolérât patiemment.⁸⁴

Bien que cette vision soit quelque peu trop sombre pour être totalement plausible, son œuvre aura été pour lui ce qu'a été l'Anneau pour Frodo : à la fin, il n'aura su y échapper et c'est par la mort, le départ vers un rivage inconnu que les mortels ne peuvent atteindre que par la mort, qu'il en aura été libéré. Son œuvre était son objet obsessionnel : il cherchait

⁸³ J.R.R. Tolkien, *Les monstres et les citriques et autres essais*, ouvr. cité, p. 190.

⁸⁴ «To some extent Ronald and Edith lived separate lives at Northmoor Road, sleeping in different bedrooms and keeping different hours. He worked late, partly because he was short of time in the day, but also because it was not until she had gone to bed that he could stay at his desk without interruption. During the day he could not work for long before she summoned him to some domestic duty, or called him to come and have tea with a friend. These frequent interruptions, themselves no more than an understandable demand from Edith for affection and attention, were often an irritant to him, though he bore them patiently. » Humphrey Carpenter, *J.R.R. Tolkien : a biography*, ouvr. cite, p. 160.

toujours à y retourner pour ajouter une parole, une histoire, tout comme Niggle était obsédé par son arbre et la perfection de chacune de ses feuilles. Il ne le voit complété qu'une fois au « paradis ». Nous n'osons traduire ce passage, de peur d'en briser la magie :

Before him stood the Tree, his Tree, finished. If you could say that of a Tree that was alive, its leaves opening, its branches growing and bending in the wind that Niggle had so often felt or guessed, and had so often failed to catch. He gazed at the Tree, and slowly he lifted his arms and opened them wide.

'It's a gift!' he said. He was referring to his art, and also to the result; but he was using the word quite literally.

He went on looking at the Tree. All the leaves he had ever labored at were there, as he had imagined them rather than as he had made them; and there were others that had only budded in his mind, and many that might have budded, if only he had had time.⁸⁵

La manière dont Tolkien décrit la parenté de Sauron et de l'Anneau ouvre également sur une certaine réflexion à propos du lien que partage l'auteur avec son œuvre; un lien qui, s'il est brisé, expose l'auteur à un vide émotionnel énorme qui se répercutera sans aucun doute sur sa santé physique :

Il dirige un empire grandissant depuis sa grande tour sombre de Barad-dûr en Mordor, près de la Montagne de Feu, portant son Anneau Unique.

Mais pour accomplir cela, il dut laisser une grande part de son pouvoir vital [*inherent*] (un motif fréquent et très significatif dans les mythes et les contes de fées) passer dans l'Anneau Unique. Pendant qu'il le portait, son pouvoir sur la Terre était augmenté. Mais même s'il ne le portait pas, ce pouvoir existait et était « lié » à lui : il n'était pas « diminué ». À moins qu'un autre ne s'en emparât et en prenne possession. Si cela venait à arriver, le nouveau possesseur pourrait (s'il était suffisamment fort et héroïque de nature) défier Sauron, devenir maître de tout ce qu'il avait appris et fait depuis la création de l'Anneau Unique, et le renverser pour usurper sa place. [...] Il y avait une autre faiblesse : si l'Anneau Unique était « défait » [*unmade*], annihilé, alors son pouvoir serait dissous, Sauron

⁸⁵ J.R.R. Tolkien, *Tales from the Perilous Realm*, ouvr. cité, 2008, p. 303.

serait diminué au point de disparaître et il serait réduit à une ombre, au simple souvenir d'une volonté malveillante.⁸⁶

Loin de nous l'idée d'associer la symbolique ténébreuse de l'Anneau avec celle de l'œuvre; seul est considéré ici le *lien vital* reliant le créateur à sa création. Dépossédé de son œuvre, c'est d'une partie de lui-même dont l'auteur se voit privé, et si cette dernière est détruite, il est fort possible que l'écrivain soit voué à disparaître lui aussi, du moins symboliquement, et qu'il ne reste de lui qu'une « ombre », un « souvenir » flou. Pourquoi Tolkien a-t-il ainsi associé le travail de création au mal, à Sauron ? Ce serait ignorer la foule d'autres objets forgés par les Hommes et les Elfes qui viennent, dans la mythologie de la Terre du Milieu, aider les héros et faire bénéficier leur propriétaire de pouvoirs tout à fait sains. Pensons seulement à *Sting*, la courte épée de Bilbo, à Glamdring et Anduril, les épées de Gandalf et Aragorn, des objets de guerre, certes, mais qui ne servent qu'à défendre les peuples libres. La question du bien et du mal, chez Tolkien, est intrinsèquement liée au pouvoir et à l'utilisation de ce dernier. En ce sens, Tolkien tente de montrer qu'une arme forgée pour la guerre, avec des intentions maléfiques, aura de graves répercussions sur quiconque tente de l'utiliser, tout en démontrant que le créateur est intimement lié à sa création, qu'elle soit ou non maléfique.

Pour reprendre l'exemple de l'épée de Bilbo, nous ignorons tout de ses anciens propriétaires, qui l'ont peut-être utilisée à des fins tout aussi héroïques. Nous retenons seulement que Bilbo en est le propriétaire et qu'il la transmet à Frodo pour l'aider dans son

⁸⁶ « He rules a growing empire from the great dark tower of Barad-dûr in Mordor, near to the Mountain of Fire, wielding the One Ring.

But to achieve this he had been obliged to let a great part of his own inherent power (a frequent and very significant motive in myth and fairy-story) pass into the One Ring. While he wore it, his power on earth was actually enhanced. But even if he did not wear it, that power existed and was in 'rapport' with himself: he was not 'diminished'. Unless some other seized it and became possessed of it. If that happened, the new possessor could (if sufficiently strong and heroic by nature) challenge Sauron, become master of all he had learned of done since the making of the One Ring, and so overthrow him and usurp his place. [...] There was another weakness: if the One Ring was actually *unmade*, annihilated, then its power would be dissolved, Sauron's own being would be diminished to vanishing point, and he would be reduced to a shadow, a mere memory of malicious will ». J.R.R. Tolkien, *The letters of J.R.R. Tolkien*, ouvr. cité, p. 153. Nous traduisons.

aventure; ils se la sont *approprié*, et par le fait même, ont pris la place des anciens propriétaires. Outre la généralité d'une telle chose, nous constatons l'expression d'une certaine angoisse d'être dépossédé de sa création dans les propos de Tolkien, angoisse que Tolkien partageait certainement avec son personnage, bien que ce dernier soit manifestement maléfique.

Il y a ainsi deux angoisses chez Tolkien favorisant la mélancolie : celle de ne jamais terminer son œuvre, tant au début du processus créateur qu'à sa fin, et celle d'en être dépossédé. Toutes deux sont liées au vide, qui se manifeste devant la page blanche en premier, puis autour de l'œuvre, une fois celle-ci lancée dans le monde et hors de son contrôle. La réponse à la première n'est autre que l'écriture elle-même, ou le travail de réflexion et de recherche qui y mène. Pour la seconde angoisse, celle du vide *après* la création, la solution est plus complexe. Tolkien semble y avoir répondu par une réaction *eucatastrophique*, par le refus d'une conclusion heureuse ou malheureuse. Son œuvre est prête, mais il veut la corriger, l'améliorer, la faire grandir encore un peu et lui refuse sa fin. Pour que d'autres puissent y plonger et en bénéficier, il doit l'abandonner dans le monde.

Cette angoisse n'est pas si éloignée de l'angoisse qu'un parent peut ressentir en voyant grandir ses enfants. Ils prennent de plus en plus de distance, deviennent autonomes et affrontent le monde par leurs propres moyens, sous les yeux impuissants de leurs parents. Plusieurs repoussent le moment de la séparation qui survient entre l'enfance et l'adolescence et comprennent ou réagissent mal aux changements qui s'opèrent chez leur progéniture. D'une manière semblable, Tolkien repousse le moment où son « enfant », qu'il a conçu au cours de longues et parfois pénibles années d'écriture, deviendra « adulte » et indépendant de lui.

5.9 LES ENSEIGNEMENTS DE LA LITTÉRATURE APPLIQUÉE

La littérature appliquée à la psychanalyse ne prétend pas être un remplaçant de la psychanalyse, mais plutôt un complément, en cherchant constamment à l'améliorer par des modèles spécifiques à un auteur ou par des illustrations nouvelles de modèles déjà

existants. Dans ses heures les plus culottées et en de rares occasions, peut-être peut-elle s'élever au rang de compétitrice et prétendre à l'autonomie pleine et entière.

Dans ce chapitre, nous avons pu constater que l'œuvre d'un auteur, Tolkien en l'occurrence, peut être porteuse d'une réflexion sous-jacente sur la vie, la mort et ce qui motive les êtres humains à chercher le bonheur, pour eux-mêmes ou pour les autres. Il ne s'agit que d'un premier pas qui, nous l'espérons, donnera un jour lieu à un véritable marathon qui amènera les études littéraires à considérer les textes mille fois scrutés à la loupe d'un œil tout à fait différent : en donnant aux œuvres le droit de nous enseigner, certes, mais aussi de nous remettre en question en tant qu'humain, pour vibrer à nouveau à la lecture d'œuvres depuis longtemps refermées.

CHAPITRE 6

CONCLUSION GÉNÉRALE

6.1 L'ANGOISSE DE LA MORT

Nous avons vu que l'Anneau influence ses porteurs, au point de les aliéner et de les détruire dans ce qu'ils ont de plus intime, leur psychisme. L'objet les amène à un état de dépendance tel qu'ils doivent faire face à un dilemme en cul-de-sac : soit ils s'abandonnent aux pouvoirs de l'Anneau et deviennent des spectres, vidés de leur essence, comme les *Ringwraiths*, soit ils abandonnent l'Anneau et demeurent éternellement liés à lui, les blessures reçues ne guérissant jamais totalement, même après la destruction de l'objet. La part de l'esprit qui a disparu ou qui a été abîmée ne guérit pas ni ne renaît; elle n'est plus, remplacée par la volonté de l'Anneau.

Il a également été question de Sam, qui est parvenu à s'extirper pleinement de ce dilemme en étant le seul des quatre Hobbits à posséder un attachement certain à sa contrée, à conserver des racines empêchant son esprit de s'égarer dans les promesses vides faites par l'Anneau lors de son court contact avec lui. Son esprit, déjà divisé entre son amour pour Rosie qui l'attend à la maison et son amitié profonde avec Frodo, le protège, en quelque sorte, des effets pervers de l'Anneau. Il n'a rien à espérer du pouvoir qu'il fait miroiter dans son esprit puisqu'il peut déjà travailler la terre de ses mains pour en tirer de merveilleux fruits, lire et écrire comme le lui a enseigné Bilbo et faire preuve de courage devant l'adversité, courage qu'il manifeste lors de son voyage, mais qu'il semble posséder au plus profond de lui-même dès le début de l'histoire, déjà prêt à découvrir le monde et à voir les Elfes malgré sa nature de Hobbit un peu froussard :

- Debout Sam ! dit Gandalf. J'ai pensé à quelque chose de mieux que cela. Quelque chose qui vous fermera la bouche et vous punira convenablement d'avoir écouté. Vous allez partir avec M. Frodon !

- Moi, monsieur ! s'écria Sam, bondissant comme un chien invité à la promenade. Moi, aller voir des Elfes et tout ? Hourra! cria-t-il.

Et il fondit en larmes.^{cii} (*SDA*, p. 81-82)

Son esprit appartenant déjà à Rosie, à sa patrie et à son maître Frodo, l'Anneau n'a qu'une emprise partielle et approximative sur le brave Hobbit, qui parvient à abandonner l'Anneau sans même offrir de résistance; il n'a jamais développé pour lui d'envies ou de désirs, ses seuls envies et désirs étant de revenir chez lui et d'aider son maître à accomplir sa mission, celle de détruire l'Anneau. Au fond de lui-même, cet objectif ne l'a jamais quitté, puisque ce n'était qu'en l'atteignant qu'il pouvait revenir chez lui.

Quant à Gollum, sa dépendance à l'Anneau était tellement grande et son esprit à ce point dominé par lui qu'il ne pouvait exister une fois l'objet détruit. Tolkien le fait donc disparaître au même moment, alors qu'il retrouvait l'objet de son obsession et atteignait le point de non-retour marquant la disparition totale de sa volonté, remplacée par celle de l'Anneau. S'il n'était pas tombé dans les flammes de la Montagne du Destin, Gollum serait, sans aucun doute, devenu un spectre de l'Anneau, moindre que les *Ringwraiths*, son pouvoir n'ayant jamais été aussi grand que le leur.

Dans la conclusion de son livre *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, Vincent Ferré écrit que le *Seigneur des Anneaux* est, « au moins fictivement, le livre d'un mort, puisque Frodo – blessé à plusieurs reprises – ne peut demeurer avec les vivants, mais doit quitter la Terre du Milieu⁸⁷ ». Nous dirions, pour notre part, que le *Seigneur des Anneaux* est, plus que le livre d'un mort, un livre sur le vide, omniprésent et oppressant, qui englobe la mort, la destruction, mais aussi l'autodestruction. Un livre qui projette le lecteur dans un univers tout aussi étrange à ses yeux qu'à ceux des Hobbits, avec qui il voyage en la Terre du Milieu et y rencontre nombre de créatures étranges et merveilleuses, telles que

⁸⁷ Vincent Ferré, *Tolkien : sur les rivages de la Terre du Milieu*, ouvr. cité, p. 293.

les Ents, les Elfes ou l'Homme-Saule⁸⁸. En permettant de voir la Terre du Milieu par les yeux de personnages tout aussi naïfs que ceux des lecteurs, Tolkien a créé un contexte de rencontre favorable entre les conflits fictionnels et les conflits réels. La mort n'est-elle pas tout aussi réelle pour le lecteur que pour les personnages ?

Ce faisant, toute la réflexion entourant les pouvoirs de l'Anneau parvient au lecteur, non comme une simple fiction, mais comme un questionnement existentiel. Tout comme Frodo, le lecteur devra, un jour ou l'autre, affronter un désir risquant de le pervertir au point de le marquer à jamais. S'il veut éviter un destin tout aussi funeste que celui qu'a connu Gollum, le lecteur doit éviter de s'abandonner à ce désir et développer des mécanismes de défense pour assurer la survie et l'idéalisation de son Moi. En clair, le lecteur doit forger son Surmoi, gardien de la « conscience morale » de l'individu :

Au point de vue fonctionnel, le surmoi caricature l'idéal du moi : soit dans le sens d'un perfectionnisme censorial qui favorise la sublimation soit, surtout, dans le sens de la conscience morale. (*Dictionnaire*, p. 177)

En clair, la lecture du *Seigneur des Anneaux* de Tolkien n'est pas qu'un divertissement profondément et intellectuellement enrichissant, tant du point de vue de la langue que de la recherche stylistique ou mythologique. Le livre possède le potentiel de révéler certains des conflits les plus existentiels affectant nos vies, en forçant le lecteur à affronter ses angoisses les plus primaires : la mort et le vide. Paradoxalement, c'est dans un ouvrage à l'apparence sans fin, dont de multiples ouvrages enrichissent l'univers fictionnel, que le lecteur rencontre le vide dans ce qu'il a de plus éprouvant, soit dans une oeuvre que l'auteur a constamment enrichie en remplissant encore et encore des pages de notes manuscrites qui nous sont parvenues au fil des années dans la série des douze tomes de *History of Middle-Earth*, grâce auxquels nous constatons que l'auteur avait un grand besoin de se réaliser, au même titre que le peintre Niggle du conte « Leaf by Niggle »⁸⁹, si attardé

⁸⁸ « -Comment ? s'écria Tom Bombadil, sautant en l'air. Le vieil Homme-Saule ? Ce n'est que cela, hé ? Ce serait vite arrangé. Je connais l'air qu'il lui faut. Ce vieux grison d'Homme-Saule ». J.R.R. Tolkien, *Le Seigneur des Anneaux*, ouvr. cité, p. 141.

⁸⁹ J.R.R. Tolkien, *Tales from the Perilous Realm*, ouvr. cité, p. 285.

à peindre parfaitement la moindre des feuilles d'un arbre qu'il n'est jamais parvenu à le terminer.

« Leaf by Niggle » se termine comme une comédie, une « Divine comédie » même, à plusieurs niveaux. Mais alors qu'il semble se diriger vers la « Divine comédie », il incorpore et naît d'un sentiment bien terre-à-terre : l'échec, l'anxiété et la frustration.⁹⁰

Ayant connu lui-même les angoisses du vide et ressentit le besoin de le combler par la création d'un riche univers fictionnel, pour doter, disait-il, son pays de mythes et de légendes, mais surtout sans doute, pour combler son propre besoin de ces mythes et légendes, il n'est pas surprenant que Tolkien soit parvenu à transmettre ses propres angoisses à ses personnages, qui font ainsi face aux mêmes conflits que leur créateur. L'Anneau, l'obsession de nos Hobbits l'ayant porté, n'est pas si éloignée de l'angoissante page blanche qui, si nous ne la comblons pas, finit par avoir raison de nous.

6.2 L'ANNEAU ET SES MODELES PSYCHIQUES

La littérature appliquée à la psychanalyse de Pierre Bayard nous a permis d'envisager certaines théories mises de l'avant dans les chapitres deux et trois de ce mémoire d'un point de vue différent, sans doute influencé par notre propre vision des choses. Il n'est pas faux de dire, après tout, que la littérature appliquée découle d'une lecture bien personnelle et qu'en ce sens, elle entraînera des conclusions différentes d'un lecteur à l'autre. Néanmoins, notre travail avec la méthodologie de Bayard aura permis de constater que les modèles micropsychanalytiques du vide et de l'agressivité élaborés par Sylvio Fanti retrouvent chez Tolkien de nouvelles formes de représentation, le vide étant notamment associé à l'Anneau et l'agressivité à ses pouvoirs engendrant l'autodestruction du Moi de son porteur.

L'Œdipe, quant à lui, bien qu'il retrouve une place dans la famille composée de Frodo, Sam et Gollum, ne convient plus lorsqu'on tente de faire le travail d'analyse inverse

⁹⁰ « 'Leaf by Niggle' ends as a comedy, even a 'divine comedy', on more levels than one. But while it looks forward to 'divine comedy' it incorporates and springs from a sense of earthly tragedy: failure, anxiety, and frustration ». Tom Shippey, J.R.R. *Tolkien : Author of the Century*, ouvr. cite, p. 277.

et de retrouver la famille dans l'Œdipe : celui-ci ne parvient pas à expliquer que l'objet obsessionnel est hors de la cellule familiale et qu'il est la cible des désirs de tous les membres de la petite famille. Et comment expliquer, autrement que par un nouveau modèle, que l'enfant soit plus âgé que ses parents, et que ceux-ci ne sont, en vérité, que symboliquement placés dans ces rôles en premier lieu par l'enfant, tout aussi symbolique ? L'Œdipe ne peut expliquer cette situation très particulière, et peut-être même unique à l'œuvre de J.R.R. Tolkien. En ce sens, le modèle établi par le livre ne retrouvera peut-être jamais une possibilité d'application ailleurs que dans sa propre diégèse.

Il ne reste plus qu'à élargir le sujet de l'étude pour englober les autres personnages, qui ne sont jamais totalement coupés des pouvoirs de l'Anneau et qui possèdent tous, à leur façon, une manière de concevoir le monde qui mériterait que nous nous y attardions pour compléter cette trop courte exploration de l'œuvre.

6.3 EN CONCLUSION ?

Un constat s'impose, alors que nous nous apprêtons à déposer notre plume et à retourner explorer la littérature, en quête des nouveaux trésors que fait miroiter la littérature appliquée à la psychanalyse : les conclusions tirées dans ce mémoire grâce à l'application de l'œuvre de Tolkien aux théories de Freud et Fanti ne passeront peut-être jamais le test de la réalité et elles risquent fort de demeurer à jamais confinées dans les pages écrites par l'auteur.

Pourtant, ce constat est loin de nous plonger dans un état de profonde mélancolie, au contraire. Grâce à la littérature appliquée, nous avons redécouvert la Terre du Milieu et ses habitants, dans un parcours exploratoire qui, malgré son caractère très individuel, pourra, nous en sommes persuadé, retrouver des échos chez d'autres lecteurs de l'univers créé par Tolkien. Les critiques que ne manquera pas d'attirer sur lui ce mémoire ne sauront faire totalement taire la voie nouvelle qui s'est élevée de l'œuvre à l'aide de notre analyse puisqu'elle retrouvera toujours un écho dans notre lecture du *Seigneur des Anneaux* et des aventures de ses habitants, grâce auxquels nous avons pu réfléchir un peu plus sur les

théories de la psychanalyse qui nous tiennent à cœur, mais également sur notre propre vide, que nous avons tenté de combler avec ce mémoire.

Que cet essai de créer quelque chose de nouveau demeure à jamais perdu dans le vide ou qu'il parvienne à engendrer de nouveaux échos n'est pas si important, après tout, du moment où nous avons enfin retrouvé le plaisir longtemps égaré de la lecture dans ce qu'elle a de plus intime; confortablement callé dans notre fauteuil, l'œuvre sur les genoux, à voyager en compagnie de Hobbits dans un univers qui ne cesse de nous en apprendre, sur le monde et sur nous-même.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Corpus

ANDERSON, Douglas A., *The annotated Hobbit*, London, HarperCollinsPublishers, 2003.

TOLKIEN, J.R.R., *Bilbo le hobbit*, Paris, Hachette, coll. « Le livre de poche », 1980.

TOLKIEN, J.R.R., *Le Seigneur des Anneaux*, Paris, Pocket, 1972.

TOLKIEN, J.R.R., *The Hobbit*, New-York, Boston, Houghton Mifflin Company, 2007.

TOLKIEN, J.R.R., *The Lord of the Rings 50th Anniversary Edition*, Boston, Houghton Mifflin Company, 2004.

Corpus complémentaire

TOLKIEN, J.R.R., *Contes et légendes inachevés*, Paris, Pocket junior, 1996.

TOLKIEN, J.R.R., *Faërie*, Paris, Pocket, 1974.

TOLKIEN, J.R.R., *Le Silmarillion*, Paris, Pocket, 1978.

TOLKIEN, J.R.R., *Les aventures de Tom Bombadil*, Paris, Pocket, 1975.

TOLKIEN, J.R.R., *Les monstres et les critiques et autres essais*, Paris, Christian Bourgois, 2006.

TOLKIEN, J.R.R., *Letters from Father Christmas*, New York, Houghton Mifflin Company, 2004.

TOLKIEN, J.R.R., *Monsieur Merveille*, Paris, La Mercurie, 2008.

TOLKIEN, J.R.R., *Tales from the Perilous Realm*, London, HarperCollinsPublishers, 2008.

TOLKIEN, J.R.R., *The History of Middle-Earth*, T.I, London, HarperCollinsPublishers, 2002.

TOLKIEN, J.R.R., *The History of Middle-Earth*, T.II, London, HarperCollinsPublishers, 2002.

TOLKIEN, J.R.R., *The History of Middle-Earth*, T.III, London, HarperCollinsPublishers, 2002.

TOLKIEN, J.R.R., *The Legend of Sigur and Gudrun*, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2009.

TOLKIEN, J.R.R., *The letters of J.R.R. Tolkien*, London, HarperCollinsPublishers, 2006.

Références sur la psychanalyse et la micropsychanalyse

BARRAUD, Henri-Jean, *Freud et Janet*, Toulouse, Edouard Privat, coll. « Bibliothèque de psychologie clinique », 1971.

BAUDOIN, Charles, *L'âme enfantine et la psychanalyse*, Neuchatel, Éditions Delachaux et Niestlé, coll. « Actualités pédagogiques et psychologiques », 1964.

BETTELHEIM, Bruno, *Psychanalyse des contes de fées*, Paris, Robert Laffont, coll. « Pocket », 2007.

CHEMAMA, Roland, *Psychanalyse*, Paris, Larousse, coll. « Textes essentiels », 1993.

CIFALO, Mireille, *Freud pédagogue ?*, Paris, InterÉditions, coll. « L'analyse au singulier », 1982.

CODONI, Pierre, *Micropsychanalyse*, Le Bouscat Cédex, L'esprit du temps, coll. « Le monde psy », 2007.

FANTI, Sylvio, *Après avoir...*, Paris, Buchet/Chastel, coll. « Récit », 1998.

FANTI, Sylvio, *Dictionnaire pratique de la psychanalyse et de la micropsychanalyse*, Paris, Buchet & Chastel, 1983.

FANTI, Sylvio, *L'homme en micropsychanalyse*, Paris, Buchet/Chastel, 1988.

FREUD, Anna, *Le Moi et les mécanismes de défense*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1969.

- FREUD, Sigmund, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1966.
- FREUD, Sigmund, *Délire et rêves dans la « Gradiva » de Jensen*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971.
- FREUD, Sigmund, *Essais de psychanalyse*, Paris, Éditions Payot, coll. « Petite bibliothèque Payot », 1966.
- FREUD, Sigmund, *Introduction à la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1992.
- FREUD, Sigmund, *L'interprétation des rêves*, Paris, Presses universitaires de France, 1987.
- FREUD, Sigmund, *La naissance de la psychanalyse : Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plan (1887-1902)*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 1969.
- FREUD, Sigmund, *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1983.
- FREUD, Sigmund, *Le rêve et son interprétation*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1986.
- FREUD, Sigmund, *Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1971.
- FREUD, Sigmund, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1971.
- FREUD, Sigmund, *The Interpretation of Dreams*, New York, Oxford University Press, coll. « Oxford World's Classics », 2008.
- FREUD, Sigmund, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard 1962.
- HALL, Calvin S., *L'A.B.C. de la psychologie freudienne*, Paris, Éditions Montaigne, 1957.
- HAMON, Marie-Christine, *Pourquoi les femmes aiment-elles les hommes ?*, Paris, Seuil, coll. « Champ freudien », 1992.
- JUNG, Carl Gustav, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1964.

JUNG, Carl Gustav & KERÉNYI, Charles, *Introduction à l'essence de la mythologie*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2001.

JUNG, Carl Gustav, *Ma vie*, Paris, Gallimard, 1973.

KARDINER, Abram, *Mon analyse avec Freud*, Paris, Pierre Belfond, coll. « Documents pour l'analyse », 1978.

LAPLANCHE, Jean & PONTALIS, J.-B., *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.

MANNONI, Octave, *Freud*, Paris, Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1968.

M'UZAN, Michel de, *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977.

NASIO, Juan-David, *Enseignement de 7 concepts cruciaux de la psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 2008.

PONTALIS, J.-B., *Entre le rêve et la douleur*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1977.

ROBERT, Marthe, *La révolution psychanalytique*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1989.

ROBERT, Marthe, *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, Paris, 1972.

VAN RILLAER, Jacques, *Les illusions de la psychanalyse*, Sprimont, Pierre Mardaga, coll. « Psychologie et sciences humaines », 1980.

VENNES, Gaston, *Inconscient freudien et problèmes de liberté*, Trois-Rivières, Éditions du bien public, 1960.

VON FRANZ, Marie-Louise, *L'interprétation des contes de fées*, Paris, Albin Michel, 1995.

Références méthodologiques

BAYARD, Pierre, *Comment améliorer les œuvres ratées ?*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2000.

BAYARD, Pierre, *Le plagiat par anticipation*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2009.

BAYARD, Pierre, *Peut-on appliquer la littérature à la psychanalyse ?*, Paris, Les Éditions de Minuit, coll. « Paradoxe », 2004.

Ouvrages critiques sur J.R.R. Tolkien et son oeuvre

ANDERSON, Douglas A., DROUT, Michael D.C. et FLIEGER, Verlyn, *Tolkien Studies*, Morgantown, West Virginia University Press, vol. 1 à 5, 2004 à 2008, disponibles sur *Project Muse*, <http://muse.jhu.edu> [en ligne].

BAHADORI, S., SKURNIK, N., AILAM, L., HACHE, E. et HOUILLON, P., « Tolkien, Sauron et le nom du père. Une analyse psychopathologique du Seigneur des anneaux », *Annales médico-psychologiques*, Paris, Elsevier, vol. 165, n°4, 2007, p. 282 à 289.

BOYD, Ian (dir.), « J.R.R. Tolkien, Mythos and Modernity in Middle-Earth », *The Chesterson Review*, South Orange, G.K. Chesterson Institute, vol. 28, n°. 1 et 2, 2002.

CARPENTER, Humphrey, *J.R.R. Tolkien : a biography*, New-York, Houghton Mifflin Company, 2000.

CARRUTHERS, Leo, *Tolkien et le Moyen Âge*, Paris, CNRS Éditions, 2007.

DURIEZ, Colin, *Tolkien and C.S. Lewis : The Gift of Friendship*, New Jersey, HiddenSpring, 2003.

FERRÉ, Vincent, *Tolkien : Sur les rivages de la terre du milieu*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2002.

FERRÉ, Vincent (dir.), *Tolkien, trente ans après (1973-2003)*, Paris, Christian Bourgois Éditeur, 2004.

FERRÉ, Vincent, *Pour Tolkien*, <http://www.pourtolkien.fr> [en ligne].

GILLIVER, Peter, MARSHALL, Jeremy & WEINER, Edmund, *The ring of words: Tolkien and the Oxford English Dictionary*, New-York, Oxford University Press inc., 2006.

GREEN, William H., *The Hobbit : A Journey into Maturity*, New York, Twayne Publishers, coll. « Twayne masterwork studies », 1995.

OBERTINO J., « Moria and Hades: underworld journeys in Tolkien and Virgil », *Comparative literature studies*, University Park, Pennsylvania State University Press, vol. 30, n°2, 1993, p. 153-169.

O'NEIL, Timothy R., *The Individuated Hobbit : Jung, Tolkien and the Archetypes of Middle-earth*, London, Thames and Hudson, 1979.

PANTIN, Isabelle, *Tolkien et ses légendes, Une expérience en fiction*, Paris, CNRS Éditions, 2009.

RATELIFF, John D., *Mr. Baggins*, New-York, Houghton Mifflin Company, 2007.

RIDOUX, Charles, *Tolkien : Le chant du monde*, Amiens Cédex, Encrage, coll. « Travaux bis », 2004.

SHIPPEY, Tom, *The Road to Middle-Earth*, New York, Houghton Mifflin Harcourt, 2003.

SHIPPEY, Tom, *J.R.R. Tolkien : Author of the Century*, London, HarperCollinsPublishers, 2000.

SMADJA, Isabelle, *Le Seigneur des Anneaux ou la tentation du mal*, Paris, Presses universitaires de France, 2002.

TUCEV, Natasa, « The knife, the sting and the tooth : manifestations of shadow in *The Lord of the Rings* », *Linguistics and Literature*, Nis, University of Nis, vol. 3, n° 1, 2004, p. 111-121.

Références complémentaires

BAUDOU, Jacques, *La Fantasy*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Que sais-je ? », 2005.

BEARD, Henry N. & KENNEY, Douglas C., *Lords of the ringards*, Paris, Bragelonne, 2003.

BOSLEY, Keith (traduction), *The Kalevala*, New York, Oxford classics, 2008.

FOCKEU, Cédric, *JRRVF*, <http://www.jrrvf.com/haut.shtml> [en ligne].

MOORCOCK, Michael, *Wizardry & Wild Romance: A study of Epic Fantasy*, Austin, MonkeyBrain, 2004.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Phidal, coll. « Classiques français », 1995.

STEIMBERG, Alejo G., « Du gothique au fantastique gothique et à la Gothic Fantasy : parcours du genre au style », *Séminaire d'Histoire Littéraire: La naissance du fantastique en Europe – Histoire et Théorie*, Université de Extremadura, 2004, <http://www2.lingue.unibo.it/dese/didactique/travaux/travauxfantastique.htm> [en ligne].

THAON, Marcel, KLEIN, Gérard, GOIMARD, Jacques, TOBIE, Nathan et Bernabeu, Ednita, *Science-fiction et psychanalyse, L'imaginaire social de la S.F.*, Paris, Dunod, 1986.

The Encyclopedia of Arda, <http://www.glyphweb.com/arda/> [en ligne].

The Tolkien Society, <http://www.tolkiensociety.org/index.html> [en ligne].

Tolkiendil, <http://www.tolkiendil.com> [en ligne].

ANNEXE I – LES CITATIONS ORIGINALES DU LORD OF THE RINGS ET DU HOBBIT

Vous trouverez ci-dessous l'ensemble des citations en langue originale provenant de *The Annotated Hobbit* et de *The Lord of the Rings : 50th anniversary edition*.

ⁱ 'Do not tempt me! For I do not wish to become like the Dark Lord himself. Yet the way of the Ring to my heart is by pity, pity for weakness and the desire of strength to do good. Do not tempt me! I dare not take it, not even to keep it safe, unused. The wish to wield it would be too great for my strength. I shall have such need of it. Great perils lie before me.' (*LOTR*, p. 61)

ⁱⁱ She lifted up her hand and from the ring that she wore there issued a great light that illuminated her alone and left all else dark. She stood before Frodo seeming now tall beyond measurement, and beautiful beyond enduring, terrible and worshipful. Then she let her hand fall, and the light faded, and suddenly she laughed again, and lo! she was shrunken: a slender elf-woman, clad in simple white, whose gentle voice was soft and sad.

'I pass the test,' she said. 'I will diminish, and go into the West, and remain Galadriel.' (*LOTR*, p. 366)

ⁱⁱⁱ 'You ought to begin to understand, Frodo, after all you have heard,' said Gandalf. 'He hated it and loved it, as he hated and loved himself. He could not get rid of it. He had no will left in the matter.' (*LOTR*, p. 55)

^{iv} 'Nine he gave to Mortal Men, proud and great, and so ensnared them. Long ago they fell under the dominion of the One, most terrible servants. Long ago. It is many year since the Nine walked abroad.' (*LOTR*, p. 51)

^v 'The Three, fairest of all, the Elf-lords hid from him, and his hand never touched them or sullied them.' (*LOTR*, p. 51)

^{vi} 'Éowyn! Éowyn!' cried Merry. Then tottering, struggling up, with her last strength she drove her sword between crown and mantle, as the great shoulders bowed before her. The sword broke sparkling into many shards. The crown rolled away with a clang. Éowyn fell forward upon her fallen foe. But lo! the mantle and hauberk were empty. Shapeless they lay now on the ground, torn and tumbled; and a cry went up into the shuddering air, and faded to a shrill wailing, passing with the wind, a voice bodiless and thin that died, and was swallowed up, and was never heard again in that age of this world. (*LOTR*, p. 842)

^{vii} The Nazgûl came again, and as their Dark Lord now grew and put forth his strength, so their voices, which uttered only his will and his malice, were filled with evil and horror. Ever they circled above the City, like vultures that expect their fill of doomed men's flesh. Out of sight and shot they flew, and yet were ever

present, and their deadly voices rend the air. More unbearable they became, not less, at each new cry. At length even the stout-hearted would fling themselves to the ground as the hidden menace passed over them, or while into their minds a blackness came, and they thought no more of war; but only of hiding and of crawling, and of death. (*LOTR*, p. 823)

^{viii} ‘He had a friend called Déagol, of similar sort, sharper-eyed but not so quick and strong. On a time they took a boat and went down the Gladden Fields, where there were great beds of iris and flowering reeds. There Sméagol got out and went nosing about the banks but Déagol sat in the boat and fished. Suddenly a great fish took his hook, and before he knew where he was, he was dragged out and down into the water, to the bottom. Then he let go of his line, for he thought he saw something shining in the river-bed; and holding his breath he grabbed at it.’ (*LOTR*, p. 53)

^{ix} ‘Oh, are you indeed, my love,’ said Sméagol; and he caught Déagol by the throat and strangled him, because the gold looked so bright and beautiful. Then he put the ring on his finger.’ (*LOTR*, P. 53)

^x ‘No one ever found out what had become of Déagol; he was murdered far from home, and his body was cunningly hidden.’ (*LOTR*, 53)

^{xi} ‘He took to thieving, and going about muttering to himself, and gurgling in his throat. So they called him Gollum[...].’ (*LOTR*, p. 53)

^{xii} ‘A mortal, Frodo, who keeps one of the Great Rings, does not die, but he does not grow or obtain more life, he merely continues, until at last every minute is weariness. And if he often uses the Ring to make himself invisible, he fades: he becomes in the end invisible permanently, and walks in the twilight under the eye of the Dark Power that rules the Rings. Yes, sooner or later – later, if he is strong of well-meaning to begin with, but neither strength nor good purpose will last – sooner or later the Dark Power will devour him.’ (*LOTR*, p. 47)

^{xiii} ‘Do not tempt me! For I do not wish to become like the Dark Lord himself.’ (*LOTR*, p. 61)

^{xiv} ‘A Ring of Power looks after himself, Frodo. *It* may slip off treacherously, but its keeper never abandons it. At most he plays with the idea of handing it on to someone else’s care – and that only at an early stage, when it first begins to grip. But as far as I know Bilbo alone in history has ever gone beyond playing, and really done it. He needed all my help, too. And even so he would never have just forsaken it, or cast it aside. It was not Gollum, Frodo, but the Ring itself that decided things. The Ring left *him*.’ (*LOTR*, p. 55)

^{xv} ‘Clearly the ring had an unwholesome power that set to work on its keeper at once.’ (*LOTR*, p. 48)

^{xvi} ‘Perhaps we grows strong, stronger than Wraiths. Lord Sméagol? Gollum the Great? The Gollum!’ (*LOTR*, p. 633).

^{xvii} ‘All the “great secrets” under the mountains had turned out to be just empty night: there was nothing more to find out, nothing worth doing, only nasty furtive eating and resentful remembering. He was altogether wretched. He hated the dark, and the hated light more: he hated everything, and the Ring most of all.’ (*LOTR*, p. 55)

^{xviii} From that time on Sam thought that he sensed a change in Gollum again. He was more fawning and would-be friendly; but Sam surprised some strange looks in his eyes at times, especially towards Frodo; and he went back more and more into his old manner of speaking. (*LOTR*, p. 630)

^{xix} ‘Pity? It was Pity that stayed his hand. Pity, and Mercy; not to strike without need. And he has been well rewarded, Frodo. Be sure that he took so little hurt from the evil, and escaped in the end, because he began his ownership of the Ring so. With Pity.’ (*LOTR*, p. 59).

^{xx} He guessed as well as he could, and crawled along for a good way, till suddenly his hand met what felt like a tiny ring of cold metal lying on the floor of the tunnel. It was turning point in his career, but he did not know it. He put the ring in his pocket almost without thinking; certainly it did not seem of any particular use at the moment. (*The Hobbit*, p. 115)

^{xxi} After some time he felt for his pipe. It was not broken, and that was something. Then he felt for his pouch, and there was some tobacco in it, and that was something too. Then he felt for matches and could not find any at all, and that shattered his hopes completely. (*The Hobbit*, p. 116)

^{xxii} Still at the moment he felt very crushed. But in slapping all his pockets and feeling all around himself for matches his hand came on the hilt of his little sword – the little dagger that he got from the trolls, and that he had quite forgotten; nor fortunately had the goblins noticed it, as he wore it inside his breeches. (*The Hobbit*, p. 116)

^{xxiii} He suddenly felt he would go without bed and breakfast to be thought fierce. (*The Hobbit*, p. 48)

^{xxiv} To the end of his days Bilbo could never remember how he found himself outside, without a hat, a walking-stick or any money, or anything that he usually took when he went out; leaving his second breakfast half-finished and quite unwashed-up, pushing his keys into Gandalf’s hand, and running as fast as his fury feet could carry him down the lane, past the great Mill, across The Water, and then on for a mile or more. (*The Hobbit*, p. 64)

^{xxv} “And I’m sure the rain has got into the dry clothes and into the food-bags, thought Bilbo.” (*The Hobbit*, p. 66)

^{xxvi} “You are a fine person, Mr. Baggins, and I am very fond of you; but you are only quite a little fellow in a wide world after all!” (*The Hobbit*, p. 363)

^{xxvii} Not a great leap for a man, but a leap in the dark. Straight over Gollum’s head he jumped, seven feet forward and three in the air; indeed, had he known it, he only just missed cracking his skull on the low arch of the passage. (*The Hobbit*, p. 133)

^{xxviii} Bilbo almost stopped breathing, and went stiff himself. He was desperate. He must get away, out of this horrible darkness, while he had any strength left. He must fight. He must stab the foul thing, put its eyes out, kill it. It meant to kill him. No, not a fair fight. He was invisible now. Gollum had no sword. Gollum had not actually threatened to kill him, or tried yet. And he was miserable, alone, lost. (*The Hobbit*, p. 133)

^{xxxix} A sudden understanding, a pity mixed with horror, welled up in Bilbo's heart: a glimpse of endless unmarked days without light or hope of betterment, hard stone, cold fish, sneaking and whispering. All these thoughts passed in a flash of a second. He trembled. And then quite suddenly in another flash, as if lifted by a new strength and resolve, he leaped. (*The Hobbit*, p. 133)

^{xxx} 'I am old, Gandalf. I don't look it, but I am beginning to feel it in my heart of hearts. *Well-reserved* indeed!' he snorted. 'Why, I feel all thin, sort of *stretched*, if you know what I mean: like butter that has been scraped over too much bread. That can't be right. I need a change, or something.' (*LOTR*, p. 32)

^{xxxix} Into the envelope he slipped his golden ring, and its fine chain, and then sealed it, and addressed it to Frodo. At first he put in on the mantelpiece, but suddenly he removed it and stuck it in his pocket. (*LOTR*, p. 32)

^{xxxii} 'Everything?' said Gandalf. 'The ring as well? You agreed to that, you remember.'

'Well, er, yes, I suppose so,' stammered Bilbo.

'Where is it?'

'In an envelope, if you must know,' said Bilbo impatiently. 'There on the mantelpiece. Well, no! Here it is in my pocket!' He hesitated. 'Isn't that odd now?' he said softly to himself. 'Yet after all, why not? Why shouldn't it stay there?' (*LOTR*, p. 33)

^{xxxiii} 'I was professionally interested in your ring, you may say; and I still am.' (*LOTR*, p. 33)

^{xxxiv} 'I won't give my Precious away, I tell you.' (*LOTR*, p. 34)

^{xxxv} 'Let it go! And then you can go yourself, and be free.' (*LOTR*, p. 34)

^{xxxvi} 'And yet, it would be a relief in a way not to be bothered with it any more.' (*LOTR*, p. 34)

^{xxxvii} 'And my will and all the other documents too.' (*LOTR*, p. 35)

^{xxxviii} 'Bilbo took out the envelope, but just as he was about to set it by the clock, his hand jerked back, and the packet fell on the floor.' (*LOTR*, p. 35)

^{xxxix} Frodo gave a cry and groped for the tongs; but Gandalf held him back.' (*LOTR*, p. 49)

^{xl} Terror overcame Pippin and Merry, and they threw themselves flat on the ground. Sam shrank to Frodo's side. Frodo was hardly less terrified than his companions; he was quaking as if he was bitter cold, but his terror was swallowed up in a sudden temptation to put on the Ring. The desire to do this laid hold of him, and he could think of nothing else. He did not forget the Barrow, nor the message of Gandalf; but something seemed to be compelling him to disregard all warning, and he longed to yield. Not with the hope of escape, or of doing anything, either good or bad: he simply felt that he must take the Ring and put it on his finger. He could not speak. He felt Sam looking at him, as if he knew that his master was in some great trouble, but he

could not turn towards him. He shut his eyes and struggled for a while; but resistance became unbearable, and at last he slowly drew out the chain, and slipped the Ring on the forefinger of his left hand. (*LOTR*, p. 195)

^{xli} In their white faces burned keen and merciless eyes; under their mantles were long grey robes; upon their grey hairs were helms of silver; in their haggard hands were swords of steel.' (*LOTR*, p. 195)

^{xlii} 'You were in gravest peril while you wore the Ring, for then you were half in the wraith-world yourself, and they might have seized you. (*LOTR*, p. 222)

^{xliii} 'At the same time he struck at the feet of his enemy.' (*LOTR*, p. 196)

^{xliv} He bitterly regretted his foolishness, and reproached himself for weakness of will; for he now perceived that in putting on the Ring he obeyed not his own desire but the commanding wish of his enemies. (*LOTR*, p. 199)

^{xlv} He could see them clearly now : they appeared to have cast aside their hoods and black cloaks, and they were robed in white and grey. (*LOTR*, p. 213)

^{xlvi} Clambering a few steps up he found a tiny stream of dark water that came out from the hill-side and filled a little bare pool, from which again it spilled, and vanished then under the barren stones. (*LOTR*, p. 929)

^{xlvii} All Hobbits originally lived in holes in the ground, or so they believed, and in such dwellings they still felt most at home; but in the course of time they had been obliged to adopt others forms of abode. (*LOTR*, p. 6)

^{xlviii} 'They cut down trees and let 'em lie, they burn houses and build no more.' (*LOTR*, p. 1013)

^{xlix} To the dismay of those that stood by, about the body of Saruman a grey mist gathered, and rising slowly to a great height like smoke from a fire, as a pale shrouded figure it loomed over the Hill. For a moment it wavered, looking to the West; but out of the West came a cold wind, and it bent away, and with a sigh dissolved into nothing. (*LOTR*, p. 1020)

ⁱ 'No! not on it,' said Frodo, looking down at him with stern pity. 'All you wish is to see it and touch it, if you can, though you know it would drive you mad. Not on it. Swear by it, if you will. For you know where it is. Yes, you know, Sméagol. It is before you.' (*LOTR*, p. 618)

ⁱⁱ 'Let go! Gollum,' he said. 'This is Sting. You have seen it before once upon a time. Let go, or you'll feel it this time! I'll cut your throat.' (*LOTR*, p. 614)

ⁱⁱⁱ 'I will serve the master of the Precious.' (*LOTR*, p. 618)

ⁱⁱⁱⁱ For a moment it appeared to Sam that his master had grown and Gollum had shrunk : a tall stern shadow, a mighty lord who hid his brightness in grey cloud, and at his feet a little whining dog. Yet the two were in some way akin and not alien: they could reach one another's minds. (*LOTR*, p. 618)

^{liv} And so Gollum found them hours later, when he returned, crawling and creeping down the path out of the gloom ahead. Sam sat propped against the stone, his head dropping sideways and his breathing heavy. In his

lap lay Frodo's head, drowned deep in sleep; upon his white forehead lay one of Sam's brown hands, and the other lay softly upon his master's breast. Peace was in both their faces.

Gollum looked at them. A strange expression passed over his lean hungry face. The gleam faded from his eyes, and they went dim and grey, old and tired. A spasm of pain seemed to twist him, and he turned away, peering back up towards the pass, shaking his head, as if engaged in some interior debate. Then he came back, and slowly putting out a trembling hand, very cautiously he touched Frodo's knee – but almost the touch was a caress. For a fleeting moment, could one of the sleepers have seen him, they would have thought that they beheld an old weary hobbit, shrunken by the years that had carried him far beyond his time, beyond friends and kin, and the fields and streams of youth, an old starved pitiable thing. (*LOTR*, p. 714)

^{lv} But at that touch Frodo stirred and cried out softly in his sleep, and immediately Sam was wide awake. (*LOTR*, p. 714)

^{lvi} Gollum withdrew himself, and a green glint flickered under his heavy lids. Almost spider-like he looked now, crouched back on his bent limbs, with his protruding eyes. (*LOTR*, p. 715)

^{lvii} He did not really fear that Faramir would allow Gollum to be killed, but he would probably make him prisoner and bind him; and certainly what Frodo did would seem a treachery to the poor treacherous creature. It would be impossible ever to make him understand or believe that Frodo had saved his life in the only way he could. What else could he do? - to keep faith, as near as might be, with both sides. 'Come!' he said. 'Or the Precious will be angry. We are going back now, up the stream. Go on, go on, you go in front!'

Gollum crawled along close to the brink for a little way, snuffling and suspicious. Presently he stopped and raised his head. 'Something's there! He said. 'Not a hobbit.' Suddenly he turned back. A green light was flickering in his bulging eyes. 'Masster, master!' he hissed. 'Wicked! Tricky! False!' He spat and stretched out his long arms with white snapping fingers. (*LOTR*, p. 688)

^{lviii} Far and wide her lesser broods, bastards of the miserable mates, her own offspring, that she slew, spread from glen to glen, from Ephel Dúath to the eastern hills, to Dol Guldur and the fastnesses of Mirkwood. (*LOTR*, p. 723)

^{lix} But still she was there, who was there before Sauron, and before the first stone of Barad-dûr; and she served none but herself, drinking the blood of Elves and Men, bloated and grown fat with endless brooding on her feasts, weaving webs of shadow; for all living things were her food, and her vomit darkness. (*LOTR*, p. 723)

^{lx} Already, years before, Gollum had beheld her, Sméagol who pried into all dark holes, and in past days he had bowed and worshipped her, and the darkness of her evil will walked through all the ways of his weariness beside him, cutting him off from light and from regret. And he had promised to bring her food. (*LOTR*, p. 723)

^{lxi} 'We'll see, we'll see,' he said often to himself, when the evil mood was on him, as he walked the dangerous road from Eryn Muil to Morgul Vale, 'we'll see. It may well be, O yes, it may well be that when She throws away the bones and the empty garments, we shall find it, we shall get it, the Precious, a reward for poor Sméagol who brings nice food. And we'll save the Precious, as we promised. O yes. And when we've got it

safe, then She'll know it, O yes, then we'll pay Her back, my Precious. Then we'll pay everyone back!' (*LOTR*, p. 724)

^{lxii} All hobbits, of course, can cook, for they begin to learn the art before their letters (which many never reach); but Sam was a good cook, even by hobbit reckoning, and he had done a good deal of the camp-cooking on their travels, when there was a chance. (*LOTR*, p. 653)

^{lxiii} 'I'm going to stew these coneys.'

'Stew the rabbits!' squealed Gollum in dismay. 'Spoil beautiful meat Sméagol saved for you, poor hungry Sméagol! What for? What for, silly hobbit? They are young, they are tender, they are nice. Eat them, eat them!' He clawed at the nearest rabbit, already skinned and lying by the fire. (*LOTR*, p. 654)

^{lxiv} 'What's more, if you turn over a new leaf, and keep it turned, I'll cook you some taters one of these days. I will: fried fish and chips served by S. Gamgee. You couldn't say no to that.' (*LOTR*, p. 654-655)

^{lxv} No one had a more attentive audience than old Ham Gamgee, commonly known as the Gaffer. He held forth at *The Ivy Bush*, a small inn on the Bywater; and he spoke with some authority, for he had tended the garden at Bag End for forty years, and had helped old Holman in the same job before that. Now that he was himself growing old and stiff in the joints, the job was mainly carried on by his youngest son, Sam Gamgee. Both father and son were on very friendly terms with Bilbo and Frodo. They lived on the Hill itself, in Number 3 Bagshot Row just below Bag End. (*LOTR*, p. 22)

^{lxvi} 'Mr. Bilbo has learned him his letters – meaning no harm, mark you, and I hope no harm will come of it.' (*LOTR*, p. 24)

^{lxvii} 'Give me fish *now*, and keep nasty chips!' (*LOTR*, p. 655)

^{lxviii} 'Tie it up, so as it can't come sneaking after us no more, I say.' (*LOTR*, p. 614)

^{lxix} 'It's round your neck this rope ought to go, and a tight noose too.' (*LOTR*, p. 617)

^{lxx} 'Tie one end to his ankle, and keep a grip on the other end.' (*LOTR*, p. 617)

^{lxxi} 'Not too dainty to try what hobbit tastes like, if there ain't no fish, I'll wager – supposing as he could catch us napping.' (*LOTR*, p. 621)

^{lxxii} He put Frodo in front of him now, supporting him if he stumbled, and trying to encourage him with clumsy words. (*LOTR*, p. 631)

^{lxxiii} Voir note XXII.

^{lxxiv} 'Then you will see Gandalf the Grey uncloaked.' (*LOTR*, p. 34)

^{lxxv} ‘To his distress and amazement he found that he was no longer looking at Bilbo; a shadow seemed to have fallen between them, and through it he found himself eyeing a little wrinkled creature with a hungry face and bony groping hands. He felt a desire to strike him. (*LOTR*, p. 232)

^{lxxvi} ‘But you will come, at least for a while?’ Boromir persisted. (*LOTR*, p. 399)

^{lxxvii} ‘Why are you so unfriendly?’ said Boromir. ‘I am a true man, neither thief nor tracker. I need your Ring: that you know now; but I give you my word that I do not desire to keep it. Will you not at least let me make trial of my plan? Lend me the Ring!’

‘No! No!’ cried Frodo. ‘The Council laid it upon me to bear it.’

‘How it angers me! Fool! Obstinate fool! Running willfully to death and ruining our cause. If any mortals have claim to the Rings, it is the men of Númenor, and not Halflings. It is not yours save by unhappy chance. It might have been mine. It should be mine. Give it to me!’

[...]

‘Come, come, my friend!’ said Boromir in a softer voice. ‘Why not get rid of it? Why not be free of your doubt and fear? You can lay the blame on me, if you will. You can say that I was too strong and took it by force. For I am strong for you, Halfling,’ he cried; and suddenly he sprang over the stone and leaped at Frodo. His fair and pleasant face was hideously changed; a raging fire was in his eyes. (*LOTR*, p. 398)

^{lxxviii} ‘If any of the Wise should with the Ring overthrow the Lord of Mordor, using his own arts, he would then set himself on Sauron’s throne, and yet another Dark Lord would appear. (*LOTR*, p. 267)

^{lxxix} ‘What Have I done? Frodo, Frodo!’ he called. ‘Come back! A madness took me, but it has passed. Come back!’ (*LOTR*, p. 400)

^{lxxx} ‘Alas! yes,’ said Elrond. ‘Isildur took it, as should not have been. It should have been cast then into Orodruin’s fire nigh at hand where it was made. But few marked what Isildur did. He alone stood by his father in that mortal contest; and by Gil-galad only Círdan stood, and I. But Isildur would not listen to our counsel.’ (*LOTR*, p. 243)

^{lxxxii} But Aragorn saw that he was pierced with many black-feathered arrows; his sword was still in his hand, but it was broken near the hilt; his horn cloven in two was at his side. (*LOTR*, p. 413-414)

^{lxxxii} And with that, even as his eyes were lifted up to gloat on his prize, he stepped too far, toppled, wavered for a moment on the brink, and then with a shriek he fell. Out of the depths came his last wail *Precious*, and he was gone (*LOTR*, p. 946)

^{lxxxiii} ‘Well, Mr. Frodo,’ he said, ‘I’m in a bit of a fix. Rose and me had settled to call him Frodo, with your leave; but it’s not *him*, it’s *her*. [...]

‘Well, Sam, what about *elanor*, the sun-star, you remember the little golden flower in the grass of Lothlórien?’ (*LOTR*, p. 1026)

^{lxxxiv} Voir note ^{XIV}.

^{lxxxv} ‘Haven’t you been listening to all that I have said? You are not thinking of what you are saying. But as for throwing it away, that was obviously wrong. These Rings have a way of being found. In evil hands it might have done great evil. Worst of all, it might have fallen into the hands of the Enemy. Indeed it certainly would; for this is the One, and he is exerting all his power to find it or draw it to himself. (*LOTR*, p. 60)

^{lxxxvi} ‘His longing for the Ring proved stronger than his fear of the Orcs, or even of the light. After a year or two he left the mountains. You see, though still bound by desire of it, the Ring was no longer devouring him; he began to revive a little. He felt old, terribly old, yet less timid, and he was mortally hungry.’ (*LOTR*, p. 57)

^{lxxxvii} ‘I can’t help feeling curious, you know, after all I’ve heard.’ (*LOTR*, p. 232)

^{lxxxviii} ‘I understand now,’ he said. ‘Put it away! I am sorry: sorry you have come in for this burden; sorry about everything. Don’t adventures ever end?’ (*LOTR*, p. 232)

^{lxxxix} ‘I tried to save the Shire, and it has been saved, but not for me. It must often be so, Sam, when things are in danger: some one has to give them up, lose them, so that others may keep them. But you are my heir: all that I had and might have had I leave to you. (*LOTR*, p. 1029)

^{xc} Voir note LXXXIX.

^{xcⁱ} ‘Your hands and your wits will be needed everywhere. You will be the Mayor, of course, as long as you want to be, and the most famous gardener in history; and you will read things out of the Red Book, and keep alive the memory of the age that is gone, so that people will remember the Great Danger and so love their beloved land all the more. And that will keep you as busy and as happy as anyone can be, as long as your part of the Story goes on.’ (*LOTR*, p. 1029)

^{xcⁱⁱ} But Sam turned to Bywater, and so came back up the Hill, as day was ending once more. And he went on, and there was yellow light, and fire within; and the evening meal was ready, and he was expected. And Rose drew him in, and set him in his chair, and put little Elanor upon his lap.

He drew a deep breath. ‘Well, I’m back,’ he said. (*LOTR*, p. 1031)

^{xcⁱⁱⁱ} ‘You have so much to enjoy and to be, and to do.’ (*LOTR*, p. 1029)

^{xc^{iv}} ‘You’ll find the Ring very dangerous now, and very hard to bear. If it’s too hard a job, I could share it with you, maybe?’ (*LOTR*, p. 911)

^{xc^v} As Frodo clung upon his back, arms loosely about his neck, legs clasped firmly under his arms, Sam staggered to his feet; and then to his amazement, he felt the burden light. He had feared that he would have barely strength to lift his master alone, and beyond that he had expected to share in the dreadful dragging weight of the accursed Ring. But it was not so. Whether because Frodo was so worn by his long pains, wound of knife, and venomous sting, and sorrow, fear, and homeless wandering, or because some gift of final strength was given to him, Sam lifted Frodo with no more difficulty than if he were carrying a hobbit-child

pig-a-back in some romp on the lawns or hayfields of the Shire. He took a deep breath and started off. (*LOTR*, p. 941)

^{xcvi} One summer's evening an astonishing piece of news reached the *Ivy Bush* and *Green Dragon*. Giants and other portents on the borders of the Shire were forgotten for more important matters: Mr. Frodo was selling Bag End, indeed he had already sold it – to the Sackville-Bagginses! (*LOTR*, p. 66)

^{xcvii} So he was not at home in early March and did not know that Frodo had been ill. On the thirteenth of that month Farmer Cotton found Frodo lying on his bed; he was clutching a white gem that hung on a chain about his neck and he seemed half in a dream.

'It is gone for ever,' he said, 'and now all is dark and empty.'

But the fit passed, and when Sam got back on the twenty-fifth, Frodo had recovered, and he said nothing about himself. (*LOTR*, p. 1024)

^{xcviii} Then Frodo kissed Merry and Pippin, and last of all Sam, and went aboard; and the sails were drawn up, and the wind blew, and slowly the ship slipped away down the long grey firth; and the light of the glass of Galadriel that Frodo bore glimmered and was lost. And the ship went out into the High Sea and passed on into the West, until at last on a night of rain Frodo smelled a sweet fragrance on the air and heard the sound of singing that came over the water. And then it seemed to him that as in his dream in the house of Bombadil, the grey rain-curtain turned all to silver glass and was rolled back, and he beheld white shores and beyond them a far green country under a swift sunrise. (*LOTR*, p. 1030)

^{xcix} "What do I have in my pocket?" he said aloud. He was talking to himself, but Gollum thought it was a riddle, and he was frightfully upset. (*The Hobbit*, p. 125)

^c Voir note LIV.

^{ci} Voir note LXXXII.

^{cii} 'Get up, Sam!' said Gandalf. 'I have thought of something better than that. Something to shut your mouth, and punish you properly for listening. You shall go away with Mr. Frodo!'

'Me sir!' cried Sam, springing up like a dog invited for a walk. 'Me go and see Elves and all! Hooray!' he shouted, and then burst into tears. (*LOTR*, p. 64)

